

Le Samedi

VOL. X. No 39
MONTREAL, 25 FEVRIER 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

LA FAMILLE CANADIENNE



PRÉPARATIFS CULINAIRES

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 25 FÉVRIER 1899

MON PREMIER CIGARE



I

Quand je l'allumai, fier et joyeux de ce premier acte d'émancipation qui, je le croyais du moins, allait faire de moi un homme, le voici tel qu'il m'apparut...



II

...Quelques minutes après, une certaine et très curieuse illusion d'optique me faisait croire qu'il avait grossi, mais au point d'atteindre des dimensions...

PROVERBES ARABES

Soul, celui qui a été cautérisé avec la braise, connaît la douleur qu'elle procure.

x

Mieux vaut s'endormir le ventre libre que se réveiller avec des créanciers.

x

Mieux vaut se repentir d'avoir gardé le silence que d'avoir trop parlé.

x

O toi, dont l'extérieur est si bien peint, comment es-tu à l'intérieur ?

x

Bergier et fermier se battent pour avoir le bois du propriétaire.

x

Celui qui est arrivé au terme de la vie doit étendre le pied.

x

Celui qui sait cacher son secret, doit arriver à ses fins.

x

Chaque chien aboie à la porte de son logis.

x

Le chat apprend à sauter à son père.

x

Un malheur ne vient jamais seul.

EL BAH!

PHILOSOPHIE

Le cavalier.—Ah, quelle amertume, toujours penser, laver, soigner Cozo!

Le brigadier.—Rappelez-vous qu'il faut s'aider les uns les autres.

CE QU'IL SERAIT

Elle (fort excitée).—Et que serais-tu donc à cette heure si ça n'avait été que mon argent ?

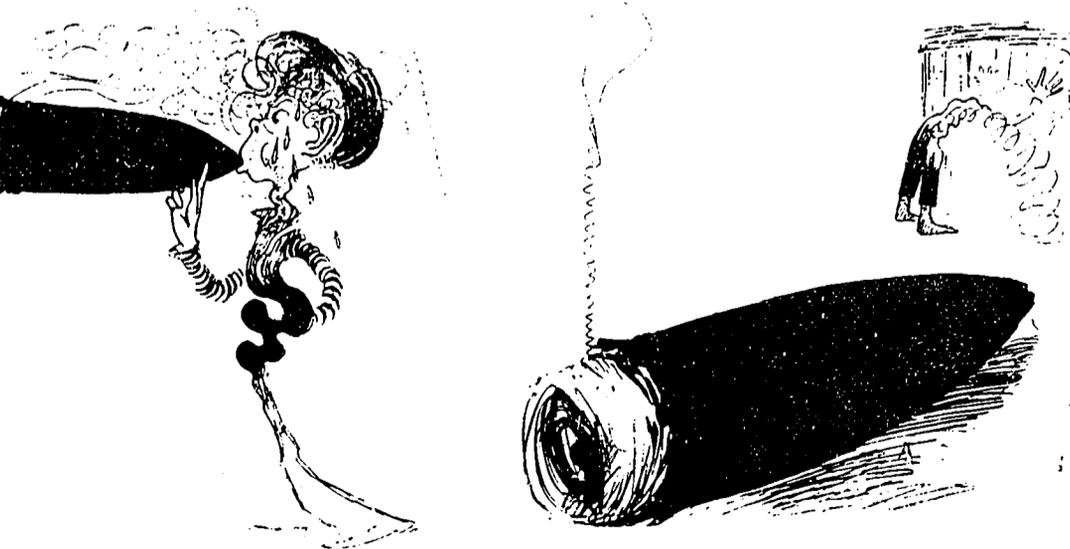
Lui (amèrement).—Un célibataire.

CHERCHEZ

Bouleau.—J'ai demandé à Taupin de bien vouloir dire un bon mot pour moi et...

Rouleau.—Qu'a-t-il dit ?

Bouleau.—Oh, Seigneur !



III

...absolument gigantesques. Et pendant ce temps-là, moi, il me semblait que je me tirebouchonnais (pas à force de rire, croyez-le bien) et ça me faisait un drôle, drôle d'effet...

PERTE IRRÉPARABLE

Mme Laconnaît.—Quelle idée ! Je lis dans le journal qu'une dame vient d'intenter à la compagnie des tramways une action de \$20,000 en dommages intérêts pour la perte d'un pouce.

M. Laconnaît.—C'est peut-être le pouce sous lequel elle tenait son mari.

DEUX BONNES RAISONS

Lui (avec passion).—Avec vous, j'irais au bout du monde.

Elle.—Avec moi ? Oh ! non.

Lui.—Et pourquoi non ?

Elle.—Pour deux raisons : d'abord, c'est que je n'irai pas si loin ; ensuite c'est que le monde n'a pas de bout.

SERVANTE FIN DE SIÈCLE

Mme Fildur.—J'ai appris que votre cuisinière vous avait quittée. Quelle est donc la raison de son départ ?

Mme Filtendre.—Notre cuisine est si petite qu'elle était obligée de mettre son bicycle dans la cave, et elle craignait que l'humidité ne le détériora.

UN HOMME DE PAROLE

Madame.—Quand vas-tu me donner l'argent que tu m'as promis pour m'acheter une nouvelle toilette ?

Monsieur.—La semaine prochaine.

Madame (pleurnichant).—Mais c'est ce que tu m'as dit la semaine dernière.

Monsieur.—Oui, ma chère, c'est ce que je t'ai dit la semaine dernière, c'est ce que je te dis aujourd'hui et c'est ce que je te dirai la semaine prochaine. Je ne suis pas de ces hommes qui disent une chose aujourd'hui et diront le contraire demain. (Et il s'en alla très digne.)

SA FEMME OU LES VACHES ?

M. Citadin (au fermier).—Eh bien, comment vont les affaires ?

Le fermier (tristement).—Ah ! mon cher m'sieu, je n'ai pas de chance. Ma femme et trois de mes vaches sont malades de pleuro-pneumonie. Et quand je pense que la semaine dernière j'ai refusé \$30 pour chacune d'elles !

UN AMAS DE COINCIDENCES

Premier voyageur.—Ainsi, vous vendez le dernier livre du professeur Blank ? Etrange coïncidence ! Je suis le professeur Blank.

Deuxième voyageur.—Vraiment ? Et c'est vous qui avez écrit ce livre que j'essaie de vendre ?

Premier voyageur.—Oui. Je dois dire que de toutes mes œuvres c'est celle qui m'a coûté le plus de travail.

Deuxième voyageur.—Autre coïncidence étrange ! Le plus dur travail que j'ai jamais eu à faire a été d'essayer de vendre ce livre et je n'y suis pas encore parvenu.

DIFFICILE A PRENDRE

M. Laconnaît.—Un homme ne doit jamais penser que son éducation est terminée. Ainsi, je vais me mettre à étudier l'astronomie.

Mme Laconnaît (froidement).—Léonidas, tu peux chercher une autre excuse que celle-là pour rester dehors la nuit.

JEUNE HOMME D'EXPIÉRIENCE

Le professeur.—Maintenant, Freddie, je vais te donner une règle à faire. Supposons que ton père doive \$5.50 au boucher ; \$3.10 au cordonnier ; 35 centins au laitier, et 65 centins au marchand de charbon...

Freddie (l'interrompant).—Nous serions obligés de déménager.

MON PREMIER CIGARE — (Suite et fin)

IV

...Aussi quand ma tête, ma poitrine et mon abdomen s'étaient transformés en ressorts de canapé, je dus déposer mon cigare et chercher un appui contre la muraille et que, me retournant, je pus constater les dimensions vraies de cet objet... Horreur, messieurs ; je vous assure qu'il avait douze pieds de long !

IL DEMANDAIT DU FEU



Oncle Penoute (qui, après avoir lu l'avis, a pressé délicatement sur le bouton d'alarme).—Là, à présent, j'espère bien que ces fainéants de garçons d'hôtel vont se dépêcher de venir faire du feu dans ma chambre. On y gèle pis qu'au Kloudyke dans cette glacière-là! (Et l'oncle Penoute regagna sa chambre.)

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DDXXIV

SONGE D'ENFANT

Je me souviens qu'après l'école, un jour d'été,
Dans les champs je m'assis, par un saule abrité,
Et là sous la feuillée au soleil transparente,
Trouvant sur le foin tiède une couche odorante,
Je m'assoupis. Bientôt je sentis, en rêvant,
Comme un baiser du ciel à mon âme d'enfant.
Les insectes des prés et les blondes abeilles
Viennent sans doute bruite à mes oreilles ;
Les libellules d'or dont l'aile est un éclair,
Les frères papillons qui sont des fleurs de l'air,
Viennent d'un lac peut-être où d'un buisson de roses
Voltiger sur ma bouche et mes paupières closes ;
Sans doute quelque oiseau pour bercer mon sommeil
Chanta la liberté, l'espace et le soleil,
Et des bois d'alentour, une odeur d'églantines
Vint, errante et légère effleurer mes narines ;
Dans mes cheveux peut-être un souffle ami passa,
Ma mère me sourit ou ma sœur m'embrassa.
Je ne sais, mais jamais le pinceau du mensonge
N'assembla les couleurs d'un plus aimable songe.
Je me voyais heureux : les arides leçons
Sur les lèvres du maître expiraient en chansons ;
La classe étroite et sombre en jardin transformée
N'avait plus sa banquette et n'était plus fermée ;
J'y respirais sans crainte et je m'y promenais
Poussant un cerceau d'or qui ne tombait jamais.

SULLY PRUDHOMME.

LAMARTINE

Dans les tableaux de Lamartine, il y a toujours beaucoup du ciel ; il lui faut cet espace pour se mouvoir aisément et tracer de larges cercles autour de sa pensée. Il nage, il vole, il plane comme un cygne, se berçant sur ses longues ailes blanches, tantôt dans la lumière, tantôt dans une légère brume, d'autres fois aussi dans des nuages orageux ; il ne pose à terre que rarement, et bientôt reprend son essor ; à la première brise qui soulève ses plumes, cet élément fluide, transparent, aérien, qui se déplace devant lui et se referme après son passage, est sa route naturelle ; il s'y soutient sans peine, durant de longues heures, et, de cette hauteur, il voit s'azurer les vagues paysages, miroiter les eaux et pointer les édifices dans un vaporeux effacement. Lamartine n'est pas un de ces poètes, merveilleux artistes, qui martèlent les vers comme une lame d'or sur une enclume d'acier, resserrant les grains du métal, lui imprimant des carres nettes et précises.

Il ignore ou dédaigne toutes ces questions de forme, et, avec une négligence de gentilhomme qui rime à ses heures, sans s'astreindre plus qu'il ne faut à ces choses de métier, il fait d'admirables poésies, à cheval, en traversant les bois, en barque le long de quelque rivage ombreux, ou le coude appuyé à la fenêtre d'un de ses châteaux. Ses vers se déroulent avec un harmonieux murmure, comme les lames d'une mer d'Italie ou de Grèce, roulant, dans leurs volutes transparentes, des branches de laurier, des fruits d'or tombés du rivage, des reflets de ciel, d'oiseaux ou de voiles, et se brisant sur la plage en étincelantes franges argentées.

THÉOPHILE GAUTHIER.

LA MOUCHE ET L'ENFANT

Les pièces de vers à une syllabe sont relativement nombreuses. Ingrats cependant sont ces petits poèmes à cause de la forme par trop concrète qui leur est imposée. En voici un, cependant qui échappe à ce commun reproche.

C'est l'histoire d'une fillette et d'une mouche racontée en quatorze mots.

Nous empruntons à M. Jules Lemaitre, la glose dont il accompagne ces vers, que d'aucuns, non sans raison, lui attribuent.

Une petite fille est à table. Une mouche vole autour de la cuiller à soupe. Alors l'enfant, d'un air de défi ironique :

Toucho	Mouche !
A	Ah !
La	Ma
Loucho	Bouche

On devine que la mouche s'est posée au coin de la bouche de la petite fille. Celle-ci la menaça :

Je
To
Pinco !...

Et elle essaie de la prendre en se donnant une tape sur la joue.

Vlan !

Mais la mouche s'est envolée. L'enfant exprime son étonnement et son dépit par cette exclamation familière :

Minco !...

Puis elle la poursuit et enfin finit par l'écrabouiller du plat de sa menotte :

Pat ! LE GLANEUR.

C'ÉTAIT POUR CELA

M. Prétendant.—Écoute moi bien, Berthe, je vais te dire quelque chose de grave. Hier soir, à votre bal, ta sœur a promis de m'épouser. J'espère que tu me pardonnera de te l'enlever.

Berthe (six ans).—Vous pardonner, M. Prétendant ! Mais c'était pour vous donner une occasion de la demander en mariage que nous avions donné ce bal !

II. Y A SUIVRE ET SUIVRE

Le docteur.—J'espère que votre mari a suivi ma prescription ?

Mme Sangchaud (rivement).—Oh ! non ! S'il l'avait suivie, il se serait certainement cassé le cou.

Le docteur.—Cassé le cou, dites-vous ?

Mme Sangchaud.—Mais oui ; il l'a jetée par la fenêtre du quatrième étage.

FAÇILE A FAIRE A MONTRÉAL



Le jeune Alphonse (qui a la bosse des années).—Allons, Béattina, tiens-toi tout près derrière lui, ... là... tout près. Il va glisser et tomber sur toi, et s'il ne te donne pas quelque chose par charité, eh bien... on le poursuivra en dommages-intérêts.

LES DESTINS ET LES FLOTS SONT CHANGEANTS



Monsieur (absolument furieux) — Que le diable emporte cet infect journal-là ! absolument rien dedans que des blagues. Pas un ne restera dans ma maison, sûr...

HORTENSE-PLACIDE

MONOLOGUE

Le théâtre représente un cabinet de travail très simplement meublé. Porte au fond ouvrant sur l'escalier. Un bureau avec ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE UNIQUE

JULES GIRONDEAU, le chapeau sur la tête, entre vivement par la porte du fond qu'il referme en toute hâte, puis s'appuie de dos énergiquement sur la porte, comme pour empêcher qu'on de la pousser et d'entrer derrière lui.

GIRONDEAU, écoutant à travers la porte et se rassurant peu à peu. — Non !... personne ne monte... J'avais cru... (Il ent'ouvre discrètement la porte et prête l'oreille au dehors.) Silence complet... l'escalier est désert... (Il referme la porte.) Sauvé... encore une fois ! (Frappé d'effroi et rouvrant précipitamment la porte, il appelle à la cantonade.) Madame Fourchon ! Madame Fourchon ! (A part) M'entend-elle ? (A la cantonade et criant) Madame Fourchon ! Si quelqu'un vient pour moi, ne laissez pas monter... Je suis sorti. (Il referme la porte) Je ne demanderais moi-même que je ne me recevrais pas ! (Il tire mystérieusement de sa poche un billet plié et le regarde avec terreur. Descendant en scène) D'puis que j'ai reçu cette lettre, je ne vis plus !... Tout me trouble, tout éveille mes craintes... (Frappé d'effroi, Girondeau regarde tour à tour la lettre et la porte.) Si elle allait paraître !... (Girondeau remonte vivement et s'assure que la porte est bien fermée.) Pour le moment, je crois que je puis être tranquille. (D'un pas inquiet, il se dirige vers le bureau, s'assoit auprès, ouvre la lettre et lit :) " Mon cher Girondeau, en traversant Fécamp hier, j'ai entendu parler d'une dame Girondeau qui habite cette ville depuis quelque temps. Cela pourrait bien être ta femme. Veux-tu que je me renseigne ?" (Girondeau se lève, furieux) Il n'y a que les amis, pour avoir de ces idées là !... Ma femme !... L'être que je redoute le plus au monde !... Ma femme !... Que je fais avec une constance !... et qui s'acharne à me poursuivre avec une tenacité !... Mais si elle découvrait ma demeure, elle viendrait immédiatement s'y installer... Nous en sommes à notre dix-septième séparation... et malgré ce total assez respectable, qui inlique suffisamment ma manière de voir, elle ne se lasse pas de réclamer ses droits !... Je change de quartier... Je change de ville... Je change de profession, je change de nom !... On sonne... c'est elle ! (On sonne à la porte de l'escalier. Tressaillant.) Hein ! (Criant) Je suis sorti.

VOIX D'ENFANT au dehors. — Monsieur Girondeau !

GIRONDEAU, rassuré — Ah ! c'est le fils de ma concierge !

LA VOIX — Maman n'est pas dans la loge...

GIRONDEAU. — C'est son habitude...

LA VOIX — Voilà une lettre pressée pour vous.

GIRONDEAU. — Glisse-la sous la porte. (La lettre est glissée sous la porte. Girondeau la prend.)

GIRONDEAU, regardant la souscription. — Ecriture inconnue !... (Vivement) Fécamp !... Je suis perdu !... D'aujourd'hui, ce soir, tantôt, Hortense-Placide va faire son apparition !... (Il se promène avec agitation.) Il y a des gens qui ont la rage de vous rendre service malgré vous !... D'abord, sous prétexte que vivre dans l'isolement n'est pas vivre, ils commencent par vous marier. Puis, si votre femme est maussade, acariâtre, si elle vous rend la maison insupportable et, de ce fait, vous oblige... bien malgré vous !... à aller chercher un peu de tranquillité sous d'autres cieux, eux, les amis, les obligeants amis, rêvent réconciliation, accommodement conjugal. Et ils vous tendent piège sur piège, jusqu'à ce qu'ils aient renoué l'ancienne chaîne !... Oh ! les amis ! (Il ouvre la lettre avec colère et lit d'un ton aigre.) " Monsieur, je regrette bien d'avoir à vous écrire..."

(S'interrompant) Eh bien ! alors, pourquoi m'écris-tu, imbécile ? Qui t'a demandé de m'écrire, qui ? (Il cherche la signature.) Bigeois, notaire... Bigeois ! Doit-il être bête, celui-là !... (Recommençant à lire.) ... " à vous écrire... pour vous apprendre une triste nouvelle..." (S'interrompant et très abattu.) Allons, je vois qu'il faudra en arriver à une dix-huitième épreuve ! (Reprenant sa lecture.) " Une personne qui habite notre ville depuis quelque temps..." (S'interrompant et s'essuyant le front) C'est ça... Oh ! c'est ça même !... (Lisant.) " et qui porte votre nom..." (Il tombe accablé sur une chaise) Plus de doute ! (Girondeau regarde la lettre avec stupéfaction et d'une voix étranglée par l'émotion reprend sa lecture.) " qui porte votre nom... vient de mourir subitement." (Il continue à lire avec une volubilité croissante.) " Les pièces qui établissent son identité étant insuffisantes et un hasard m'ayant procuré votre adresse, tout en redoutant de vous apprendre si brusquement un malheur irréparable, je viens vous demander si la défunte ne serait pas votre parente. Elle se nommait Hortense-Placide." (Avec un cri de joie.) Ma femme ! (Cherchant à se contenir.) C'est mal ce que je fais là ! (Girondeau prend un air triste. Il se lève et se promène en se donnant un maintien de circonstance. Puis il relit du regard la fin de la lettre et pendant cette lecture muette sa physionomie se détend, s'éclaire et s'épanouit dans un rire silencieux. Avec une satisfaction qu'il contient difficilement) Ma femme est



Madame (l'interrompant) — Comment, n'as-tu donc pas vu un article d'une colonne et demie qui posait, en termes brillants, ta candidature à la mairie ?

mo... (S'interrompant) Voyons, Girondeau, du calme, du décorum !... (Cherchant à se remettre.) Cet honnête Bigeois !... Ça doit être un bien brave homme !... (Girondeau regarde la lettre avec componction puis un sourire glisse sur ses lèvres.) Hortense-Placide... (Redevenant subitement sérieux.) Excellent Bigeois !... Il prend des précautions pour m'apprendre !... Quel cœur ! Je le vois d'ici : doux, craintif... un peu provincial, mais si digne, si obligeant ! (Relisant.) " Un malheur irréparable." Il a mis " irréparable " ! Bon Bigeois !... Je ne dois pas prolonger son embarras... et je vais immédiatement l'avertir... (Il s'interrompt, s'assied vivement devant son bureau et écrit :) " Monsieur... la nouvelle que vous m'annoncez... est bien triste en effet. Hortense-Placide était ma femme..." (S'interrompant) Quand je pense que son auguste mère l'avait appelée Placide !... C'était bien la créature la plus quinquise, la plus désagréable ! (Insistant.) Elle... Hortense !... Oh !... la mère aussi, du reste. (Il recommence à écrire.) " Quelques légères différences de caractère nous avaient, d'un commun accord, déridés à vivre séparés ; mais devant le grave événement que vous m'annoncez, tous les griefs tombent et il ne me reste que le souvenir des vertus..." (On frappe vigoureusement à la porte du fond. Girondeau tressaille et écoute très inquiet.)

VOIX D'Auvergnat, au dehors — Moucheux !...

GIRONDEAU, rassuré et se remettant à écrire. — Qu'est-ce qu'il veut, celui là ?

LA VOIX — La concierge n'est pas dans la loge.

GIRONDEAU, criant. — Ça ne m'étonne pas ! (Il écrit)

LA VOIX — Voilà une lettre pressée pour vous

GIRONDEAU, qui ne comprend pas. — Hein !... (A part) C'est monsieur est Auvergnat... et charbonnier sans doute.

LA VOIX — Chest parche que la concierge... ne vous dérangez pas... je la glische chous la porte.

GIRONDEAU, se levant. — Qui... la concierge !... (Voyant une lettre qu'on glisse sous la porte.) Excellent service ! (Il prend la lettre sur laquelle des taches noires dessinent l'empreinte de gros doigts.) Charbonnier, c'est évident (Regardant la souscription.) Fécamp ! Il n'y a plus que cela de lisible !... C'est suffisant. (Il ouvre la lettre. Gaiement.) Bigeois !... encore ce brave Bigeois ! (Il lit :) " Monsieur, un voyageur qui part ce soir pour Paris veut bien se charger de cette lettre et me promet de vous la faire parvenir demain à la première heure. J'espère qu'elle vous sera remise avant l'arrivée du courrier et vous évitera ainsi une douleur inutile. (La mine de Girondeau s'allonge.) La dame Girondeau que nous

veions de perdre ne s'appelait pas Hortense-Placide... (Girondeau s'arrête, très ému, puis reprend sa lecture d'une voix lente, découragée. Lisant) Mais bien Placide-Hortens... (S'interrompant et vivement.) En bien ! qu'est-ce que cela fait ?... (Lisant.) Et ce n'est pas du tout la même chose." (S'interrompant et avec colère.) Pourquoi donc, s'il vous plaît ?... (Lisant.) "Quelques renseignements fournis par un de mes confrères m'avaient appris que Madame votre épouse portait les noms d'Hortense Placide et j'avais voulu vous préparer doucement à..." (S'interrompant.) Crétin, va ! (Lisant.) "Rassurez-vous..." (Il jette la lettre avec colère, puis bressaille, frappé d'une idée.) Comment, je serais remarié ?... Moi qui ai tant regretté de l'être une fois, je le serais deux !... Et avec la même femme encore !... Le Destin se moque de moi !... (Girondeau se promène avec agitation.) Et cet imbécile de notaire, je le vois d'ici avec son air bête, sa physionomie éteinte, son regard figé !... Ah ! il doit bien mener les affaires de ses clients, M^e Bigois !... (Girondeau s'arrête brusquement devant son bureau. Il regarde la lettre qu'il écrivait précédemment.) Mais alors, cette lettre que je me bâtais d'écrire est complètement inutile !... Voyons, voyons... réfléchissons un peu... Hortense Placide ou Placide-Hortense, n'est-ce pas la même chose ?... Moi, si on me consultait, je ne... (S'interrompant.) Oui... mais on ne me consulte pas ! (Avec colère.) Cette femme-là trouvera toujours moyen de m'être désagréable !... Aussi pourquoi donne-t-on sur plusieurs noms aux enfants ? Voilà une source perpétuelle de désagréments et d'ennuis. Je m'appelle Jules, ça m'a toujours suffi !... Jules Girondeau, pas une syllabe de plus, et sous cette enseigne si simple, je passe dans la vie sans encombre !... Si j'avais eu un enfant... (S'arrêtant et significativement.) Mais je n'en ai pas eu. (Reprenant.) Je ne lui aurais donné qu'un nom... un seul... et ça n'aurait été ni Hortense, ni Placide... (Réfléchissant.) Néanmoins, me voici dans une fort désagréable situation. Suis-je veuf, ne ne le suis-je pas ?... Dois-je continuer à verrouiller mes portes, dois-je craindre à chaque instant de rencontrer ma femme ou dois-je commencer une série de prières... bien ferventes !... pour le repos de sa pauvre âme ?... Cet imbécile de notaire s'est trompé au moins une fois dans ses deux lettres. (Girondeau va prendre les deux lettres de Bigois, restées sur son bureau, et tenant chacune d'elles dans une de ses mains, les regarde tour à tour.) Quelle est la bonne ?... (Sa physionomie, souriante en regardant l'une, s'allonge lorsqu'il porte les yeux sur l'autre. Une décision subite l'arrache à ses réflexions.) Une pareille incertitude n'est pas tolérable !... Je pars pour Fécamp !... (Il jette les

LES DESTINS ET LES FLOTS SONT CHANGEANTS — (Suite et fin)



III

Monsieur (sortant vivement dans la rue).—Eh... pasit... garçon... Allons, tous les journaux que vous avez là... tiens.

deux lettres sur son bureau, prend son chapeau et se dirige rapidement vers la porte du fond ; puis, au moment de l'ouvrir, s'arrête et réfléchit.) Mais, si ce n'est pas à ma femme qu'est arrivé... l'accident ?... Je puis me trouver, là-bas, face à face avec elle !... Les hasards sont si étranges... (Frappé d'une idée.) Elle est peut-être à Fécamp, se portant à merveille... Tout ceci n'est peut-être qu'un tour d'Hortense-Placide et de Bigois, notaire... ou de mon ami le réconciliateur ?... Non ! (Il ouvre la porte, puis la referme vivement) Si !... c'est possible, très possible ! Quand on en est à la dix-huitième épreuve, les moyens simples sont depuis longtemps épuisés, il faut bien avoir recours aux moyens fantastiques. (Otant son chapeau et le posant rageusement sur un meuble.) Celui-là serait par trop fantastique !... On ne donne pas inutilement à un homme de pareilles secousses !... (Il reprend la première lettre et la parcourt du regard.) Si c'était vrai !... Si c'était elle ! (On frappe doucement à la porte du fond. Girondeau tressaille. A voix basse et avec terreur.) C'est peut-être elle !

PETITE VOIX D'ENFANT, appelant.—Monsieur Girondeau !

GIRONDEAU, rassuré.—La fille de ma concierge.

LA VOIX, de même.—Monsieur Girondeau !

GIRONDEAU, haut.—Ta maman n'est pas dans la loge ?

LA VOIX.—Non.

GIRONDEAU.—Je m'en doutais.
LA VOIX.—On vous apporte une dépêche.
GIRONDEAU, à part et désuillant.—Une dépêche !
LA VOIX.—Par le télégraphe...
GIRONDEAU, de même.—C'est de Fécamp !
LA VOIX.—Ouvrez la porte, le monsieur i'dit qu'il faut signer.
GIRONDEAU, au comble du trouble.—Signer... la porte ? (Haut et devant la porte.) Tu es sûre que c'est une dépêche ?
LA VOIX.—Oui.
GIRONDEAU.—Il n'y a pas... une dame avec la dépêche ?
LA VOIX.—Non, y a le monsieur.
GIRONDEAU, entr'ouvrant la porte du fond.—Passe-moi la dépêche. (La dépêche et le livret sont passés par la porte entre-baillée. Girondeau les saisit puis referme la porte. Il se dirige rapidement vers son bureau, signe et entr'ouvrant de nouveau la porte du fond, passe le livret à la cantonade. Il referme vivement la porte et contemple la dépêche encore cachetée.) Mon sort est là !... (Il passe la main sur ses yeux, comme pour dissiper un éblouissement, puis ouvre févreusement la dépêche) Fécamp... c'est bien cela. (Lisant) "Ben Hortense-Placide défunte... vous veuf..." (S'interrompant.) Moi veuf ! Je suis veuf ! (Lisant.) "Vous héritier, venez pour arranger affaires, Bigois." Comment, moi héritier, moi arranger affaires !... Allons, bon ! Je parle négre maintenant !... Moi héritier ! (Avec componction) Pauvre Hortense !... J'étais peut-être injuste à son égard... elle avait du bon ! (S'interrompant) Pourvu que Bigois ne se soit pas encore trompé... (S'interrompant.) Pauvre Hortense... elle avait beaucoup de bon... au fond. (Prenant un indicateur sur son bureau) Quand part le premier train ?... (Il cherche.) Midi 15... J'ai le temps de le prendre, je le prendrai !... Il est convenable de montrer un respectueux empressement... (Réfléchissant.) Ce notaire ne s'exposerait pas à télégraphier, à signer une fausse nouvelle de cette importance... (Il reprend les lettres qu'il retourne et examine en tous sens.) En-tête imprimée... Bigois, notaire... (Avec animation) Mes craintes étaient chimériques... Bigois me fait l'effet d'un homme absolument sérieux, s'occupant minutieusement des affaires qui lui sont confiées... C'est évidemment un très bon notaire. (S'interrompant et cherchant du regard) Mon chapeau !... (Reprenant tout en cherchant son chapeau.) Un de ces anciens types... de scrupuleuse honnêteté... comme on en trouve encore en province... (Voyant son chapeau, et allant le mettre) Bonne étude... (Il se dirige vivement vers la porte du fond, puis s'arrête.) Mon acte de naissance !... je puis en avoir besoin. (Il cherche dans les tiroirs du bureau.) Je vais manquer le train... Ah ! voilà. (Il met un acte plié dans sa poche) Mon paletot... (Il va prendre un paletot sur une chaise et le met en se trompant de manche) Pauvre Hortense !... c'était une bonne nature. (Cherchant vivement la seconde manche de son paletot) Je vais manquer le train !... Je déjeunerai en route... si j'ai faim !... (Retirant son paletot et de plus en plus ahuri) Je vais manquer le train. Manquer le train ?... Qui dit cela ?... (Se remettant.) Ah ! c'est moi !... N'oublions rien... Les lettres... (Il prend les lettres dans une poche de son veston et les met dans une autre poche.) Mon porte-monnaie !... (Il prend un porte-monnaie dans la poche de droite de son pantalon et le met dans la poche de gauche.) Mes clefs !... (Même jeu.) Qu'est-ce que je fais là ?... Je ne sais pas !... (Avec une anxiété croissante.) Le train sera parti !... Parti ? (Fier et énergique.) Eh bien, s'il est parti... J'irai à pied ! (Il sort vivement.)

RIDEAU

PAULINE THYS.

UN AMBITIEUX

Joe (10 ans).—Vois-tu, Charlie, je voudrais être jumeau !

Charlie (justement étonné).—Jumeau ! Pourquoi cela ?

Joe.—Y en aurait un qui irait à la classe et l'autre à la pêche.



IV

Monsieur (confortablement réinstallé dans son fauteuil).—Être nommé, dans un journal aussi influent que celui-là, et désigné comme futur maire aux suffrages de mes concitoyens ! Je t'assure, ma chère, que ce n'est pas une petite affaire. Je m'abonne pour dix ans, payés d'avance, à un aussi bon journal que celui-là !

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

L'INCENDIE DU CARRÉ CHABOILLEZ

Photographie par Laprés & Lavergne, 300 St-Denis, coin Ontario.



Le mur écroulé sur la rue Chaboillez.

Le poste de pompiers No 4.

ASPECT DU BATIMENT INCENDIÉ.

HYMNE AU SOLEIL

A mon bon ami L. Faure.

Rien que le cri strident des bruyantes cigales
Faisant un invisible orchestre de cymbales
Sous le grand soleil du midi.
Les flots bleus sont ardents sur le sable des grèves.
La brise, dans les pins, souffle et berce mes rêves
Et sa voix troublante me dit :

“ Toute cette nature enivrée et qui chante,
“ Cet été qui t'inspire en effluve brûlante
“ Le désir de vivre et d'aimer ;
“ L'oiseau qui jette au vent sa prière sonore
“ Dans l'air frais du matin, lorsque s'en vient l'aurore
“ Radieuse pour le charmer !

“ Les fleurs à l'âme douce et tendre qui s'exhale
“ Au soir calme tombant, vers le grand ciel d'opale,
“ En lourds et capiteux parfums ;
“ La mer et son azur et ses teintes changeantes,
“ Ses reflets de cristal et ses vagues mouvantes,
“ Avec leurs nuageux embruns !

“ Tout ce qui vit enfin et tout ce qui respire,
“ Vibre, s'agite, et vient jusqu'à toi pour le dire.
“ Ah ! chante l'éternel soleil !

“ Chante les clairs printemps aux frémissantes roses
“ Dans les buissons épais des églantiers, écloses
“ Sous son large baiser vermeil !

“ Chante l'été brûlant avec ses moissons blondes,
“ Ses nuits douces, ses vents qui font rire les ondes
“ En délicats et bleus replis !
“ Chante aussi dans tes vers le languissant automne,
“ Etendant au couchant sa brume monotone
“ Sur les pampres noirs ou jaunés !

[mentes,
“ Mais, ferme ta chanson, au froid sombre, aux tour-
“ Aux neiges, aux frimas, qui mettent sur les sentes
“ Un linceul blanc silencieux ;
“ Laisse passer au ciel les obscures nuées
“ Fuyant confusément au milieu des brèves
“ Sous l'ouragan impétueux !

“ Car pour l'hiver, ami, ta muse n'est pas née,
“ Elle ne vibre en toi qu'au moment de l'année
“ Où l'Univers est sans pareil,
“ Où les oiseaux sont gais dans l'ombre de la branche,
“ Où le ciel lumineux est couleur de pervenche...
“ Ah ! chante l'éternel soleil !

ROBERT MIGOT.

L'INCENDIE DU SQUARE CHABOILLEZ

Nous donnons ci-contre l'aspect qu'offrait le théâtre de l'incendie du Square Chaboillez, le lendemain du sinistre et les portraits des deux victimes, les pompiers Ed. Smith et J. Mooney.

Les obsèques du premier ont eu lieu mercredi au milieu d'un grand concours de public.

L'état du second est aussi satisfaisant que possible et, quoique exigeant de grands soins, ne fait concevoir à sa famille aucune inquiétude.

IL NE FAUT PAS LE DIRE

Alice.—Le piano m'appartient réellement, papa
Papa.—Oui, ma fille.

Alice.—Et je pourrai l'emporter lorsque je me marierai ?

Papa.—Oui, chère ; seulement, ne le dis à personne, cela pourrait diminuer tes chances de trouver un mari.

La folie et le crime confinent et se mêlent dans le cœur humain ; abîme ou cloaque, il est insondable.—G. M. VALTOUR.

L'HUISSIER

ÉTUDE D'HISTOIRE NATURELLE

L'huissier (constatifer vorax cinn ou vespertillo horribilis — Buffon) appartient à la famille des cheiroptères (oiseaux qui ont des mains prenantes au bout des ailes) et dont la chauve souris est l'un des types les plus connus. Par sa taille, le vespertillo horribilis se rapproche du "vampire" de l'Amérique équinoxiale. Il vole cependant avec plus de facilité que ce dernier et semble même prendre un grand plaisir à voler. Il est aussi plus redoutable. Le vampire n'en veut, en effet, qu'au sang de ses victimes, tandis que le constatifer vorax dévore non seulement le corps entier de l'infortuné auquel il s'attaque mais aussi le mobilier et tout ce qui lui appartient en propre ; c'est un véritable fléau, aussi redoutable en son genre que le choléra ou la peste de café-concert.

Les anfractuosités rocheuses dans lesquelles ces cheiroptères élisent domicile ont pris le nom d'études. Elles sont généralement malpropres et répandent une odeur forte, aisément reconnaissable, qui s'attache au plumage de l'huissier et décèle souvent sa présence. L'huissier vulgaire dépose à l'entrée de son gîte deux rondelles de métal doré dénommées panonceaux et sur lesquelles se trouve, grossièrement dessinée, l'image d'une femme tenant à la main une balance.

Dans l'étude, le vespertillo horribilis élève des chauves-souris d'une espèce inférieure et qu'on appelle des clerks. Ces bestioles, renommées pour leur maladresse à ce point qu'elle est passée en proverbe et que l'on dit : "Un pas de clerk", aident "l'huissier de nos climats" dans ses expéditions et — chose curieuse — rapportent à leur maître le butin conquis sans jamais en garder pour eux la moindre parcelle. Aussi ces animaux ont-ils un aspect plutôt misérable.

Voici comment "l'huissier commun" opère pour dépouiller les malheureux qu'on abandonne à sa glotonnerie. Il pond, à la façon des insectes, un œuf nommé *commandement* et le fait déposer par un clerk chez une personne désignée.

Celle-ci n'y fait d'abord aucune attention et s' imagine naïvement que cet objet bizarre, qui affecte la forme d'une feuille de papier timbré, est tombé là par hasard. Elle le jette ou le néglige.

Hélas ! son imprévoyance va bientôt porter ses fruits. Le commandement négligé se change successivement en *protêt*, en *jugement*, en *ordonnance*, en *saisie* et finalement en *vente*. Alors, il n'est plus temps d'arrêter le progrès du mal. L'homme chez qui l'huissier a fait déposer l'œuf, se voit brusquement dépouillé, livré à la pire détresse. C'est en vain qu'il cherche à amollir le cœur du cheiroptère par le "chant du créancier" l'affreux oiseau ne fait que rire et ne s'arrête dans son œuvre de destruc-

tion et de pillage que lorsqu'il n'y a plus rien à détruire ou à prendre. Peu après d'ailleurs l'infortuné créancier tombe malade et meurt d'un empoisonnement du sang causé par le contact morbide de l'huissier.

On a souvent parlé de la destruction des huissiers. M. Henry Bauer



Photographie L. E. Desmarais, 17 rue St-Laurent.

LE POMPIER EDWARD SMITH,
Victime de l'incendie du Square Chaboille.



LE POMPIER JOE MOONEY,
Blessé grièvement dans l'incendie du Square Chaboille.

s'était mis à la tête d'un mouvement ayant pour but d'organiser une vaste battue de ces animaux parasites. Malheureusement, et cela est triste à dire, quelques hommes, — qui n'ont d'humains que le nom — possèdent les mêmes appétits sanguinaires et impitoyables que le constatifer vorax.

Ce sont les *propriétaires* et les *usuriers*. Ces monstres élèvent même des petits huissiers suivant la méthode autrefois adoptée pour les gerfauts et les faucons et se livrent au plaisir atroce de la chasse à l'homme. Le spectacle des ébats du vespertillo et de la férocité avec laquelle il absorbe la proie qu'on lui désigne paraît causer à ces misérables une joie sans mélange. Aussi l'on croit qu'il y aura des *huissiers* au monde tant qu'on y trouvera des *proprios* et des *shylocks* et tant que les jurys seront composés de ces deux espèces d'hommes.

D. BONNAUD.

UN FANFARON ET UN HOMME SENSÉ

Un fanfaron s'étant pris de querelle, au Palais Royal, avec un homme du plus grand sang-froid, lui proposa un cartel. Celui-ci dit sans s'émouvoir : "Allez, mon pauvre garçon, allez prendre de l'ellébore, vous en avez grand besoin : depuis deux siècles, on rit de don Quichotte, parce qu'il se battit contre un moulin à vent ; jugez de ce qu'on dirait de moi, si j'allais me battre contre une girouette." Le champion, déconcerté, disparut à l'instant.

UN REMÈDE VIOLENT

Les médecins éprouvent quelquefois de terribles représailles. Mme de Staël était brouillée avec le vicomte de Choiseul, pour de malignes épi-grammes que celui-ci avait débitées. Un jour, la dame et le vicomte se trouvent dans la même société. La politesse leur faisait un devoir de se parler. Mme de Staël commença. "Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, monsieur de Choiseul. — Ah ! madame l'ambassadrice, j'ai été malade. — Gravement, Monsieur ? — J'ai failli m'empoisonner. — Hélas ! peut-être vous serez-vous mordu la langue ?" Ce mot terrible tomba comme un coup de foudre sur le vicomte, connu pour ses médisances et sa méchanceté. La leçon était sévère, mais il la méritait, et n'osa répliquer un mot.

Aucun de nos sens n'a des aberrations plus graves que le sens moral : un instrument se fausse d'autant qu'il est plus délicat. — DR GRÉGOIRE.

INFLUENCE DE LA NEIGE SUR LA PAIX PUBLIQUE



I
Massa Johnston et Massa Sambo, qui avaient eu quelques raisons, discutaient un peu nerveusement sur la route, quelques heures après la dernière bordée de neige. Massa Jumbo, le constable, voulut les séparer...

II
... Mais, quand il les eut à peu près rejoints, c'était une telle mêlée que, ... ô mes amis, on ne voyait plus que des pieds, des mains et de la poussière de neige.

DEUX SONNETS

AMIES SŒURS

Pour "Roxane."

Il est des âmes sœurs qui comprennent nos rêves,
Qui saisissent encor les envols de nos cœurs,
Qui vivent un instant les minutes trop brèves,
Où le rêve idéal a vécu ses splendeurs.

Elles savent comment notre lutte est sans trêve,
Comment nous ressentons de terribles douleurs,
Comment se fait parfois que rien ne nous enlève,
Lorsqu'on ne comprend pas nos sanglots et nos pleurs.

Parfois nous recevons un mot qui dit : "Espoir",
Un mot qui dit : "debout", un mot qui nous rallume,
Un mot par qui l'éclair de notre esprit s'allume.

Et nous les bénissons, ces muses du devoir,
Qui disent "courage" à l'instant des sacrifices
Et passent sur nos cœurs leurs voix consolatrices.

Lac Témiscamingue, 1er Fév. 1899.

VAILLANCE

*Pour Madame X****

Non, pas de lâcheté, ô non, pas de faiblesse,
Faisons notre devoir, le devoir seul est beau,
Malgré mon cœur en sang sous l'amour qui m'opresse,
Je te regarde en face et je le dis tout haut.

J'ignorerais toujours, quelle serait l'ivresse
De ta possession Et je tairai ces mots
Qui viennent à ma lèvre en un flot qui se presse.
— Si nous souffrons beaucoup, ô bénissons nos maux.

Soyons des cœurs vaillants, étouffons notre songe,
Vivons sans compromis, et vivons sans mensonge,
Ayons un idéal pour nos cœurs orgueilleux.

Hélas, je le sais bien, morte est la jouissance,
Mais qu'importe pour nous, acclamons la souffrance
Qui nous donne le droit de regarder les cieux.

B. de FLANDRE.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

"L'amour est un feu qui dévore", a écrit Gresset dans son immortel Vert-Vert, et c'était pour vous, mesdemoiselles, qu'il s'exprima ainsi.

Un autre auteur a dit : "L'homme, quand il aime, aime plein son cœur."

Si cela est vrai, il ne faut pas dire que l'amour est enfant de bohème !... car vous seriez anéanties en fort peu de temps et nous nous resterions toujours au *statu quo*.

L'on a donné bien des définitions de l'amour, on l'a vu sur toutes ses couleurs et examiné tous ses traits ; mais ce dont il me faut causer avec vous, c'est du grand pourquoi. Pourquoi l'on aime ? véritable problème, sans doute.

En vérité tout le monde a de l'amour en plus ou moins grande quantité et ce plus ou moins est plus ou moins intense.

L'on aime pour le *Beau* de l'être créé, la figure frappe l'œil, le cœur est épris et suit ordinairement le cours d'une chose qui passe et d'une fleur qui s'étiole. Mais plus sage est d'aimer pour le *Bon*. La figure annonce un caractère doux, sincère et dévoué ; méfiez-vous, il y a probablement illusion, ne prenez pas pour or tout ce qui brille. Vous aimerez quelqu'un pour son *chic*, son *élégance*, sa *démarche*, son *maintien*, encore des fantaisies du petit dieu amour qui inspire de si diverses dévotions.

Les richesses font aimer et sont d'un grand secours à ceux qui n'ont pas d'amour à perdre ; inutile de dire ici les conséquences qui en résultent, mais très souvent il y aurait amour réel, si l'or n'était pas une cause, pour certains, d'éloignement, par crainte de passer pour un *vendu*.

On aime parfois par l'attrait d'un art

quelconque : la musique, le chant, la peinture, le langage et autres ; ce n'est pas solide, cela devient monotone ; l'artiste néglige son art, l'amour perd de ses forces.

Un blond aime une brune, une brune aime un blond ; une petite aime un grand, un grand peut aimer une petite, caprice de notre nature, matière de goûts ; aussi, malgré les coutumes, en amour, ces préférences ne font pas loi, et même un vieillard aimera une fillette ; la plupart du temps, la fillette l'épousera mais ne l'aimera pas. D'autres diront, prétendant raisonner : c'est mon premier amour ! l'on n'aime qu'une fois ! il y a du vrai, mais il s'agit de savoir si l'on a vraiment aimé ?

L'habileté joue un grand rôle en amour, elle étale largement ce qui doit plaire et cache soigneusement les défauts.

On aime, comme vous le voyez, de bien des manières, et les goûts sont particuliers aux individus ; essayons de résoudre le grand problème.

On aime quand on est aimé et lorsque dans la balance que tient l'Invisible les deux poids n'ont fait qu'un ; il ne s'agit pas d'être parfait, mais d'avoir la vertu de se faire entièrement l'un à l'autre, c'est un amour idéal qui ne peut se définir et

lorsque l'on se demande le *pourquoi*, on ne le sait pas soi-même.

JOE.

SIGNE CERTAIN

Madame. — Quel est cet homme qui sort d'ici ?

Monsieur. — Un de mes locataires qui est venu pour me payer son loyer.

Madame. — Et t'a-t-il payé ?

Monsieur. — Oui.

Madame. — Pourquoi alors parais-tu si triste ?

Monsieur. — Il ne m'a demandé aucune réparations à faire à son logement.

Madame. — Qu'est-ce que cela peut te faire ?

Monsieur. — Cela prouve qu'il a l'intention de s'en aller.

BON POUR LE JUGE

L'avocat (interrogeant un témoin féminin dans un procès où le défendeur était poursuivi pour injures verbales). — Madame, veuillez répéter les paroles telles que vous les avez entendu prononcer par le défendeur en cette cause.

Le témoin. — Oh ! monsieur, je n'oserais. Ces paroles sont de telle nature qu'elles ne peuvent être prononcées devant des personnes respectables.

L'avocat. — Alors, parlez de manière à n'être entendu que du juge.

TOUT OU RIEN

Eugène. — Tu dis qu'elle n'a rompu qu'à moitié avec toi ?

Philippe. — Oui, et c'est justement ce dont je me plains. Elle m'a renvoyé toutes mes lettres, mais elle a gardé les bijoux.

INFLUENCE DE LA NEIGE SUR LA PAIX PUBLIQUE — (Suite et fin)



III
Mais cette neige même devait apporter son concours au triomphe de la loi. Après quelques instants, Massa Jumbo traînait triomphalement ses deux prisonniers enrobés dans un gigantesque pudding.



IV
Jumbo, qui a de la patience, a fait, En roulant sa boule, sa boule, ... les quatre milles qui le séparaient du poste de police. Nos deux gaillards, qui étaient au frais tout à l'heure, sont maintenant à l'ombre.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 25 FÉVRIER 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XXIV — LA MORTE ENTEND !

(Suite)



Oui, morte, répondit à voix basse le docteur.

—Morte !... Morte, hurla-t-il.

Et il s'enfuit comme un fou, emplissant toute la villa de ses appels et de ses cris.

Et comme M. de Belleruche venait d'accourir, tout pâle aussi de saisissement, comme il lui demandait plein d'anxiété :

—Maurice, qu'est-ce donc ?... qu'arrive-t-il ?

Sans répondre, car il n'aurait pu prononcer un seul mot, l'enfant, dont tout le corps frémissait, l'entraîna rapidement vers la mère de Suzanne.

A peine eut-il jeté les yeux sur Clotilde que le comte ne put, à son tour, retenir un cri terrible.

—Ah ! la malheureuse... elle se meurt ! cria-t-il.

—Elle est morte ! sanglota le petit Maurice.

—Morte !

Et M. de Belleruche, qui s'était vivement approché de la jeune femme, devint encore plus pâle, encore plus livide.

Car, en effet, elle semblait morte !... Dans son regard vitreux, aucune flamme de vie !... Aucun souffle ne s'échappait non plus de ses lèvres entr'ouvertes !... Le pouls ne battait plus !... Le cœur semblait arrêté !...

Mais le comte s'était redressé, éperdu, et d'un bond, s'élançant à son tour dans le parc, il appelait ses gens.

Et comme ceux-ci étaient accourus au premier appel, tout pâles et tout saisis aussi :

—Le docteur Laval !... Le docteur Laval !... Vite !... Vite ! leur cria-t-il d'une voix étranglée.

Et il n'avait pas encore fini de parler qu'un des domestiques disparaissait avec la rapidité de l'éclair vers la maison de santé.

Et le comte et le petit Maurice, anéantis et foudroyés, demeuraient immobiles en face l'un de l'autre, quand le docteur Laval arriva tout essoufflé.

—Que vient-on de me dire ! s'écria-t-il, Mme Clotilde !...

—Régardez, docteur ! fit le comte que l'on entendait à peine.

Et tandis que le petit Maurice s'agenouillait au pied du lit, le docteur Laval se penchait sur la mère de Suzanne.

Et, tout de suite son visage devint très sombre et il eut un geste désespéré.

—Morte ! n'est-ce pas ? fit la voix sourde du comte.

—Oui, morte ! répondit à voix basse le docteur. Les membres rigides... l'œil vitreux et plein de stupeur... Je cherche en vain la vie... je ne la trouve pas... .

Les sanglots de Maurice venaient de l'interrompre.

—Oui, tout est bien fini ! reprit-il en secouant douloureusement la tête. Oui, la pauvre femme aura succombé sans doute à cette maladie de cœur dont elle me parlait et qui la faisait parfois si cruellement souffrir... Oh ! ce sont là des maladies terribles et qui ne pardonnent pas... qui ne pardonnent guère !... Pauvre femme !... Pauvre petite Suzanne !... La voilà encore une fois sans mère !... encore une fois orpheline !...

—D'ailleurs, ajouta-t-il plus vivement, n'avait-elle pas, hier éprouvé une émotion très violente !... sa fille n'avait-elle pas disparu ?...

—Oui, docteur, et à cette heure nous sommes encore sans nouvelles d'elle... .

—Est-ce possible !

—A cette heure, nous ne l'avons pas encore retrouvé... .

—C'est étrange !

—Si étrange qu'il doit y avoir là-dessous quelque dramatique histoire que j'ignore... quelque ténébreux secret que Mme Clotilde, dont j'étais pourtant un ami bien sincère, n'aurait pas osé me dire... Et c'est la disparition de son enfant qui l'a tuée, la pauvre femme !...

—N'en doutez pas ! fit vivement le docteur.

—Mais si elle n'est plus là pour s'occuper de sa pauvre petite, dit vivement à son tour et la voix ferme M. de Belleruche, vous pensez bien que, moi, je ne l'abandonnerai pas, et qu'il faudra bien que je la retrouve et qu'on nous la rende ! — comme il faudra bien, ajouta-t-il pour lui seul et le regard chargé d'éclairs, que je retrouve et que l'on me rende mon Yvonne !...

—Oh ! certes, répondit le docteur, je vous connais trop, monsieur le comte, pour ne pas savoir quel fidèle ami et quel énergique défenseur cette malheureuse petite orpheline trouvera en vous... .

—Mais quel chagrin, quelle douleur pour cette enfant que l'on retrouvera trop tard !... pour cette enfant à qui les premiers mots que l'on devra dire, seront ces mots terribles : Suzanne, votre mère est morte !... Suzanne, priez pour elle, vous ne la reverrez plus !...

—Vous parlez de la douleur de Suzanne, fit tout bas M. de Belleruche en montrant Maurice, jugez-en par la sienne !... Ses sanglots me font mal !...

En effet, toujours agenouillé devant le lit, le petit Maurice ne cessait de jeter de lourds sanglots, tout en portant de temps à autre à ses lèvres les mains glacées de Clotilde.

—Pauvre petit ! fit à voix basse le docteur. Encore une émotion qui n'aidera pas à le remettre !... Mais il faudrait l'arracher de là... ne pas lui laisser ce spectacle sous les yeux... .

Et, doucement, il s'avançait vers Maurice, puis, lui posant la main sur l'épaule :

—Mon petit ami, dit-il en se penchant vers lui, écoute-moi... Il ne faut pas rester ici... il faut aller te promener dans le parc et surtout te faire une raison, si tu ne veux pas retomber malade... Dis, veux-tu ?... Allons, viens... viens, mon enfant... .

Mais celui-ci, qu'il cherchait à entraîner, résistait doucement, et, le visage baigné de larmes, son regard exprimant le plus profond désespoir, il se rejetait vers Clotilde dont sa main serrait encore... serrait de toutes ses forces la main glacée.

—Non, monsieur, non, laissez-moi près d'elle, bégayait-il d'un ton suppliant, laissez-moi près d'elle, que bientôt je ne reverrai plus !...

Puis, avec un affreux déchirement :

—Morte !... Elle est morte ! s'écria-t-il de plus en plus anéanti, de plus en plus foudroyé. Oh ! non, ce n'est pas vrai ! Nous nous trompons !... Morte !... Mon Dieu !... Madame Clotilde !... Mère !... mère !... Maurice vous parle !... Maurice vous appelle !... Mère !

—Elle ne l'entend plus, dit douloureusement le docteur.

—Hélas ! soupira le comte.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

—Qui sait ? fit vivement l'enfant. Qui sait, si, tout à l'heure, elle ne va pas m'entendre... si, tout à l'heure, elle ne va pas se réveiller ?...

—Tu as la fièvre, dit vivement à son tour le médecin. Tes mains brûlent, ton front brûle... Pense à M. le comte qui a été si bon pour toi et à qui tu fais de la peine... Pense à moi que tu chagrines aussi... Viens!... viens!... Tu rentreras plus tard... Je te le promets...

Et le docteur entraîna le petit Maurice qui, maintenant, n'osait plus résister.

Mais, longtemps encore, on l'entendit rôder tout près de la maison, jetant toujours à travers ses sanglots des appels déchirants et désespérés.

—Pauvre petit, il l'aimait bien ! dit le docteur profondément ému.

—Et elle l'aimait bien aussi ! répondit M. de Belleruche.

—Elle était si bonne et si douce !... Et puis, comment n'aurait-elle pas aimé celui qui lui avait sauvé sa fille ?...

—Et maintenant !...

—Maintenant, c'est le dénouement que j'avais prévu...

—Vous, docteur !

—Oh ! depuis longtemps... Oui, depuis longtemps j'avais cru constater chez Mme Clotilde des symptômes inquiétants... les symptômes d'une très grave maladie de cœur...

—Elle avait tant souffert !

—Oui, je sais qu'elle avait passé des années bien dures... des années bien terribles...

—Des années atroces, docteur ! une jeunesse si douloureuse et si sombre qu'elle ne pouvait jamais en parler sans en avoir encore le frisson... sans en avoir encore l'épouvante...

—Pauvre femme !

—Oh ! elle ne m'avait pas fait toutes ses confidences, reprit vivement le comte ; mais cependant elle m'en avait dit assez pour que je ne puisse m'empêcher de la plaindre, et, disons mieux, pour que je ne puisse m'empêcher de l'aimer...

—Et puis, depuis le jour où elle m'avait demandé la permission de s'installer au chevet de Maurice... depuis le jour où nous avions vécu de la même vie, j'avais eu à tout moment l'occasion de mieux la connaître, ce qui veut dire de mieux l'apprécier.

—Une femme admirable, docteur !... une créature toute d'abnégation et de dévouement et qui, dans les soins qu'elle a prodigués au fils d'Yvonne et dans les attentions qu'elle avait pour lui, ne s'est pas montrée seulement une amie, mais une mère... Oui, une vraie mère, dans le sens le plus touchant et le plus sublime du mot.

—Combien de fois, dans les premiers temps surtout et alors qu'il ne fallait pas perdre de vue, une seule seconde, Maurice encore en danger... Maurice encore agonisant... combien de fois ne l'ai-je pas vue devenir aussi pâle et aussi défaite qu'elle l'est à présent !

—Combien de fois, après les fatigues d'une longue nuit passée toute entière à épier le souffle de l'enfant, ne l'ai-je pas vue chanceler en portant les deux mains à son cœur... à son cœur dont les battements l'étouffaient, à son cœur qui, d'un instant à l'autre, pouvait tout à coup cesser de battre !...

—Et si parfois, touché jusqu'aux larmes de cette vaillance et de cet héroïsme, je voulais intervenir et la prier de se ménager un peu, je n'oublierai jamais avec quel air surpris elle me regardait, comme si, en risquant ainsi sa vie pour Maurice, elle n'avait fait que son devoir.

—Prenez garde ! lui disais-je en la grondant doucement. Vous avez toujours refusé que quel qu'un vous aide et, comme une jalouse, vous avez toujours voulu être seule auprès de ce pauvre petit... Oui, prenez garde qu'un jour vos forces ne trahissent votre courage !

—Mais savez-vous ce qu'elle me répondait ?... Mais savez-vous avec quels mots elle me fermait la bouche ?

—Et lui !... Et lui ! s'écriait-elle en me montrant Maurice. A-t-il calculé ses forces, quand il a arraché Suzanne aux flots qui l'emportaient... à la Seine qui allait me la prendre ?... Et vous voudriez que je fusse assez ingrate et assez lâche pour m'écouter et pour ne pas avoir assez d'énergie pour triompher de quelques défaillances... assez ingrate et assez lâche pour ne pas lui payer la dette que je lui dois... la dette sacrée que je ne pourrai jamais lui payer !...

—Allons donc !... Serait-ce possible !... Et vous-même, monsieur le comte, oui, vous-même, si je pouvais suivre vos conseils, que penseriez-vous de moi ?...

—Où docteur, voilà ce que cette femme de grand cœur me disait, me répondait !

—Et maintenant qu'elle était sortie de la misère et de la pauvreté ajouta M. de Belleruche, dont la voix devenait de plus en plus sourde d'émotion : maintenant qu'elle aurait pu trouver peut-être l'oubli de tout ce qu'elle avait enduré et souffert ; maintenant qu'elle avait eu la joie de retrouver sa fille et que le bonheur semblait enfin vouloir lui sourire ; maintenant elle s'en va, la pauvre femme !... la pauvre martyre !... elle s'en va sans avoir connu la nouvelle

existence qu'elle rêvait de se faire... avant d'avoir réalisé le rêve qu'elle caressait !...

—Elle s'en va tuée, assassinée, frappée en plein cœur par je ne sais quel coup terrible et mystérieux dont la pensée fait trembler !... Elle s'en va, victime d'un crime qui restera peut-être impuni !

Et, les bras croisés, le comte de Belleruche, tout pâle, venait d'arrêter son regard sur Clotilde... sur Clotilde qui conservait toujours son effrayante immobilité de cadavre et qui cependant entendait tout !... et qui cependant comprenait tout !...

Jusqu'alors le comte avait parlé très bas et comme on parle dans la chambre d'un mort.

Mais, brusquement, et sans qu'il s'en aperçût, sa voix, tout en restant toujours profondément émue, devint plus forte, plus vibrante.

—Oui, elle s'en va, reprit-il, et, demain, de cette malheureuse femme qui méritait un meilleur sort, il ne restera plus que le souvenir que nous en garderons, sa petite Suzanne et nous... il ne restera plus que l'humble tombe où les rares amis qui l'ont connue pourront venir s'agenouiller encore !

—Mais que n'a-t-elle parlé !...

—Oui, pourquoi tes lèvres, closes à présent pour toujours, n'ont-elles laissé plus tôt échapper leur secret ?...

—Car le coup qui t'a frappée, peut-être pouvais-tu le prévoir ?... Peut-être aurais-tu pu l'empêcher ?... Peut-être te méfiais-tu du misérable qui t'a si lâchement et si terriblement atteinte... Peut-être, enfin, un mot de toi... un seul mot que tu aurais dit jetterait-il maintenant un peu de lumière dans cette si étrange et si ténébreuse aventure ?...

—Mais, ce mot, tu ne l'as pas dit... Mais, ce secret, tu l'emportes avec toi...

—Et cependant si je veux retrouver ta fille... si je veux arracher ta pauvre enfant à son infâme ravisseur, il faut que je le sache... il faut que je l'apprenne... Mais qui me le dira ?... Oui, qui donc ?... qui donc ?

—Moi, peut-être, monsieur le comte, dit vivement et doucement le docteur.

M. de Belleruche venait brusquement de se redresser et le regardait tout saisi.

—Que voulez-vous dire ? fit-il.

—Écoutez-moi...

Et le docteur, posant sa main sur le bras du comte et baissant de plus en plus la voix :

—C'est une idée qui m'était déjà venue dès le premier moment, dès la première minute où j'ai appris la singulière disparition de la petite Suzanne, et qui vient de me revenir encore...

—Et cette idée ? fit anxieusement M. de Belleruche.

—Cette idée peut me tromper, mais je crois cependant qu'elle mérite que l'on s'y arrête... Cette idée, c'est que le ravisseur pourrait bien n'être, peut-être, que le père même de l'enfant...

—Son père !

—Oui, son père !... Oh ! mon idée peut paraître un peu bizarre et un peu romanesque au premier abord, mais réfléchissez-y un instant et je suis convaincu qu'elle finira par vous frapper comme moi...

—Son père ! murmura le comte de plus en plus saisi.

—Car, autrement, reprit vivement le docteur, comment expliquer l'enlèvement de la petite Suzanne ?... Nous n'en sommes plus, n'est-ce pas, à croire aux bohémien voleurs d'enfants ?... Par conséquent, celui qui a commis ce crime-là avait donc un intérêt à le commettre... Or, qui donc aurait pu avoir cet intérêt-là, sinon celui que je soupçonne ?...

—Pourtant, docteur...

—Dites, monsieur le comte.

—Il est bien certain qu'il doit y avoir derrière la disparition de la petite Suzanne un mobile que nous ignorons, et que ce n'est pas seulement là un simple hasard, un simple accident...

—Certes, non !

—Mais vous oubliez que le misérable que la pauvre femme croyait son mari l'avait abandonnée peu de temps après la naissance de la petite Suzanne et que, très certainement, elle n'avait plus dû le revoir depuis cette époque-là...

—Qui sait, M. le comte ? interrompit vivement le médecin. La vie est faite de tant d'imprévus et de tant de hasards que tout est possible. Qui sait si, en effet, après l'avoir perdu de vue pendant tant d'années, elle ne s'est pas encore une fois trouvée en face de cet homme... de cet homme qui, alors, loin de vouloir encore la fuir, n'aurait plus eu, au contraire, que le désir de se rapprocher d'elle ?

—Pourquoi ?

—Vous ne comprenez pas ?

—Je l'avoue.

—En effet, un homme de cœur comme vous ne peut comprendre la turpitude et la bassesse de certains êtres... Eh bien...

Mais le comte venait d'un geste rapide, de lui couper la parole ; puis, lui montrant Clotilde, toujours semblable à une morte :

—Pardon, docteur ! fit-il. Mais n'avons-nous pas tort de parler ainsi dans cette chambre !... de parler ainsi si près d'elle !

—Oui, M. le comte, oui, je comprends votre pieuse pensée, répondit doucement le médecin. Mais la pauvre chère morte ne nous en voudrait pas, vous pouvez en être sûr, car, en parlant ainsi, ne cherchons-nous pas, dans l'intérêt de sa fille, à découvrir la vérité... ne cherchons-nous pas le moyen de venir au secours de son enfant ?

—C'est vrai !

—Eh bien, toujours en suivant mon idée, voilà donc ce que je suppose :

« Femme très délicate, très intelligente et très instruite, madame Clotilde n'avait certainement pas dû donner son cœur au premier venu... Mais celui que, pour son malheur, elle avait rencontré, devait être, selon toute vraisemblance, un homme au-dessus d'elle par la fortune et par le rang... »

« C'était, sans doute, un de ces beaux fils de famille, capables de toutes les perfidies et de tous les mensonges... »

« Mais notre pauvre amie ayant eu la faiblesse de la croire, ce misérable qui n'avait plus qu'à tenir les promesses et les serments qu'il avait dû lui faire, n'avait plus eu qu'une pensée : la fuir vite et reprendre au plus tôt son existence de viveur dangereux et inutile... »

—N'est-ce pas l'éternelle et douloureuse histoire ! murmura le comte.

—Riche, titré, peut-être, ce lâche ne voulait pas l'épouser.

Des années s'étaient écoulées, puis, un beau jour, les rôles s'étaient tout à coup changés, tout à coup intervertis... Et c'est ici, monsieur le comte, que je vous demande toute votre attention... »

—Oh ! je vous écoute ! répondit vivement celui-ci.

—Puis un beau jour, continua le docteur, qui poursuivait toujours son idée, notre homme ayant si largement vécu, s'était réveillé complètement ruiné... Et il en était sans doute réduit aux pires expédients quand un de ces imprévus, quand un de ces hasards dont la vie est pleine, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, lui avait fait brusquement retrouver la trace de celle qu'il avait oubliée... Mais celle-ci n'était plus la fille pauvre d'autrefois... C'était maintenant une femme immensément riche... une femme plusieurs fois millionnaire... une femme qui, si elle l'aimait encore, pouvait le sauver et refaire sa fortune... »

« Commencez-vous à comprendre, monsieur le comte ? »

—Il me semble ! répondit celui-ci qui, cette fois, eut un sourire de dégoût.

—A partir de ce moment-là, reprit plus vivement le docteur, notre misérable n'a donc plus qu'un but : rentrer en grâce auprès de sa victime... tâcher de la tromper encore par ce repentir et des remords hypocrites... tout faire enfin pour qu'elle consente à oublier le passé et à accepter le nom qu'il a refusé de lui donner autrefois... »

« Mais Mme Clotilde est fière !... Mais la blessure qu'il lui a faite au cœur était profonde et saigne toujours !... Mais, révoltée et indignée, elle ne peut s'empêcher de cracher son mépris à la face de ce lâche !... »

« Et elle le chasse !... Elle lui crie qu'il lui fait horreur et qu'elle ne veut plus le revoir... »

« Mais cet homme, à qui la pensée des millions qu'elle possède... des millions qu'il voudrait lui voler donne la fièvre... cet homme n'en est plus à rougir sous les affronts... »

Il invoque ses droits de père... »

M. de Belle Roche venait de tressaillir.

—En termes émus, en termes éloquents, il ose parler de sa tendresse pour son enfant... de son amour pour la petite Suzanne qu'il a abandonnée comme sa mère... qu'il a condamnée à la misère comme sa mère !... Et, gradin, canaille jusqu'au bout, je le vois jouer en acteur consommé la comédie du sentiment... »

Le comte, qui venait de redresser sa haute taille, écoutait de plus en plus attentivement le docteur.

—Mais, cette fois encore, Mme Clotilde demeure inflexible, inébranlable, car elle connaît trop cet homme pour pouvoir le croire... Elle lui impose encore silence... Elle le chasse encore... Elle lui prouve d'un mot qu'elle l'a bien deviné :

« —Va-t'en, voleur, lui crie-t-elle, c'est à ma fortune que tu en veux !... Oui, va-t'en !... va-t'en !... car si, autrefois, tu as renié Clotilde quand elle était pauvre, Clotilde, aujourd'hui qu'elle est riche, ne te connaît plus... ne veut plus te connaître !... »

« Fou de colère, fou de rage, il s'en va... Mais il n'a pas désarmé... Mais il se jure bien qu'il saura trouver le moyen de faire céder Clotilde... »

Et c'est alors que, dans son esprit, germa une pensée odieuse, atroce, épouvantable, la pensée de voler à cette pauvre femme son enfant pour être plus sûr de pouvoir lui voler sa fortune !

Et se tournant brusquement vers Clotilde, très pâle, et avec un accent plein de conviction, le docteur ajouta :

—Oh ! si elle pouvait nous parler encore... si elle pouvait nous répondre encore, vous verriez, monsieur le comte, que je ne me trompe pas, que c'est bien ainsi que les choses ont dû se passer, et

que si vous voulez retrouver le ravisseur de la petite Suzanne, il faudra que vous retrouviez son père... »

Et il y eut dans la chambre un très long, un très lourd silence.

M. de Belle Roche réfléchissait, et tout ce qu'il venait d'entendre lui paraissait si logique qu'il était maintenant presque aussi convaincu que le médecin.

Car, en effet, Clotilde n'avait pas d'ennemi : l'enlèvement de sa fille n'était donc pas une vengeance.

D'un autre côté, Suzanne était déjà trop grande et trop intelligente pour avoir pu se perdre... »

Restait donc son père... restait donc cet homme qui avait pu, comme le supposait le docteur, se trouver de nouveau mêlé à la vie de Clotilde... cet homme vers qui l'enfant, qui devait sans doute le connaître, avait pu aller sans méfiance et qui lui avait tendu quelque piège... »

Mais n'était-ce pas étrange cette idée du bon docteur Laval !... Comme il avait touché juste !... Comme il avait bien deviné la sombre tragédie qui se cachait sous le mystérieux enlèvement de la petite Suzanne !

Et, tandis que le silence se prolongeait, le comte de plus en plus songeait, de plus en plus réfléchissait... »

Il se rappelait que, depuis qu'elle s'était installée au chevet de Maurice, ou, pour mieux dire, depuis que celui-ci était enfin entré en convalescence, ce n'était pas la première fois qu'elle allait à Paris en laissant sa fille à Fontenay-sous-Bois. Et jamais celle-ci n'en avait profité pour franchir les murs de la ville. Pour que, cette fois, elle en fût suivie, il fallait donc que celui qui complotait de l'arracher à sa mère fût venu près de là l'épier et l'appeler... »

Et cela ne rendait-il pas encore de plus en plus vraisemblable la supposition du docteur ?... Et cela ne prouvait-il pas encore plus clairement que la petite Suzanne devait, en effet, connaître son ravisseur ?

Mais le comte se demandait aussi comment cet homme avait pu savoir que Clotilde et son enfant étaient chez lui, le comte de Belle Roche ?

Après avoir retrouvé Clotilde, le misérable avait dû l'espionner pour être plus certain qu'elle ne lui échapperait pas... »

Plus d'une fois, il avait dû rôder autour de la villa. Plus d'une fois, il avait dû se cacher et guetter le moment où il pourrait s'approcher de la petite Suzanne... de la petite Suzanne dont il voulait faire son otage... de la petite Suzanne dont il entendait se servir pour triompher enfin de la résistance de la pauvre femme dont il préméditait de faire encore une fois sa victime.

Mais où trouver cet homme ? où le découvrir ?

Et le comte interrogeait ses souvenirs, cherchait à se rappeler si, parfois, il n'avait pas aperçu quelque étranger rôdant autour de sa demeure... »

Mais non, il n'avait jamais vu personne... »

Et alors sans le moindre indice, comment pourrait-il diriger ses recherches ?... Comment pourrait-il mettre la main sur ce bandit dont le crime ne pouvait rester impuni ?

—Voleur d'enfants !... Assassin ! où es-tu donc se demandait-il tout frémissant de colère. Qui donc me dira où je puis aller te prendre ?... »

Mais, soudain, il tressaillit.

Un souvenir venait de se réveiller en lui.

Est-ce que Clotilde n'avait pas apporté avec elle un portefeuille... un large portefeuille tout bourré de papiers et qu'elle lui avait montré en lui disant :

—Mes archives, M. le comte !... Toute ma vie est là-dedans !... »

Or, ce portefeuille, qui devait être dans cette chambre, ce portefeuille peut-être parlerait !... »

—Oui, peut-être avait-elle gardé quelque ancienne lettre de cet infâme ? se dit-il en jetant un coup d'œil sur le petit bureau dont se servait Clotilde. Oui, peut-être ce portefeuille contient-il sur lui quelques mots, quelques indications qui seraient précieuses... »

Et comme son regard venait de rencontrer celui du docteur qui, lui aussi, semblait profondément réfléchir :

—A quoi pensez-vous, mon ami ? lui demanda-t-il.

—A ce qui vous préoccupe vous-même, répondit le médecin. A cet homme... à ce criminel qu'il vous faudrait connaître... Mais le moyen ?... »

—Je crois l'avoir trouvé... »

—Comment ?

—Attendez !

Et le comte, qui s'était vivement rapproché du bureau, venait de l'ouvrir et d'en retirer, en effet, le portefeuille que, quelque temps auparavant, il avait vu entre les mains de Clotilde.

Puis, le montrant au docteur, et lui désignant aussi la mère de Suzanne :

—Ses papiers ! dit-il. Peut-être allons-nous en savoir davantage ? Peut-être allons-nous découvrir le nom qu'il nous faut ?

Le docteur venait, à son tour, de se rapprocher vivement du comte, l'œil déjà allumé d'un éclair de triomphe.

Et le portefeuille vidé sur le bureau, M. de Bellerocbe tressaillit.
—Oui, des lettres... des lettres très anciennes... Voyez ! fit-il en écartant et en mettant de côté trois ou quatre lettres dont l'adresse était devenue presque illisible.

Et déjà, il venait d'en saisir une... déjà même, il venait de sortir à demi de l'enveloppe la feuille jaunie qu'elle renfermait, quand, tout à coup, il s'arrêta.

Car un scrupule venait de le prendre...

Car, au moment d'aller plus loin, il se demandait s'il avait le droit de violer ainsi les secrets de la morte.

—J'ai peut-être tort, dit-il, mais je n'ose plus... Il me semble qu'en fouillant ces papiers je vais commettre une vilaine action...

—Une vilaine action ! s'écria le docteur. Mais si vous voulez venger cette pauvre femme... si vous voulez sauver son enfant, n'est-ce pas, au contraire, notre devoir de les lire... n'est-ce pas notre devoir de tâcher de nous éclairer par tous les moyens ?...

—Sans doute.

—Allons, donnez... donnez donc, monsieur le comte... Moi, j'oserai !...

Et le docteur, s'étant emparé de la lettre, venait déjà de se mettre à la lire.

C'était la première lettre que le marquis avait écrite à Clotilde après son départ du château de Prades.

Très longue, cette lettre, dont ça et là plusieurs phrases et même quelquefois des lignes entières manquaient, étaient devenue presque indéchiffrable, tant l'encre en avait pâli avec les années.

Aussi, les sourcils froncés, le docteur ne put-il retenir un geste de désappointement.

—Rien ! finit-il par dire.

—Cette lettre n'est donc pas de lui ?

—Si. C'est même la lettre d'un homme qui veut paraître très épris... Mais, grâce au temps qui a fait son œuvre, il y a de nombreuses lacunes... et pas le moindre renseignement... pas le moindre indice qui pourrait nous servir...

—Et comme signature ?

—Oh ! rien qu'un prénom... naturellement.

—Quel prénom ?

—Fernand. C'est bien peu de chose...

—C'est toujours quelque chose, dit le comte. Mais peut-être cette fois serons-nous plus heureux...

Et, à son tour, il venait d'ouvrir une autre lettre, quand le docteur, qui le suivait des yeux, ne put retenir un cri de surprise.

—Qu'avez-vous donc ?

En effet, M. de Bellerocbe s'était subitement redressé, puis était devenu tout pâle, tout saisi.

—Vous savez le nom ? s'écria anxieusement le docteur Laval. Vous connaissez ce misérable ?

—J'ai cru que j'allais le connaître, répondit le comte, encore suffoqué par l'émotion, mais ce n'était qu'une fausse joie...

Et mettant la lettre sous les yeux du médecin :

—Tenez, ajouta-t-il, lisez ceci...

Et le docteur lut à demi-voix :

*« Oh ! comme loin de toi, la vie est triste, ma bien aimée !...
Oh ! comme les heures sont lentes, comme les jours sont vides !...
Aussi avec quelle impatience j'attends le moment où je pourrai te
passer au doigt l'anneau nuptial... le moment où tu seras pour
tous ce que tu es déjà pour moi : mon épouse adorée... ma belle et
radieuse marquis : de... »*

Et le docteur pâlit à son tour de colère.

—Le nom y est pourtant ! s'écria-t-il.

—Oui Mais impossible de le lire... impossible de le déchiffrer !...

—Impossible ?

—Malheureusement !

—Oui, c'est vrai... Oui, comme par une sorte de fatalité l'encre ici s'est encore effacé... le nom n'existe plus... Et cependant...

Le docteur venait de s'élançer vers la fenêtre, d'écarter brusquement le rideau et de regarder de plus en plus attentivement la lettre.

—Et cependant, reprit-il, des traces en restent encore...

—A peine visibles, dit le comte qui regardait, penché sur son épaule...

—Attendez donc !... C'est un nom assez court, reprit encore au bout d'un moment le docteur Laval qui s'entêtait à vouloir lire le mot effacé... un nom de deux syllabes... de cinq ou six lettres au plus...

—Comment pouvez-vous voir cela ? demanda vivement M. de Bellerocbe.

—Mais c'est bien simple !... Le nom du misérable était écrit au bout de la ligne, et voyez l'espace qu'il occupait... Oui, oui, cinq à six lettres au plus... Et la première... la seule d'ailleurs dont il reste encore quelque chose...

Le docteur venait d'appuyer la lettre contre la vitre et la regardait, l'examinait à travers la transparence du jour.

—La première, dit-il après un silence, devait être un P...

—Un P ?

—Donnez-vous la peine de regarder vous-même, monsieur le comte... Ne distinguez-vous pas ce trait-là terminé en bas par un crochet... puis, du haut, par une boucle ?

—Oui, oui, fit lentement M. de Bellerocbe, la voix sourde. Mais cependant je n'en serais pas assez sûr pour pouvoir l'affirmer, et tout cela est bien vague, bien incertain, docteur !...

—Mais il y a encore d'autres lettres... d'autres papiers, dit celui-ci en revenant vivement vers le bureau. Il nous reste encore d'autres chances... Voyons, monsieur le comte, ne désespérons pas et cherchons, cherchons encore !...

Mais non, plus rien !... Plus un seul mot qui pût faire connaître l'infâme, l'odieux ravisseur de la petite Suzanne !

Tout ce que M. de Bellerocbe avait réussi à savoir c'est que cet homme était marquis et que de son petit nom il s'appelait Fernand.

—Marquis !... Gentilhomme ! Ce lâche ! se disait-il, pâle de honte et le cœur débordant de dégoût.

Et comme il venait de se retourner vers le docteur, il l'aperçut qui pâle aussi, mais pâle de déception, continuait de fouiller à tout hasard dans les autres papiers étalés sur le bureau.

Mais ces papiers n'étaient plus que des papiers de famille, et le brave docteur eut bientôt un geste de découragement.

—Allons, soupira-t-il, il faut en prendre notre parti, nous n'en saurons pas davantage !...

Puis s'asseyant devant le bureau et s'emparant d'un papier qu'il avait mis de côté :

—Pour le moment, ajouta-t-il, nous n'avons plus à nous occuper que des tristes formalités que nous devons remplir... Voici l'acte de naissance de notre malheureuse amie, ajouta-t-il, en montrant le papier. Je vais prendre des notes qui nous serviront pour la déclaration de décès à la mairie...

Et tandis que le comte, accablé, tombait assis au pied du lit de Clotilde, il tira un crayon de sa poche et se mit à écrire lentement sur une feuille qu'il venait de déchirer de son carnet.

—Nous disons, reprit-il doucement tout en écrivant et tout en jetant de temps à autre un coup d'œil sur l'acte de naissance, nous disons : Louise-Madeleine-Clotilde Didier... célibataire... sans profession...

« C'est bien cela, n'est-ce pas, sans profession ?

Le comte ne répondit que par un signe de tête.

—Agé de 28 ans... domiciliée à Paris... Où cela, M. le comte ?

—Boulevard Malesherbes, 33.

—Boulevard Malesherbes, 33... décédée à Fontenay-sous-Bois, le...

Le docteur s'interrompit.

—Nous pourrions reculer le décès de quelques heures pour gagner du temps, dit-il. D'ailleurs, je ferai valoir que c'est un cas de mort subite et je ne pense pas que l'on refuse de nous accorder jusqu'à la dernière limite du retard...

« Vous comprenez ma pensée ?... C'est pour la pauvre petite... C'est pour lui laisser, à tout hasard, le temps de pouvoir encore revenir... de pouvoir embrasser une dernière fois sa mère...

—Oui, docteur, murmura douloureusement le comte.

—Nous mettrons donc le décès à cinq heures du soir, ce qui nous permettra de ne faire la déclaration que demain... Et comme témoins ?... Entendez-vous la faire faire par vos gens ou bien...

—Non, non, je la ferai moi-même, docteur, dit vivement M. de Bellerocbe. Et quand à l'autre témoin, je l'ai sous la main...

—Qui est-ce ?

—Un de nos voisins, qui ne me refusera pas certainement de me rendre ce service...

—Vous l'appellez ?

—Le marquis de Prades.

—Le marquis de Prades !

—Oui. Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

En effet, le docteur Laval venait d'avoir un brusque tressaillement, et son visage, toujours impassible d'habitude, exprimait la plus vive surprise, le plus profond saisissement.

—Oh ! rien... rien, fit-il, encore à peine remis de la violente secousse qu'il venait d'éprouver. Mais ce nom-là... ce nom que vous venez de prononcer tout à coup... Oui, c'est bizarre...

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire, M. le comte, qu'il y a de très étranges, de très singulières coïncidences Oh ! ne tirez aucune conclusion de mes paroles, car il est bien évident que s'y arrêter seulement une minute, seulement une seconde serait pure folie... Car M. de Prades, que je n'ai pas l'honneur de connaître beaucoup personnellement, mais que je connais suffisamment, cependant, par ce que j'en ai entendu dire ici, à Fontenay, est un très galant homme, dans la plus rigoureuse acception du mot... Mais il est marquis !... Il s'appelle Fernand !... Et son nom commence par un P !...

—Fernand ! fit vivement le comte.

—Oui, Fernand !... Oui, le marquis Fernand de Prades !...

Et le docteur, hochant lentement la tête, regardait fixement M. de Bellerocbe.

Celui-ci paraissait, à son tour, tout saisi.

—Oui, voilà, en effet, une étrange coïncidence ! dit-il. Mais supposer que le marquis de Prades...

—Est le misérable que nous cherchons?... Allons donc!...

—Ce serait absurde!

—Je viens de vous le dire. Mais avouez, M. le comte, qu'il y a là une rencontre qui pouvait me frapper... une rencontre qui vous a frappé vous-même...

—Oui, pendant quelques secondes, cela m'a fait un drôle d'effet, dit M. de Belleruche. Mais n'insistons pas, n'est-ce pas?

—Oh! certes!

Et le docteur, qui venait de se lever, ajouta :

—M. de Prades sera donc l'autre témoin... Demain matin, je remettrai ces notes à la mairie, et vous n'aurez qu'à vous y présenter pour signer l'acte...

—Mais, hélas! ce n'est pas tout, reprit-il en arrêtant son regard sur Clotilde. Il va falloir faire à cette pauvre femme la dernière toilette... Il va falloir aussi la veiller et l'ensevelir... Et ce n'est pas sur vos domestiques que vous pouvez compter... Voulez-vous que je vous envoie deux de mes infirmières?

—Oui, docteur. Merci! dit le comte en serrant longuement la main du médecin.

—Elles seront ici dans quelques minutes... Mais j'ai aussi là-bas, d'autres malheureuses... mes pauvres folles que je ne dois pas perdre de vue et qui peut-être réclament mes soins... Au revoir, donc, monsieur le comte.

—Au revoir, docteur... Au revoir, mon cher ami... Et, encore une fois, merci!

Les deux hommes se donnèrent une dernière poignée de mains, puis M. de Belleruche resta seul auprès de Clotilde.

Il avait d'abord ramassé les papiers épars sur le bureau, puis ayant serré le portefeuille dans un tiroir, lentement il se rapprocha du lit et se pencha sur la mère de Suzanne.

Elle lui semblait encore plus livide, plus froide, plus rigide que tout à l'heure...

Très doucement, il lui croisa les deux mains sur la poitrine, puis il essaya de lui fermer les yeux.

Mais aussitôt ils se rouvrirent et de nouveau se fixèrent sur le comte.

Et celui-ci ne s'était jamais senti plus troublé, plus saisi.

Il lui semblait que dans ce regard vitreux et plein de stupeur, plein de l'effroi suprême, il y avait quelque chose d'étrange qui ne pouvait s'expliquer... quelque chose que des mots n'auraient pu traduire et qui donnait parfois au masque de marbre de la morte comme une expression d'épouvante.

—Oh! elle est bien morte, se disait-il, mais ce regard me fait peur!... C'est comme si elle entendait encore... comme si elle voulait parler et ne le pouvait plus... comme si ces yeux, qui ne veulent pas se fermer, cherchaient à se faire comprendre, à se faire deviner!...

Puis, avec un frisson de pitié :

—Pauvre femme! murmura-t-il. Hier encore si heureuse!... Et maintenant ce cadavre est le tien!... Le tien!... Quel rêve terrible que la vie!...

Et debout, le front caché dans ses mains, son émotion était si violente qu'il ne put s'empêcher de sangloter.

—Adieu!... Adieu, pauvre chère amie! murmura-t-il encore. A peine t'avais-je connue, mais jamais je n'oublierai combien tu étais douce et bonne... combien tu étais une créature généreuse et loyale... et les regrets que tu me laisses seront comme ceux de ton enfant... comme ceux de ta pauvre petite Suzanne... des regrets qui ne s'effaceront plus!...

Et tandis que le comte, la voix toute tremblante, murmurait presque tout bas cet émouvant adieu, cette étrange expression d'épouvante que semblait prendre parfois le livide visage de Clotilde venait encore de reparaitre!...

Oh! si rapide et si fugitive que ce n'était qu'un éclair!... Mais si ses traits reprenaient aussitôt l'immobilité de la mort, l'étincelle de vie qui restait encore en elle cependant ne s'éteignait pas!...

Car cette morte, encore une fois, vivait. Car cette morte entendait tout!... comprenait tout!...

Oh! l'affreux supplice, l'épouvantable angoisse dont rien ne pourrait donner une idée!...

Vivante, elle entendait ceux qui l'avaient aimée lui crier un dernier adieu!... Vivante, elle allait assister aux apprêts de ses funérailles!... Vivante, elle entendrait clouer les planches de son cercueil!...

Et ses frissons, ses tressaillements, nul ne les voyait, nul ne pouvait les voir!... Et sa bouche se refusait à crier son effroi!... Et pourtant les heures passaient... sa tombe se creusait... bientôt la terre allait l'engloutir toute en vie!...

Et dans le brouillard dont la chambre pour elle était pleine... dans l'ombre qui flottait devant ses yeux vitreux, elle entendait à

présent, très doux et très lent, les pas du comte dont, tout à l'heure, elle avait reconnu la voix à son chevet.

Allant du lit vers la fenêtre, M. de Belleruche guettait l'arrivée des deux infirmières que devait lui envoyer le docteur Laval.

Et par la fenêtre, qui donnait sur le parc, il cherchait aussi des yeux Maurice... Maurice dont l'immense douleur était pour lui une angoisse de plus.

Mais l'enfant devait sans doute sangloter dans quelque coin écarté, car il avait beau le chercher, il ne l'apercevait pas.

Et, soudain, comme il venait de porter son regard tout au fond de l'allée qui s'ouvrait en face de lui, le comte ne put retenir un mouvement de surprise.

Une lourde voiture, conduite par un homme en blouse, venait de s'arrêter devant la villa, et, de cette voiture, une femme, tête nue et en tablier bleu, était descendue, puis était entrée dans le parc.

Timide et indécise, elle avançait doucement en tournant à chaque instant la tête comme si elle eut cherché quelqu'un autour d'elle.

Et comme elle n'apercevait personne, elle continuait d'avancer, de plus en plus timide, de plus en plus rougissante...

Et à mesure qu'elle avançait, c'est-à-dire à mesure qu'il la voyait mieux, lentement M. de Belleruche se redressait, tandis que la profonde surprise qu'il avait d'abord éprouvée semblait se changer en une très vive et une très ardente sympathie.

La chambre de Clotilde donnait de plain-pied sur le parc, et la femme n'en était plus qu'à quelques pas, quand elle s'arrêta brusquement, toute saisie.

La porte venait de s'ouvrir et le comte lui était apparu.

—Pardon, monsieur, balbutia-t-elle, en devenant de plus en plus embarrassée, je vous demande bien pardon!... C'est, sans doute, à M. le comte de Belleruche que j'ai l'honneur de parler?

—Oui, ma brave femme.

—Encore une fois, je vous prie de m'excuser si j'ai osé me présenter chez vous, car vous ne me connaissez pas... Mais le petit Maurice me connaît bien...

—Et moi je vous connais bien aussi! répondit vivement le comte avec un bienveillant sourire.

—Vous, monsieur!

—Oui, je vous connais beaucoup sans vous avoir jamais vue...

—Ah!

—Vous êtes madame François?

—Oui, monsieur le comte, Mme François, blanchisseuse à Ivry...

—Et c'est vous qui avez recueilli la petite Suzanne?

—Oui, monsieur le comte. C'est nous qui l'avions élevée, la pauvre petite... Et je venais...

—Et c'est vous aussi qui avez recueilli le petit Maurice, dont vous venez de me parler?

—Oui, monsieur, oui, c'étaient nos deux enfants, répondit Mme François, dans une émotion qu'elle ne pouvait vaincre assourdissant la voix.

—Braves gens!... Coeurs d'or! s'écria M. de Belleruche en lui serrant énergiquement les mains.

Mais, elle, de plus en plus troublée, de plus en plus balbutiante :

—Oh! vous êtes trop bon, monsieur, de tant nous remercier, dit-elle. Et je venais précisément au sujet de Suzanne... J'aurais voulu voir sa mère... Mme Clotilde...

—Mme Clotilde!

—Est-ce qu'elle n'est pas là?

—Si, si!... ou plutôt...

L'accent du comte était si étrange et son visage était devenu soudain si triste, que la blanchisseuse ne put s'empêcher de tressaillir.

—Vous me faites peur, monsieur! s'écria-t-elle, pleine d'anxiété. Où est Mme Clotilde?... Est-ce que...

—Venez! dit le comte, dont la voix s'entendait à peine.

Et, la prenant par la main, il la fit entrer dans la chambre, lui montra la mère de Suzanne et dit, entre deux sanglots :

—La voilà!

Mme François avait jeté un cri terrible; puis, pendant quelques secondes, son regard plein de folie alla tour à tour de Clotilde, semblable à un spectre, au comte de Belleruche, toujours pleurant et sanglotant.

—Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu! s'écria-t-elle en portant les deux mains à son front.

Et, les genoux brisés, elle s'abattit devant le lit, les mains jointes, les lèvres balbutiantes, le visage inondé de larmes.

Elle priait...

XXV. — LA MORTE ENTEND! (Suite)

Quand enfin elle se releva, elle était encore si saisie, si bouleversée, qu'elle avait peur de défaillir... Elle se laissa tomber comme une masse sur la chaise qu'avait occupée quelques instants aupara-

vant M. de Belleruche, puis, les bras abandonnés, de grosses larmes roulant sur ses joues, elle ne bougea plus, son regard plein de pitié obstinément fixé sur Clotilde.

— Elle est morte !... Elle est morte ! murmurait-elle maintenant avec une sorte d'égarément. Oh ! mon Dieu, est-ce vrai ?... Et, pourtant, elle me regarde...

Puis, toute chancelante, elle finit par se lever et se pencha, à son tour, sur ce fantôme qui avait été la mère de Suzanne et qu'elle ne reconnaissait plus.

Elle lui prit les mains et frissonna, tant ces mains étaient froides !...

Elle appuya lentement, pieusement ses lèvres sur son front et frémit, tant ce front était glacé !

— Est-ce vrai ? reprit-elle en ne parlant que pour elle. Ah ! voilà donc pourquoi j'avais de si sinistres pressentiments !... Ah ! voilà donc pourquoi j'avais hâte de venir ici !... Morte !... Tu es morte, pauvre femme !...

Puis, s'adressant au comte, qui demeurait immobile dans l'embrasure de la fenêtre :

— Et l'enfant !... son enfant !... la petite Suzanne ! s'écria-t-elle.

— On en est toujours sans nouvelles ! répondit M. de Belleruche.

— Sans nouvelles !

— Oui, à cette heure, nous n'en savons pas plus qu'hier... nous ignorons toujours ce qu'elle est devenue...

— Et c'est ce coup-là qui l'a tuée ?

— Je le crois.

— Oh ! c'est certain !... Déjà elle avait failli me rester dans les bras, le jour où la petite...

— Oui, j'ai su... je sais...

— Et c'est ainsi sans doute que c'est arrivé ? Sous le coup de l'émotion, de cette violente émotion que nous pouvons tous éprouver et que, depuis ce temps-là, je redoutais toujours pour elle, vous l'avez vue tout à coup pâlir, tout à coup chanceler ?

— Non, dit le comte, avec un tremblement dans la voix, elle est morte toute seule...

— Toute seule !

— Oui, toute seule, ce qui est plus triste et ce qui nous laisse encore plus de regrets.

— Toute seule !... Sans secours !... Dans cette chambre !...

— Oui, c'est ici que Maurice l'a trouvée comme vous la voyez !... Alors, comme un fou, le pauvre petit qui l'adorait, comme il adore sa pauvre mère...

— Et elle le lui rendait bien !

— Le pauvre petit s'est élancé dans le parc en criant au secours... Je me suis empressé d'accourir, mais elle était déjà toute froide... mais, déjà, je n'avais plus devant moi qu'un cadavre...

— Cela devait arriver, reprit avec un gros soupir Mme François. La première émotion un peu vive qu'elle éprouverait devait fatalement l'emporter... Oh ! cela je le savais, et c'était bien ce qui me faisait trembler, car je m'étais attachée à elle comme si je la connaissais depuis de longues années... comme si, au lieu d'une étrangère, elle eût été pour moi une sœur...

— Comment ne l'aurait-on pas aimée ? Nous l'aimions tous ! dit M. de Belleruche, très ému.

— Aussi, après la scène d'hier, ou plutôt de ce matin, reprit la blanchisseuse, ai-je passé des heures pleines d'insomnies... des heures pleines d'appréhensions... Elle était venue chez nous... elle était venue à Ivry, comme vous le savez, sans doute ?

— Oui, elle espérait y retrouver sa fille...

— Et quand elle sut que Suzanne n'était pas à la maison, je n'oublierai jamais son désespoir, j'entendrais toujours ses cris déchirants...

— Je ne pouvais pas voir son visage, puisque c'était au milieu de la nuit et que nous lui parlions de notre fenêtre, mais je n'avais pas besoin de le voir pour deviner combien il devait être terrible de douleur...

— Oh ! moi je l'ai vu et j'en reste épouvanté ! dit vivement le comte.

— Puis, comme elle demeurait écrasée, foudroyée, je la vois encore tout à coup se redresser... je l'entends encore jeter tout à coup cet autre cri... ce cri qui me fit toute frissonner et que rien ne pourrait rendre : " Lui !... Oui, c'est lui !... Oh ! le misérable !... Oh ! l'infâme !... Oui, c'est lui !... C'est lui !..." Puis, une course folle, éperdue dans les ténèbres... Puis, plus rien... Elle était déjà bien loin et je ne devais plus la revoir !...

Mais Mme François n'avait pas encore achevé que, d'un bond, le comte s'était élancé vers elle. Puis la saisissant brusquement par le bras :

— Répétez... répétez ce que vous venez de me dire ! s'écria-t-il. Ai-je bien entendu ?... N'avez-vous pas dit qu'avant de vous quitter... qu'avant de s'enfuir Mme Clotilde s'était écriée : Lui !... c'est lui !...

— Oui, monsieur le comte.

— Mais alors elle connaissait donc le ravisseur de sa fille ?...

Mais alors elle connaissait donc le misérable qui lui avait enlevé Suzanne ?...

— Oh ! elle pouvait se tromper... Mais elle avait tout au moins des soupçons...

— Et sur qui ?... sur qui ? s'écria M. de Belleruche. Oh ! si vous le savez... si vous vous en doutez... parlez !... ne me cachez rien !...

Et, comme en voyant l'expression de terrible menace que venait de prendre le visage du comte, Mme François semblait hésiter :

— Songez qu'il s'agit de retrouver Suzanne ! ajouta avec autorité celui-ci. Songez qu'il s'agit de sauver peut-être cette enfant à qui vous avez servi de mère !... Songez que si vous vous taisiez par peur de vous compromettre, vous commettriez plus qu'un acte de faiblesse... mais un crime... un véritable crime !...

Mais, à ces derniers mots, la blanchisseuse s'était vivement redressée, un peu pâle.

— Monsieur le comte, répondit-elle en regardant bien en face M. de Belleruche, monsieur le comte, on voit bien que vous ne connaissez pas Mme François...

— Mme François n'a jamais eu peur de se compromettre et n'a jamais reculé toutes les fois qu'il s'est agi de faire son devoir, et si, en ce moment, elle savait où se trouve la petite Suzanne... si elle connaissait le misérable qui l'a dérobée à sa mère, à cette heure elle ne serait pas ici... à cette heure elle ne serait pas chez vous !...

— Mais elle serait déjà chez ce voleur, chez ce bandit à qui elle saurait bien reprendre sa fille — car, pour moi, Suzanne est toujours ma fille... toujours mon enfant ! — Oui, dusse-je étrangler cet homme, il faudrait bien qu'il me la rende !...

— Mais, ajouta-t-elle, peut-on sur de simples soupçons accuser d'un tel crime un homme qui n'en est peut-être pas coupable ?...

— Mais peut-on, parce que la figure de cet homme ne vous révélait pas, ou parce qu'un jour son visage vous a semblé prendre une étrange expression, tandis qu'il prononçait des paroles qu'on a peut-être mal interprétées, peut-on dire hardiment et sans autres preuves : le voleur de Suzanne, c'est lui !... l'assassin de Mme Clotilde, c'est lui !...

— Pourtant...

— Pourtant je puis vous dire ce que je pense ?

— Je ne vous demande pas autre chose, madame François.

— Oh ! je vais vous le dire, mais, encore une fois, ne perdez pas de vue que ce n'est là qu'une idée vague... qu'une sorte de pressentiment qui m'est venu...

— Qu'importe !... Parlez !... Dites-moi tout... tout ce que vous supposez...

Tous les deux venaient de s'asseoir, puis il y eut un moment de silence pendant lequel, l'un et l'autre jetèrent un coup d'œil sur Clotilde.

Des larmes jaillirent encore des yeux de la blanchisseuse, puis, faisant un effort pour dompter son émotion :

— Quand Suzanne était chez nous, reprit-elle lentement et à voix basse, c'était elle qui, très souvent, allait chercher ou rapporter le linge de nos clients.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que nous en avions un peu partout : à Vitry, à St-Maurice, à Charenton, à Alforville, que sais-je !

— Or, depuis quelque temps, la petite avait fait dans ses courses la rencontre d'un homme qui, tout de suite, avait semblé s'intéresser très vivement, très étrangement à elle...

Le comte venait d'avoir un mouvement d'attention.

— Comme ces rencontres s'étaient multipliées, une sorte d'intimité s'était établie entre la pauvre petite et l'inconnu qui, chaque fois que le hasard le remettait en présence de Suzanne, semblait de plus en plus frappé, de plus en plus saisi en la regardant...

— C'était du moins ce que nous racontait l'enfant qui, d'ailleurs, ne savait rien, ne connaissait rien de cet homme...

— Elle l'appelait tout simplement *son ami*, car, à cette époque, elle ignorait même son nom.

— Pourtant, bien qu'elle nous dépeignit ce particulier sous les traits les plus flatteurs, je ne vous cache pas que ces rencontres ne m'allaient que tout juste, et que, plus d'une fois déjà, j'avais été sur le point d'y couper court, quand, un matin, nous eûmes une assez vive surprise.

— Ah !

— Une surprise d'autant plus vive que nous n'étions pas habitués à recevoir des visites aussi brillantes que celle qui nous arrivait...

— C'était lui ?... c'était cet homme ? fit vivement M. de Belleruche.

— Oui, c'était lui qui demandait à parler à M. François.

— Ce matin-là, la petite Suzanne était encore sortie, et je me trouvais seule dans la salle basse, pendant que mon mari était en train de charger sa voiture pour aller à Paris.

— Je l'appelai, et il fut encore plus étonné que moi en voyant ce beau monsieur qui se confondait en salutations et qui lui disait bonjour en l'appelant familièrement par son nom.

— Que peut bien me vouloir cet individu ? me glissa-t-il dans l'oreille.

— Mais, moi, j'avais eu tout de suite le pressentiment que ce per-

sonnage devait être celui dont nous avait si souvent parlé Suzanne... celui qu'avec tant de confiance elle appelait son ami.

— Et, de plus en plus intrigués, je l'examinai du coin de l'œil.

— C'était un homme jeune encore, très élégant, et qui, certainement, devait appartenir à la classe aristocratique.

— Mais il avait beau avoir la voix très douce et se montrer d'une excessive politesse, tout en lui paraissait faux, tout en lui me semblait hypocrite.

— Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui, et demanda :

— La petite Suzanne n'est pas là ?

— Non, Suzanne est absente en ce moment, répondit François, tandis que nous étions, l'un et l'autre, de plus en plus surpris, de plus en plus intrigués.

— Elle a dû sans doute vous parler quelquefois de moi, reprit-il : je suis M. le marquis Fernand de Prades...

M. de Belleruche venait d'avoir un violent soubresaut.

— Le marquis Fernand de Prades ! s'écria-t-il. Cet homme était le marquis Fernand de Prades !...

— Oui, monsieur le comte. Mais qu'avez-vous donc ? s'écria la blanchisseuse en s'apercevant qu'il était devenu subitement plus blanc qu'un linge.

— Rien !... rien ! fit-il vivement, la voix étouffée. Continuez, madame François, continuez !...

— Alors, reprit celle-ci, le marquis nous parla de ses rencontres avec la petite Suzanne et de la vive sympathie qu'il avait tout de suite éprouvée pour elle, à cause, disait-il, de l'étonnante ressemblance qu'elle avait avec une personne qui lui avait été très chère, et qu'il avait, disait-il encore, l'immense regret d'avoir perdue...

— L'immense regret d'avoir perdue !... murmura le comte avec un sourire douloureusement ironique.

— Oh ! il savait bien, ajouta-t-il, qu'aucun lien ne pouvait rattacher la pauvre petite abandonnée à la personne à laquelle il venait de faire allusion, mais il n'en éprouvait pas moins, tant l'intérêt qu'il lui portait était profond, le très vif désir de connaître son histoire...

— Et cette histoire, cette triste et lamentable histoire, François lui raconta d'un bout à l'autre, non seulement sans omettre le moindre détail, mais encore en poussant la complaisance jusqu'à lui montrer le collier que la petite portait à son cou le soir où nous l'avions trouvée, et le papier sur lequel avait été écrit son nom et que nous avions découvert épinglé à son lange...

— Et quand enfin François eut fini son triste récit... quand enfin il eut rappelé ce passé dont je ne puis jamais me rappeler sans que mes yeux s'emplissent de larmes, M. de Prades, qui paraissait très sincèrement ému, s'avança vers nous et nous serra les mains avec effusion, ne cessant de nous répéter que nous étions de braves gens, de braves cœurs, et que Suzanne étant très bonne et très intelligente, nous serions certainement plus tard récompensés par elle de toutes les peines qu'elle nous avait coûtées, de toute la tendresse que nous lui avions donnée...

— Puis, à quelque temps de là, il revint encore, et comme bientôt il ne pas-ait plus à Ivry sans entrer nous dire bonjour, il avait beau être marquis et nous de simples blanchisseurs, une sorte d'intimité ne tarda pas à s'établir entre nous.

— D'ailleurs, s'il avait tenu à connaître l'histoire de Suzanne, François ne s'était pas montré moins curieux de connaître la sienne, et ce qu'il avait appris sur son compte nous l'avait dépeint comme un genti homme ruiné qui n'avait pour toute fortune que son nom ; comme un viveur qui, après avoir gaspillé des sommes folles, était à présent criblé de dettes et harcelé par une meute de créanciers.

— Aussi François me disait-il quelquefois :

— Un marquis sans le sou... un monsieur dont toute la vie s'est passée à faire la noce, des blanchisseurs le valent bien...

— Quant à Suzanne, elle éprouvait également pour lui une sympathie vraiment étrange. Jamais elle ne le rencontrait sans nous revenir avec un éclair de joie dans les yeux... François en était quelquefois jaloux, mais moi je n'en ressentais aucun dépit, car je connaissais trop ma petite Suzanne pour ne pas savoir que c'était encore nous qu'elle aimait par-dessus tout, que c'était encore nous qu'elle aimait uniquement.

— Aussi ne fûmes-nous pas étonnés, poursuivit la blanchisseuse, la voix un peu plus sourde, quand le jour que vous savez... le jour où la malheureuse enfant, subitement affoquée, avait voulu mourir, le marquis, qui l'avait vue entre la vie et la mort au poste de secours d'Alfortville, accourut, le soir, à la maison.

— Tout pâle, plein d'anxiété, il venait prendre de ses nouvelles...

— Comme il n'y avait personne dans la salle basse, il appela mon mari :

— Monsieur François !

— Et nous allions le rejoindre, quand ce fut Mme Clotilde qui, sortant de la chambre de Suzanne, se présenta devant lui.

— Mme Clotilde ?

— Oui, ce fut elle qui le reçut... et il faut croire que la vue de la pauvre femme avait dû très profondément émouvoir le marquis,

car lorsque nous parâmes à notre tour, c'est-à-dire quand M. de Prades allait se retirer après avoir pris congé de la mère de Suzanne, il était si livide et si défait que j'en demeurai toute saisie.

— Vraiment ?

— Non, jamais je ne lui avais vu cette figure-là...

— Et alors ? fit vivement M. de Belleruche.

— Et c'est alors que se passa un incident qui expliquerait tout... qui expliquerait les soupçons que Mme Clotilde pouvait avoir sur lui à propos de la disparition de Suzanne... Car c'est bien de lui qu'elle entendait parler hier...

— Quel incident ? fit encore très vivement le comte, que voulez-vous dire ?... Parlez vite, madame François !

— Je vous ai dit que le marquis allait se retirer... A ce moment, la conversation était encore revenue sur Suzanne, mon mari ajouta :

— Et vous savez, monsieur de Prades, la mère a de la galette !...

— Riche ? fit vivement le marquis.

— Immensément riche ! répondit François. Et si j'étais à votre place...

— Eh bien ?

— N'êtes-vous pas garçon ?... Voilà un parti !

— Ce n'était là qu'une plaisanterie, mais je n'oublierai jamais l'impression que me fit à ce moment le marquis.

M. de Belleruche venait de se redresser et écoutait de plus en plus attentivement.

— " J'y songerai, François, " répondit-il.

— Mais il avait dit cela avec un rire si étrange, un accent si singulier et un tel regard, que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— J'étais folle, mais le rire de cet homme m'avait fait peur, et il était déjà bien loin que j'en restais encore toute glacée.

— Car toujours, ce rire étrange, je l'entendais !... car toujours, ce regard plus étrange encore, je le voyais !... Et c'était plus fort que moi, je ne pouvais m'empêcher de trembler pour Mme Clotilde... de trembler pour Suzanne...

— C'était comme si j'avais eu le pressentiment qu'un nouveau danger les menaçait... comme si quelque chose m'avait averti qu'un nouveau malheur allait les atteindre...

— Oh ! oui, j'étais folle d'avoir des idées pareilles, mais c'était ainsi... Et mon mari avait beau se moquer de moi... il avait beau me dire que ce rire qui m'avait paru si menaçant n'était qu'un rire jaune, et que le marquis avait été tout simplement très vexé de ce qui lui avait paru une mauvaise plaisanterie, rien n'aurait pu m'ôter cette conviction que Mme Clotilde et Suzanne auraient, un jour ou l'autre, à compter avec cet homme...

— Et voilà sans doute, monsieur le comte, d'où sont venus plus tard les soupçons de cette pauvre femme sur le marquis de Prades, continua la blanchisseuse en montrant Clotilde.

— Car vous pensez que je n'avais pu me taire et que je n'avais rien eu de plus pressé que de lui raconter cette scène...

— J'ai peut-être tort d'avoir cette idée-là, lui avais-je dit, mais je ne sais pourquoi le marquis de Prades... cet homme qui est venu prendre des nouvelles de Suzanne... m'affraie pour elle et pour vous...

— Méfiez-vous de lui !... Cet homme vous sait riche... très riche... et il m'a semblé que j'avais vu dans ses yeux la plus menaçante convoitise...

— Oui, méfiez-vous !...

— Et l'attitude qu'avait eue alors Mme Clotilde n'avait pas été non plus ma moindre surprise... Elle s'était redressée dédaigneuse et hautaine et elle m'avait bien remerciée de mes bons avis avec un accent plein d'une tranquillité ironique, et cependant, j'en étais bien sûre, elle avait tressailli.

— En un mot, on aurait dit que, malgré tout le sang-froid qu'elle affectait, elle avait peur, elle aussi, du marquis de Prades...

— Et plus d'une fois, par la suite, je crus m'apercevoir que si, par hasard, ce nom-là était prononcé par François ou par moi, un trouble étrange la prenait.

— Et il y avait aussi une autre remarque que j'avais faite et qui me frappait beaucoup : c'est que la petite Suzanne semblait avoir complètement oublié le marquis... c'est que la petite Suzanne ne parlait plus jamais de celui que pendant si longtemps, elle avait appelé son ami...

— Aussi quelquefois François me grondait-il, en me disant :

— Tu vois !... voilà le résultat de ta bêtise !... Avec tes folles idées qui ne reposent sur rien, tu épouvantes aussi les autres, et tu as réussi à gâter la vie de cette enfant... la vie de cette pauvre femme... Elles devraient être très heureuses, et cependant je les vois parfois toutes tristes, toutes songeuses... Il est clair qu'ayant toutes deux le cerveau très faible, la mère, parce qu'elle a trop souffert, la petite, parce qu'elle vient à peine d'échapper à la mort, elles restent sous le coup de la sinistre prophétie...

— Et, loin de me défendre, je donnais raison à François et je me trouvais de plus en plus stupide d'avoir pris ainsi au tragique M. de Prades... de plus en plus stupide d'avoir pu m'imaginer qu'il pouvait caresser quelque sombre projet...

« Car, enfin, quel piège aurait-il pu tendre à Mme Clotilde ?

« Comment aurait-il pu avoir la pensée de l'épouser pour mettre la main sur sa fortune, quand il ne la connaissait pas, et quand, d'ailleurs, elle était assez sûre d'elle et assez expérimentée pour pouvoir se défendre ?

« — Idiote !... idiote ! me disais-je. Parce qu'à un certain moment l'accent de cet homme ne t'a pas plu... parce que son rire t'a paru sonner faux... parce que tu as cru voir dans son regard une expression qui t'a semblé étrange, — et rien ne prouve que tu ne te trompas ! — voilà que, tout de suite, tu lui prêtes les intentions les plus noires... voilà que, tout de suite, tu le dénonces à François d'abord, puis à Mme Clotilde ensuite, comme un homme capable de tout !...

« Allons ! allons ! il faut tâcher de réparer cela !... il faut tâcher de rendre à la malheureuse mère de Suzanne le calme qu'elle aurait toujours sans toi et dont elle a tant besoin !... »

« Et je ne cherchais plus que l'occasion de revenir sur ce sujet, lorsqu'un jour, Mme Clotilde, qui était sortie pour une petite course dans le voisinage, rentra toute pâle, toute frémissante.

« — Qu'avez-vous donc ? m'écriai-je, frappée de l'altération de ses traits.

« — Je l'ai vu ! me répondit-elle, tandis que ses yeux se remplissaient d'éclairs.

« — Le marquis.

« — Oui, le marquis !... Je viens de le fuir !...

« Je tombais des nues.

« — Oh ! vous aviez raison, madame François, ajouta-t-elle toute frissonnante, cet homme sera peut-être un danger pour moi... un danger pour ma fille !... »

« Puis, j'ai su plus tard que le marquis avait rôdé autour de notre maison... »

« Et maintenant, monsieur le comte, ajouta plus vivement et avec plus de force la blanchisseuse, maintenant comprenez-vous pourquoi les soupçons de Mme Clotilde ne pouvaient manquer de se porter sur le marquis ?... Comprenez-vous que c'était lui qu'elle devait forcément accuser de la disparition de sa fille ?... Enfin, comprenez-vous pourquoi, tout à l'heure, j'hésitais à accuser à mon tour M. de Prades, quand, à ma connaissance, il n'y a d'autres preuves contre lui que mes folles terreurs d'autrefois... d'autres preuves que les suppositions, aussi peu fondées, peut-être, qu'avaient pu faire la mère de Suzanne ?... »

Et Mme François, se tut, regardant le comte.

Mais le comte songeait... »

Il se rappelait ces anciennes lettres d'amour qu'il venait de lire... ces anciennes lettres qu'il avait trouvées dans le portefeuille de Clotilde.

Est-ce que, toutes n'étaient pas signées Fernand, le prénom du marquis de Prades ?

Est-ce que dans l'une d'elles, il n'avait pas découvert aussi le titre et l'initiale : marquis de P... ?

Oh ! certes, ce n'étaient pas là des preuves absolument certaines, absolument convaincantes ; mais cela ne constituait-il pas, cependant, une très grave présomption contre cet homme ?... mais cela, rapproché de ce que le comte venait d'entendre, ne semblait-il pas donner de plus en plus raison aux suppositions du docteur Laval ?

Et puis, ce n'était pas tout !

Le marquis avait rôdé autour de la demeure du blanchisseur pour épier Clotilde !... Le marquis demeurait à deux pas du comte et il était même venu plusieurs fois dans sa villa !... Est-ce que cela n'expliquait pas ce que, tout à l'heure, M. de Belleruche n'avait pu s'expliquer, c'est-à-dire comment le ravisseur de la petite Suzanne avait pu connaître sa présence et celle de sa mère à Fontenay-sous-Bois ?

Oui, plus il y réfléchissait, plus le comte en arrivait à cette conclusion que c'était bien le marquis de Prades et qu'il ne fallait pas chercher ailleurs le coupable... »

Mais, pourtant, il lui venait encore un dernier scrupule, une dernière hésitation.

Pourquoi dans un mot, dans un cri, Clotilde n'avait-elle pas tout avoué à la femme du blanchisseur, et comment fallait-il interpréter ce silence ?

Était-ce que, vraiment, le marquis n'avait été, jusqu'à ce jour, qu'un inconnu pour elle ?

Mais alors, malgré toutes les apparences qui semblaient se dresser contre lui, M. de Prades aurait donc été innocent !...

Mais alors, comme le disait Mme François, Clotilde n'accusait donc cet homme que sur de vagues soupçons, que sur de simples suppositions !...

Et le visage de M. de Belleruche devenait de plus en plus sombre.

— Où est la vérité ? murmura-t-il. Comment la connaître ?

Mais, soudain, il tressaillit.

— Comment ?... J'ai le moyen ! s'écria-t-il pour lui seul, tandis que, dans son regard, étincelait un éclair de triomphe. La vérité !... c'est le marquis lui-même qui, sans s'en douter, me la dira !... c'est le marquis lui-même qui, sans que je lui dise un mot, parlera !...

Et il venait brusquement de se lever quand, très lentement, la porte de la chambre s'entre-bâilla.

Et Pierre, l'un de ses deux domestiques, entra, marchant sur la pointe des pieds.

— Monsieur le comte, dit-il à voix très basse, les deux infirmières de M. le docteur Laval viennent d'arriver... »

Et, en effet, à travers la fenêtre, on apercevait, immobiles à quelques pas de la maison, deux femmes qui portaient le costume des infirmières de la maison de santé.

— Elles viennent pour ensevelir et veiller Mme Clotilde, ajouta Pierre, toujours sur le même ton.

Mais Mme François venait de se dresser d'un bond.

— Oh ! je vous en prie, monsieur le comte, renvoyez-les ! s'écria-t-elle. Des étrangères pour l'ensevelir, quand je suis là !... Des étrangères pour la voiler !... Oh ! oui, ne me refusez pas la suprême consolation de lui fermer les yeux !... la suprême consolation de passer ces dernières heures auprès d'elle !... Souvenez-vous que j'étais son amie !...

— Vous avez entendu, Pierre ? dit M. de Belleruche, très ému. Renvoyez ces femmes et remerciez-les... remerciez aussi le docteur... »

Et, le domestique sorti, le comte, qui venait de jeter un dernier coup d'œil au dehors, ajouta vivement.

— Mais vous n'étiez pas seule, madame François ?... Votre mari vous attendait ?...

Et il montrait la voiture qui stationnait toujours devant la porte de la villa.

— Oui, monsieur le comte, répondit la blanchisseuse, nous étions venus en faisant notre ronde... Mais je vais aller le prévenir... Ah ! le pauvre homme, quel coup il va recevoir, lui aussi !

Puis, très rapidement, elle disparut.

François, que cette longue attente avait rempli d'appréhensions, ne cessait de regarder dans le parc... »

Aussi, d'aussi loin qu'il aperçut sa femme, sauta-t-il de son siège pour s'élançer à sa rencontre.

— J'allais aller te rejoindre, lui cria-t-il. Que se passe-t-il ?... Pourquoi ne revenais-tu pas ?... Je parie qu'il y a encore quelque malheur !...

— Oui, un grand malheur... un épouvantable malheur, François dit la blanchisseuse dont les yeux s'emplirent de larmes.

Son mari était devenu tout pâle.

— Suzanne... »

— Suzanne est toujours perdue... »

— Perdue !... Volée, veux-tu dire ? hurla-t-il. Ah ! tonnerre !

— Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit... Suzanne se retrouvera, il faut bien l'espérer... Mais, quand elle reviendra... »

— Eh bien ?

— Eh bien, sanglota Mme François, la pauvre petite ne retrouvera plus sa mère... »

— Plus sa mère !

— Mme Clotilde est morte !

— Morte !

— Oui, François.

— Mme Clotilde !

— Oui, Mme Clotilde !... Oui, je viens de la voir là... là, déjà toute froide... toute glacée !...

— Est-ce vrai !... Morte !... Mme Clotilde ! murmura d'une voix rauque le blanchisseur, qui restait le regard fixe, anéanti.

Puis, soudain, deux grosses larmes coulant sur ses joues, la face plus pâle encore et ses gros poings crispés :

— Mais qu'avaient-elles donc fait à Dieu, ces deux créatures ! s'écria-t-il dans un mouvement de colère et de révolte ; oui, que lui avaient-elles donc fait pour qu'il s'acharne après elles !... pour qu'il ait été ainsi injuste envers elles !...

— Tais-toi, François ! dit vivement la blanchisseuse. Ce n'est pas l'heure de blasphémer, c'est l'heure de prier !... de prier pour cette pauvre femme qui s'en va... de prier pour cette pauvre enfant qui reste !...

Puis, d'une voix très sourde, très rapide :

— Toi, mon ami, retourne à tes affaires, ajouta-t-elle. Moi, mon devoir est ici... »

— Tu vas la veiller ?

— Oui, la veiller... lui faire sa dernière toilette... »

— J'aurais bien voulu la voir... la voir encore une fois, dit François la voix tremblante et en jetant un regard sur la maison.

— Oh ! elle n'est pas changée, et si ses yeux n'étaient pas restés ouverts, elle a les traits si calmes que l'on croirait qu'elle dort... »

— Pauvre femme !

— Allons, va-t'en vite, François... M. le comte m'attend... Et reviens ce soir.

— Je passerai la nuit avec toi... »

— Oui, tous les deux.

— Au revoir, femme !

— Au revoir, Jean !... Au revoir, mon ami !... Embrasse-moi !...

—Oui, ma pauvre vieille! dit-il en la serrant fortement contre sa poitrine. Tiens, il me semble que je ne t'ai jamais autant aimée!...

—C'est comme moi! répondit-elle en l'étreignant violemment à son tour. Oui, aimons-nous, mon Jean... aimons-nous bien!... La vie est si courte!...

—Et si triste!

—A ce soir!

—Oui, à ce soir!... A ce soir! dit François.

Il s'essuya les yeux avec sa manche, grimpa lestement sur sa voiture, et partit.

Sa femme venait de revenir en courant dans la chambre de Clotilde.

—Je vous laisse donc avec elle, dit le comte. Si vous aviez besoin de quelqu'un ou de quelque chose, vous voyez ce bouton...

Et il lui montrait à la tête du lit le petit bouton d'une sonnerie encastré dans le mur.

—Vous n'auriez qu'à appuyer le doigt là-dessus, et l'on viendrait tout de suite.

—Oui, monsieur le comte. Merci.

Et Mme François resta seule.

Très pâle et les yeux encore tout rouges d'avoir pleuré, de nouveau elle se pencha sur la mère de Suzanne.



C'était un homme jeune encore, très élégant.

Et, malgré elle, sa pensée se reportait au jour où, pour la première fois, elle l'avait vue.

Elle se rappelait encore ce riche et brillant équipage s'arrêtant devant leur maison, et cette jeune femme de mise élégante et simple... cette jeune femme au front et au regard si tristes, demandant d'une voix tremblante si ce n'était pas là que demeurait M. François.

—Et c'était hier! murmura-t-elle. Mais que de choses se sont passées depuis!... Qui m'aurait dit que ce serait moi qui te fermais les yeux!... Qui m'aurait dit que ce serait moi qui coudrais ton linceul!...

Elle lui avait soulevé doucement la tête sur son bras, puis, avec un mouchoir qu'elle venait de trouver au pied du lit, un mouchoir qu'à son parfum elle avait reconnu pour appartenir à Clotilde, très lentement, très délicatement, elle lui essuya le visage.

Puis, très lentement et très doucement toujours, elle lui lissa les cheveux, les arrangea, refit le nœud qui en retenait les masses épaisses.

—Dors, pauvre amie!... Dors, pauvre martyre! dit-elle en laissant retomber très doucement la tête de Clotilde sur l'oreiller.

Et, étant retournée, elle chercha des yeux l'armoire.

Elle était bondée de linge et renfermait plusieurs robes très riches.

Mme François sortit d'abord le linge qu'elle étala sur des chaises...

Elle mit de côté la chemise la plus belle, le drap le plus fin... Puis, elle fit son choix dans les robes qui, toutes, étaient de couleurs sombre, mais d'une merveilleuse élégance.

Et, tout à coup, comme elle hésitait, elle tressaillit.

Elle venait d'en voir une qui réveillait tous ses souvenirs... elle venait d'arrêter son regard sur celle que Clotilde portait précisément le jour où, toute tremblante et toute anxieuse, elle était venue chercher sa fille à Ivry...

—Oui, celle-là! se dit-elle. C'est dans cette robe que son cœur a battu de joie, quand Suzanne a rouvert les yeux... quand le bon Dieu avait fait le miracle de la lui rendre... Oui, voilà celle qu'elle doit emporter avec elle...

Elle avait refermé l'armoire.

Elle ouvrit alors un placard.

Elle marchait, d'ailleurs, ou plutôt glissait à travers la chambre, sans faire plus de bruit qu'un fantôme.

Et, dans ce placard, elle trouva ce qu'elle cherchait: plusieurs bougies très longues et semblables à des cierges.

Elle en prit deux et revint vers la cheminée où étincelaient deux magnifiques chandeliers d'argent massif... Elle y plaça les bougies qu'elle alluma... Puis, très vivement, mais sans le moindre bruit toujours, elle approcha de Clotilde une table qu'elle venait de recouvrir d'un linge blanc, y posa les deux chandeliers allumés; puis, se haussant sur la pointe des pieds, décrocha du mur contre lequel s'appuyait le petit lit de Suzanne un grand christ d'ivoire, au-dessous duquel il y avait un bénitier dans lequel trempait une branche de rameau.

Et le christ dressé entre les deux chandeliers, elle rabattit les doubles rideaux.

Il n'y eut plus dans la chambre qu'une clarté funèbre... qu'une lugubre et vacillante clarté sous le reflet de laquelle le visage de morte de Clotilde apparut encore plus blême, plus livide, plus saisissant.

Et cependant, comme elle venait encore de se rapprocher d'elle... comme elle venait de la soulever encore pour la déhabiller et lui faire la suprême toilette, Mme François ne put s'empêcher de tressaillir, aussi pâle, elle aussi, qu'une morte.

C'est que, dans les yeux vitreux de Clotilde, elle avait cru voir passer une étincelle; c'est qu'il lui avait semblé que la main glacée de la morte venait de serrer sa main!

Et, sans souffle, la sueur au front, pris d'une peur atroce, de cette peur que les plus braves éprouvent en face de l'impossible quand il paraît se réaliser, la blanchisseuse fut sur le point d'appeler... sur le point de crier...

Mais déjà le regard de Clotilde, sur laquelle elle s'était jetée éperdument, était redevenu sans vie; mais la pression de ses doigts avait été si faible et si courte que, déjà, Mme François croyait avoir rêvé.

—Qu'allais-je donc m'imaginer? murmura-t-elle, toute pâle encore et en passant la main sur son front. Qu'est-ce donc que cette hallucination qui vient de me prendre?

Mais, pourtant, elle avait beau se dire qu'elle venait d'être le jouet d'une illusion, elle n'en restait pas moins vaguement inquiète.

Des histoires qu'elle avait lues ou qu'elle avait entendu raconter autrefois lui revenaient tout à coup à la mémoire et la remplissaient d'une immense terreur, d'une immense épouvante.

N'avait-on pas vu, en effet, par une terrible méprise, des malheureux enterrés tout vifs?... de prétendus morts qui s'étaient brusquement réveillés entre les quatre planches de leur cercueil?

Et s'il allait en être ainsi cette fois encore?... Et si Mme Clotilde allait être portée toute vivante au cimetière de Fontenay!...

Mme François frissonna.

Longtemps encore elle resta penchée sur Clotilde, épiant avec anxiété, dans son regard vitreux, cette étincelle de vie qu'elle avait cru surprendre...

Mais non, rien!

Le regard gardait sa fixité saisissante, et rien en lui ne vivait plus.

Mais peut-être ne voyait-elle pas bien?... peut-être se trompait-elle?

Alors la blanchisseuse alla prendre une petite glace qu'elle avait aperçue dans un coin de la chambre, et revint la tenir tout près des lèvres de Clotilde.

Mais la glace restait toujours aussi brillante...

Aucun souffle n'en ternissait l'éclat...

Dix fois, vingt fois, elle recommença l'épreuve, et toujours la petite glace conserva le même reflet.

—Où, tout est bien fini! murmura Mme François en allant remettre le miroir à sa place.

Et la funèbre toilette commença.

Puis elle recoucha Clotilde, toute parée pour la tombe, et elle se sentit toute fébrile et toute pâle.

—On dirait que j'ai peur d'elle!... peur de cette pauvre femme! pensa-t-elle en s'indignant de cette faiblesse d'une seconde.

Et, tout de suite remise, elle se rapprocha de Clotilde pour lui

fermer les yeux... Mais, comme tout à l'heure avec le comte, les paupières toujours se relevaient, les yeux toujours se rouvraient...

— Elle ne veut pas ! se dit-elle, n'osant plus insister.

Et, chose qui lui parut plus étrange encore, chose qui la troublait encore plus profondément, c'est qu'il lui semblait que le regard de Clotilde, ce regard trouble et mort, la suivait, s'attachait à elle...

Et c'était vrai !... Oui, Clotilde qui savait tout, qui entendait tout... Clotilde qui, vivante, assistait aux sinistres apprêts de ses funérailles... Clotilde, que la plus horrible angoisse étreignait en face de l'affreux supplice qui l'attendait... Clotilde, qui aurait voulu crier son effroi et qui ne le pouvait pas... Clotilde, immobile, rigide, glacée, à travers le voile épais qui recouvrait ses yeux... Clotilde la suivait, la cherchait...

Et c'était ainsi que, tout à l'heure, Mme François avait cru voir dans les yeux troubles, dans les yeux éteints de la mère de Suzanne, briller pendant une seconde un éclair, une étincelle de vie...

Soudain, la blanchisseuse tressaillit.

Dans le profond silence qui pesait en ce moment sur Fontenay-sous-Bois, un bruit de cloches venait de s'élever...

Ce fut d'abord une sonnerie très douce, très lente, et qui paraissait très lointaine... Puis, au bout de quelques minutes elle grandit, sembla se rapprocher, et Mme François ne put retenir un nouveau tressaillement.

— Le glas ! murmura-t-elle. Le glas des morts !...

C'était bien, en effet, le glas que sonnaient déjà les cloches de Fontenay...

C'étaient bien déjà, grâce à M. de Belleruche, les premières prières qui commençaient pour le repos de l'âme de l'infortunée Clotilde.

Et de plus en plus pâle, de plus en plus saisie, Mme François, debout devant la fenêtre, s'oubliait à écouter ces longs tintements lugubres, ces longs tintements qui ressemblaient à des sanglots.

Et, malgré elle, elle tomba à genoux, les mains jointes, les yeux remplis de larmes, implorant la miséricorde de Dieu pour celle qui venait de quitter la terre.

Sa prière fut longue, et elle allait enfin se relever, quand elle put à peine retenir un cri de surprise.

Elle n'était plus seule dans la chambre mortuaire.

Elle n'était plus seule agenouillée devant le lit de Clotilde.

Tout près d'elle, son voile relevé, son regard fixé avec la plus poignante tristesse sur la mère de la petite Suzanne, une jeune femme priait ardemment, les joues inondées de larmes...

Cette jeune femme, Mme François ne la connaissait pas, mais elle était si belle et si distinguée, qu'après l'avoir mieux regardée, elle sentit sa surprise augmenter encore.

Qui donc était-elle ?

Une amie de Clotilde que le hasard avait amenée à Fontenay ?

Mais Mme François savait par Clotilde elle-même que, jusqu'à ce jour, l'immense chagrin qu'elle éprouvait d'être séparée de sa fille ne lui avait pas permis d'avoir une amie, et que, riche, comme pauvre, elle avait toujours vécu, depuis qu'elle avait abandonné la pauvre enfant, dans l'isolement le plus complet.

— Une amie ou une parente de M. de Belleruche ? se dit alors Mme François.

Mais une parente ou une amie du comte aurait-elle pu avoir un pareil chagrin de la mort de la pauvre Mme Clotilde... de Mme Clotilde qu'elle n'aurait pas eu le temps de connaître et qui ne serait restée pour elle qu'une étrangère ?

Et de plus en plus intriguée, la blanchisseuse ne quittait pas des yeux la jeune femme qui semblait prier de plus en plus avec ferveur.

D'ailleurs, celle-ci était si profondément absorbée que l'on aurait pu croire qu'elle ne s'était pas aperçue de la présence de Mme François.

Elle était entrée toute pâle, toute livide, en proie à un saisissement qui la faisait trembler de tous ses membres, comme si elle venait d'apprendre brusquement la fatale nouvelle puis, à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle avait eu un geste d'effroi en apercevant Clotilde et qu'elle était tombée les genoux brisés, dans l'attitude qu'elle conservait encore.

Lentement enfin elle se releva, s'approcha de la table où le grand christ se dressait entre deux cierges allumés, puis, ayant pris d'une main tremblante la petite branche de rameau qui trempait dans le bénitier, elle la secoua doucement sur Clotilde dans un long signe de croix.

Puis, toujours très lentement, elle sortit.

Mme François qui s'était relevée aussi, avait entre-bâillé un rideau, l'avait suivie des yeux.

Elle ne se dirigea pas du côté de la maison, mais s'enfonça dans le parc. Et, pendant quelques instants, la femme du blanchisseur la vit se glisser entre les grands arbres ainsi qu'une ombre, tantôt s'arrêtant, tantôt se baissant, tantôt aussi disparaissant pendant quelques secondes pour reparaitre bientôt.

Mme François avait laissé retomber le rideau, puis était revenue s'asseoir dans un coin de la chambre, prêtant toujours l'oreille au

glas funèbre dont les sanglots ne cessaient plus, quand tout à coup, la porte s'étant encore ouverte, la jeune femme rentra les bras chargés de fleurs.

Alors, s'étant avancée vers le lit, lentement elle y sema des roses, des pensées, des chrysanthèmes... toute l'énorme brassée de fleurs qu'elle venait de cueillir dans le parc ; et maintenant, immobile et les mains croi-ées dans un douloureux abandon, son regard, où se lisait une profonde tristesse en même temps qu'une immense stupeur, restait rivé sur Clotilde, lorsque, soudain, elle tressaillit.

— Tante Adrienne ! venait de dire très bas une voix derrière elle, tante Adrienne !...

Et, comme elle se retournait, toute saisie, la jeune fille aperçut Maurice... Maurice tout en larmes... Maurice à qui elle ouvrit ses bras avec un cri étouffé.

La blanchisseuse n'avait pu retenir un mouvement de surprise.

— Tante Adrienne ! se dit-elle pendant que l'effroi de la jeune fille et de l'enfant se prolongeait, Adrienne de Chancel !... La sœur d'Yvonne !... Oui, la pauvre Mme Clotilde m'en avait parlé...

Et, comme en ce moment le regard d'Adrienne venait de se rencontrer avec celui de la blanchisseuse, le petit Maurice dit, en montrant la brave femme :

— Mme François, tante... Mme François dont je t'ai si souvent rappelé le nom...

— Mme François, d'Ivry ?

— Oui, mademoiselle, répondit celle-ci en se levant.

— Quoi ! s'écria la jeune fille en allant vivement vers elle les mains tendues, quoi ! c'est vous, madame, dont Maurice m'a, en effet, si souvent parlé !...

Quoi ! c'est vous qui avez été si bonne pour lui quand le pauvre enfant ne savait plus que devenir ?...

Oh ! madame, que je suis donc heureuse de vous connaître pour pouvoir enfin vous remercier... pour pouvoir enfin vous dire...

— Asez, mademoiselle ! interrompit vivement Mme François. Ce que nous avons fait pour Maurice, tous ceux qui ont un peu de cœur l'auraient fait à notre place... Vous n'avez donc pas à me remercier...

— Laissez-moi vous dire tout de même, interrompit à son tour Adrienne, que je n'oublierai jamais le dévouement dont vous avez fait preuve à ce moment-là, et que je vous en garderai toujours la plus vive, la plus profonde reconnaissance...

— Non ! non ! ne parlons plus de ça ! s'écria la blanchisseuse en secouant la tête. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle en se tournant vers la mère de Suzanne, peut-il s'agir de moi en un pareil instant ?...

— Oh ! oui, quel affreux malheur ! murmura la jeune fille toute frissonnante. Quand je l'ai appris tout à l'heure...

— Par M. le comte ?

— Non, par Pierre... M. de Belleruche n'est pas en ce moment à la villa... Quand Pierre m'a dit : " Mme Clotilde est morte !..." je n'ai plus pu bouger...

— C'est comme moi !

— Morte !... Je croyais avoir mal entendu... Morte ! elle que j'avais vue, il n'y avait que quelques jours encore, si gaie et si heureuse de vivre !... Morte ! cette femme si jeune encore et à qui un avenir de bonheur maintenant souriait !

— Hélas ! soupira sourdement Mme François.

— Oh ! non, je ne pouvais le croire ! Alors Pierre me montra cette fenêtre... cette chambre que je connais bien, car ce n'est pas la première fois que j'y entre...

— Vous allez la trouver là, mademoiselle, me dit-il, là, étendue sur son lit, comme, ce matin, le petit Maurice et M. le comte l'ont trouvée... déjà plus qu'un spectre... déjà plus qu'un fantôme..."

" Et la mort de cette pauvre dame, si bonne et si douce... de cette pauvre dame que nous aimions tous, — car il était impossible de ne pas l'aimer, — n'est pas seulement un de ces accidents imprévus qui parfois nous effraient... un de ces coups de foudre qui, brusquement, vous surprennent et vous laissent tout saisis d'épouvante... Oh ! non, mademoiselle, cette mort-là, c'est autre chose... c'est un crime !..."

— Oui, c'est vrai ! dit avec force Mme François. Oui, la mort de cette malheureuse femme est un véritable crime... un véritable assassinat !... Car si Pierre... si le domestique de M. le comte vous a tout dit, vous devez savoir quel est le coup terrible qui l'a frappée, vous devez savoir de quoi elle est morte !...

— On lui a pris sa fille !

— Oui, on lui a volé Suzanne !... Oui, son enfant a tout à coup disparu sans qu'elle ait pu la retrouver... sans qu'elle ait pu savoir ce qu'elle était devenue...

" Oh ! il y a là-dessous quelque chose de si ténébreux... quelque chose de si terrible que l'on ne peut s'empêcher de frémir rien que d'y penser !..."

" Et dire que ce crime-là, que ce crime inouï restera peut-être impuni !... Et dire que, peut-être, nous ne reverrons plus Suzanne, ma pauvre petite Suzanne à qui je ne puis penser — comme vous le

voyez — sans éclater en sanglots, sans me sentir devenir folle de désespoir ! . . .

— Et dire que, malgré toutes les recherches que l'on pourra faire, que malgré toutes les influences dont pourra se servir M. le comte, on ne saura peut être jamais rien ! . . . jamais rien ! . . .

— Oh ! voilà ce qui me torture ! . . . voilà ce qui me tue quand j'y pense ! . . .

Et tandis que la bonne Mme François parlait ainsi, la voix entrecoupée par les larmes, Adrienne avait pris une très étrange, une très singulière attitude.

La tête baissée, et si pâle que Clotilde était moins pâle qu'elle, elle avait parfois de courts frissons, de brusques tressaillements.

Et le petit Maurice, effrayé de la voir ainsi, l'avait en vain secouée, avait en vain cherché à la rappeler à elle :

— Tante Adrienne ! . . . Tante Adrienne ! . . .

Mais elle ne l'entendait pas, ou bien, s'il la secouait avec plus de force, plus d'énergie, doucement elle l'écartait d'un geste.

Puis, tout à coup, le regard brillant, et l'air de plus en plus étrange :

— Que venez-vous donc de dire, madame François ? fit-elle, la voix fébrile. Ne venez-vous pas de manifester la crainte que l'on ne sache jamais rien sur le sort de cette enfant ?

— Oui, mademoiselle, répondit vivement la blanchisseuse, oui, voilà ce que j'appréhende . . . Oui, voilà la peur qui me fait trembler . . .

— Eh bien, rassurez-vous, car quelqu'un croit savoir ce que la petite Suzanne est devenue ! . . .

Mme François venait de se redresser d'un bond, toute saisie.

— Car quelqu'un croit savoir où on la retrouvera ! . . .

— Quelqu'un ? . . . quelqu'un que vous connaissez ? s'écria la blanchisseuse, la voix étranglée.

— Oui, quelqu'un que je connais . . . quelqu'un qui croit pouvoir dire aussi le nom de l'auteur de ce rapt odieux ! . . .

— Est-ce vrai, mon Dieu ! s'écria madame François, est-ce bien vrai ? . . . Et ce quelqu'un-là . . .

— Ce quelqu'un-là, c'est moi ! répondit avec une sorte d'exaltation Adrienne.

— Vous, mademoiselle !

— Oui, moi ! . . . oui, moi, madame François ! . . . Oh ! vous me regardez . . .

— C'est que je ne comprends pas . . . c'est que je ne puis pas comprendre ! Vous savez où est Suzanne ! . . . Vous connaissez le misérable qui l'a enlevée . . . le misérable qui a tué Mme Clotilde ! . . .

— Oui ! oui ! répondit avec de plus en plus de fièvre la sœur d'Yvonne. Car je vois bien maintenant que je ne m'étais pas trompée ! . . . Car je vois bien maintenant que j'avais bien compris, bien deviné ! . . . Car je vois bien maintenant que c'était là le crime que ce monstre préméditait ! . . .

Et plus pâle, plus livide encore, si c'était possible, la jeune fille ajouta avec un accent plein de désespoir :

— Et voilà pourquoi, tout à l'heure, quand j'ai su que cette pauvre mère était morte de ce coup terrible, je n'osais pas entrer . . .

— Et voilà pourquoi je suis tombée à genoux sans vous voir . . . à genoux, si profondément émue que je croyais que j'allais défaillir.

— Car ce crime-là, je me le reprochais comme si j'en avais été la complice ! . . . Car j'ai m'en accusais et il me pesait sur la conscience comme si j'avais pu l'empêcher ! . . . Car j'étais pleine de remords comme si j'étais responsable de ce qui est arrivé ! . . .

— Responsable ! . . . Pourquoi ? . . . Que voulez-vous dire ? s'écria Mme François de plus en plus saisie, de plus en plus surprise.

— Oh ! vous saurez tout . . . M. le comte vous dira tout, répondit toujours fiévreusement Adrienne. Et vous verrez si je n'ai pas raison de souffrir doublement de l'enlèvement de la petite Suzanne et de la fin tragique de Mme Clotilde ! . . . Et vous verrez si ce n'est pas vraiment la plus effrayante fatalité qui m'a retenue jusqu'à présent loin de Fontenay ! . . . Et vous verrez si je n'ai pas raison d'avoir, sinon des remords, du moins les plus cuisants regrets de n'être venue ici que trop tard ! . . .

— Mais M. de Belleruche est absent et il m'est impossible de l'attendre, ajouta-t-elle. Il faut que je retourne sur-le-champ à Paris . . . que je rentre au plus tôt à notre hôtel, car je ne suis pas libre, hélas ! . . . car chacune de mes sorties est surveillée, espionnée . . . et si jamais mon père pouvait apprendre que je viens quelquefois dans cette maison . . .

Un frisson venait de secouer Adrienne.

— Voyez ! fit-elle. Voyez comme à cette seule pensée-là je tremble !

— Pauvre demoiselle ! murmura la blanchisseuse très émue. Oh ! vous non plus, vous ne devez pas être heureuse ! . . .

Un lourd soupir fut toute la réponse de la jeune fille.

Puis, reprenant vivement !

— Mais si je ne puis voir le comte, je puis lui laisser une lettre, et c'est ce que je vais faire, dit-elle.

— Maurice !

Mais l'enfant ne l'avait pas entendue.

Les bras croisés et les yeux toujours gonflés de larmes, il demeurait comme hypnotisé en face du pâle spectre de Clotilde.

— Maurice ! répéta-t-elle en lui tendant la main, viens, mon petit ! . . . conduis-moi dans ta chambre . . . Viens ! . . .

Et comme ils allaient sortir, la jeune fille se retourna.

— Adieu, madame François ! dit-elle avec un triste sourire.

— Non, non, pas adieu, mademoiselle ! s'écria la blanchisseuse, mais au revoir ! . . . Car nous nous reverrons, n'est-ce pas ? . . . Vous viendrez quelquefois nous voir à Ivry, avec Maurice . . .

— Oh ! promettez-le-moi . . . Mon pauvre François et moi nous serons si contents ! . . .

— Eh bien, oui, je vous le promets ! . . .

— Merci !

— Et au revoir, madame François, au revoir ! . . .

Et la porte se referma sur Adrienne et l'enfant.

Debout au milieu de la chambre, Mme François réfléchissait.

Quelles étranges paroles elle venait d'entendre !

Comment la sœur d'Yvonne avait-elle donc pu savoir où se trouvait la petite Suzanne ?

Comment avait-elle donc pu connaître l'infâme qui s'était rendu coupable d'un si horrible, d'un si odieux guet-apens ?

Comment avait-elle pu savoir au si que cet homme préméditait ce crime, et, si elle s'en était doutée, qu'avait-elle donc voulu dire en parlant de cette effrayante fatalité qui l'avait empêché de venir plus tôt à Fontenay-sous-Bois . . . d'y venir alors qu'il était peut-être encore temps de sauver Suzanne ?

Cette jeune fille, Mme François le savait, adorait la petite amie de Maurice . . .

Au chevet de Maurice agonisant, elle s'était liée avec Clotilde, elle le savait aussi, d'une très sincère, d'une très profonde affection.

Et quand elle les avait vues menacées toutes deux, ou quand, tout au moins, elle avait pu avoir le pressentiment qu'un grand danger les menaçait, elle n'était point accourue !

Pourquoi ? . . . oui, pourquoi ?

Et, lentement, Mme François secoua la tête.

— Oh ! oui, murmura-t-elle, elle avait raison : c'était bien là une effrayante, une épouvantable fatalité ! . . .

Et de plus en plus fébrile, de plus en plus anxieuse, la blanchisseuse ne vivait plus, tant il lui tardait de percer ces mystères, tant elle était impatiente de connaître le mot de ces énigmes.

Et ce n'était pas tout !

Comme Adrienne était devenue soudain livide . . . comme, soudain, elle s'était mise à trembler à la pensée que son père pouvait apprendre qu'elle venait quelque fois chez le comte ! . . .

Le baron de Chancel et le comte de Belleruche se connaissaient donc ?

Il y avait donc entre ces deux hommes quelque haine farouche . . . une de ces haines qui restent implacables et qui ne pardonnent pas ?

— Oui, cela devait être . . .

Oui, l'accent et l'attitude d'Adrienne avaient été trop étranges pour qu'il n'en fût ainsi . . .

Et Mme François, qui venait de se rasseoir au chevet de Clotilde, se demandait aussi maintenant quel était encore ce secret . . . quel pouvait être encore ce mystère . . . tandis que, là-bas, au clocher de l'église de Fontenay, le glas funèbre sonnait toujours . . . toujours . . . annonçant aux habitants que, parmi eux, une vie venait de s'éteindre . . .

XXV. — LA LETTRE D'ADRIENNE

La chambre que le petit Maurice occupait dans la villa du comte de Belleruche était la même que celle où il avait été transporté à demi mourant, à demi agonisant, par Pierre et Louis, après sa fuite de la maison de santé.

Méublée déjà avec un très grand luxe, le comte avait encore voulu l'embellir pour Maurice, car rien ne lui paraissait assez riche, assez beau pour le fils de son Yvonne . . . pour cet enfant auquel il ne pouvait jamais penser sans sentir tressaillir toutes les fibres de son cœur . . .

C'était donc dans cette chambre que Maurice et Adrienne venaient d'arriver, après avoir quitté celle où Mme François veillait Clotilde.

Très vivement, ou plutôt très nerveusement, la sœur d'Yvonne ôta ses gants, puis s'installa devant une petite table sur laquelle Maurice venait de placer tout ce qu'il fallait pour écrire.

Puis, ayant mis un très long, un très tendre baiser au front de la jeune fille, l'enfant alla se réfugier dans l'embrasure d'une fenêtre où, le regard fixé sur Adrienne, il ne bougea plus . . .

Celle-ci, après avoir d'un coup sec trempé la plume dans l'encre,

semblait réfléchir, son beau visage toujours pâle, toujours exprimant la plus profonde, la plus immense tristesse.

Enfin, d'une main que l'émotion faisait parfois trembler, elle écrivit les dramatiques et saisissantes lignes qui suivent :

" Monsieur le comte,

" J'avais profité de quelques instants de liberté pour accourir à Fontenay afin de vous entretenir des choses les plus importantes et les plus graves.

" N'ayant pas eu le plaisir de vous rencontrer, et forcée de rentrer presque immédiatement à Paris, — je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi, — je prends donc le parti de vous faire ici le récit de ce que je ne puis vous raconter moi-même.

" Il s'agit de notre chère et bien-aimée Yvonne... mais il s'agit aussi de votre amie et de la mienne... de cette chère Mme Clotilde dont je viens de voir le cadavre il n'y a que quelques instants encore, et dont la mort si soudaine et si imprévue me cause une douleur qu'aucune parole ne pourrait exprimer.

" Ma main tremble et c'est à peine si mes doigts ont la force de tracer ces lignes... Mes yeux à chaque seconde se voilent de larmes, et c'est à peine si je puis m'empêcher d'éclater en sanglots... à peine s'il me reste encore assez d'énergie pour fixer mes pensées...

" Vous excuserez le décousu de cette lettre que je ne vous écris que pour vous tenir au courant d'événements que vous devez connaître.

" Et d'abord parlons de ma sœur... de cette pauvre martyre dont non seulement, pendant la journée, la pensée ne me quitte pas un seul instant, mais que je revois encore, chaque nuit, dans tous mes songes, dans tous mes rêves !

" Vous vous souvenez, monsieur le comte, qu'après avoir entendu Maurice parler dans son délire... qu'après lui avoir entendu dépeindre, en termes si saisissants, la sombre demeure où devait être enfermée ma pauvre sœur, je me suis tout à coup rappelé ce vieux château où notre père nous emmenait quelquefois quand nous étions encore tout enfants, Yvonne et moi... ce vieux château situé dans un des endroits les plus déserts et les plus tristes de la Bretagne, et qui s'appelle le château de Morgoff?... "

" Et je vous ai dit alors : " Oui, c'est au château de Morgoff qu'Yvonne doit être séquestrée... Oui, c'est au château de Morgoff que mon père doit la garder prisonnière... "

" Mais ce n'était là, cependant, qu'une idée que j'émettais... qu'une supposition que je faisais sans pouvoir l'étayer d'aucune preuve.

" Mais aujourd'hui !... "

" Oh ! aujourd'hui, le doute n'est plus possible... aujourd'hui, j'en suis sûre : c'est bien au château de Morgoff qu'Yvonne agonise... c'est bien entre ses sombres murailles qu'Yvonne se meurt !... "

" Écoutez, monsieur le comte, écoutez !... "

Adrienne venait de s'arrêter d'écrire, puis de passer lentement et à plusieurs reprises la main sur son front.

Et elle était devenue subitement si pâle que Maurice, qui ne l'avait pas quittée des yeux, accourut d'un bond vers elle.

— Petite tante, parle-moi ! s'écria-t-il. Petite tante, tu souffres ? tu pleures !... "

Et il la prenait dans ses bras, l'embrassait encore.

Elle lui rendit ses baisers, puis, se dégageant doucement de son étreinte :

— Cher petit Maurice !... Laisse-moi ! dit-elle.

— Tu pensais à ma mère, n'est-ce pas ? dit l'enfant, la voix assombrie.

— Oui, à ta mère... à ta mère que l'on nous rendra bientôt... Mais laisse-moi... laisse-moi... Le temps passe, et il faut que je parte... "

— Déjà !

— Oh ! je reviendrai... Mais laisse-moi continuer... laisse-moi achever... "

— Oui, je t'obéis.

Et lentement, le petit Maurice retourna prendre sa place vers la fenêtre.

De nouveau, la plume d'Adrienne courait sur le papier :

" Il y a trois jours, et presque à la même heure où je vous écris, je me suis encore trouvée en présence de l'homme dont la vue me remplit de tant de dégoût et de tant d'horreur... en présence de l'homme dont je ne puis même prononcer le nom sans un frisson, tant est grande la repulsion qu'il m'inspire... je me suis retrouvée en présence, puisqu'il faut le nommer, du comte de Guérande.

" Il est venu chez mon père et, une fois de plus, il a osé m'accabler de ses hommages qui me font pâlir d'indignation et qui me rendent presque folle de colère... "

" Oui, ce lâche à qui j'ai infligé le sanglant affront que vous savez, ce lâche que, depuis ce jour, j'ai souffleté, je ne sais combien de fois, de mon mépris... ce lâche a encore osé venir me dire qu'il m'aimait.

" Mais à peine avait-il ouvert la bouche... à peine avait-il osé

parler que déjà je l'avais fait taire d'un mot... que, déjà je l'avais congédié d'un geste.

" Et comme je venais de le chasser, je m'aperçus qu'au lieu de quitter l'hôtel, il passait dans les appartements de mon père.

" Aussi ma première pensée fut-elle qu'il allait se plaindre encore au baron de l'accueil que je lui avais fait... lui demander encore d'user de toute son autorité pour arriver enfin à vaincre ma résistance... "

" Alors, pour mieux pouvoir me défendre dans le cas où je serais obligée de soutenir une nouvelle lutte au sujet de ce misérable, je voulus savoir ce que M. de Chancel et lui allaient se dire.

" Mon père se trouvait en ce moment, en train d'écrire quelques lettres dans son cabinet de travail, et, grâce à une porte mal condamnée qui donne dans ce cabinet et dans la bibliothèque, rien ne m'aurait été plus facile non seulement de tout entendre des paroles qui allaient être échangées entre ces deux hommes, mais encore de tout voir, mais encore de ne rien perdre de la scène qui allait se passer entre eux.

" Oh ! certes, rien ne me paraît plus vil, rien ne me paraît plus odieux que l'espionnage, mais le moindre scrupule n'aurait-il pas été ridicule dans la situation où je me trouve ? "

" Et puis, il ne s'agissait pas non plus seulement de moi, mais il s'agissait aussi d'elle... de cette sœur que j'aime plus que moi-même... de ma pauvre et chère Yvonne si brusquement disparue, si singulièrement enlevée... et peut-être, par ce qu'il allait dire et par ce que j'allais entendre, finirais-je enfin par connaître l'endroit où l'on nous la cachait... l'endroit où elle achevait de mourir ?... "

" Et vous allez voir, M. le comte, que je ne m'étais point trompée, et vous allez voir que mes prévisions devaient heureusement se réaliser.

" Je venais donc de montrer la porte au comte de Guérande, qui, tout pâle et tout frémissant de colère, était sorti.

" Pendant quelques secondes, je prêtai l'oreille, écoutant le bruit de ses pas... "

" Puis, comme je n'entendais plus rien, très rapidement et sans bruit, je me glissai dans la bibliothèque.

" Et là, l'œil à une fonte et retenant mon souffle, je regardai... "

" Le comte de Guérande, toujours très pâle, toujours l'air très sérieux, venait seulement d'entrer, tandis que mon père, qui continuait d'écrire, ne s'était pas encore aperçu de sa présence.

" Pourtant, il finit par le voir et il ne put retenir un mouvement de surprise.

" — Ah ! c'est vous, comte ? "

" — Oui, monsieur le baron.

" — Excusez-moi, je ne vous savais pas là... "

" Ils se donnèrent une poignée de main, le comte s'assit, puis, mon père, ayant achevé en quelques secondes la lettre commencée, reprit :

" — Vous avez vu Adrienne ? "

" — Je la quitte à l'instant... "

" — Et je devine... C'est toujours le même refus ? "

" — Oui, répondit le misérable avec un accent douloureux, c'est toujours le même accueil insultant... c'est toujours le même refus outrageant... Je désespère ! "

" — Vous avez tort ! " répondit froidement mon père.

" Et tout de suite, il ajouta :

" — Je vous l'avais déjà dit : Adrienne, c'est tout le caractère de la baronne de Chancel... c'est tout le caractère de sa mère... Mais ces caractères-là, je suis de ceux qui arrivent à les dompter... "

" — Je le souhaite ! fit hypocritement le comte.

" — Oh ! vous pouvez vous en rapporter à moi... Oui, cela traîne trop... Oui, il faut absolument que cela finisse, et cela finira avant peu, je vous en donne ma parole, comte ! "

" Mais celui-ci, dont je ne cessais d'épier le visage, venait d'avoir un sourire amer.

" — Quand ? fit-il.

" — Je vous le répète, avant peu... bientôt... "

" — Sans reproche, dit alors vivement de Guérande, vous m'aviez déjà tenu ce langage... vous m'aviez déjà fait cette promesse... Et pourtant... "

" Mais mon père venait de se redresser tout d'une pièce, et dardant sur le misérable son regard le plus fier, son regard le plus dur :

" — Est-ce que par hasard, comte, vous douteriez de moi ? s'écria-t-il. Est-ce que, par hasard, vous suspecteriez ma parole ?... "

" Et le ton était si bref, si cassant, que le comte en devint tout pâle.

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

EN TORPILLEUR

Si vous avez fréquenté les environs de nos ports militaires, Cherbourg ou la rade de Brest, Lorient ou les côtes de l'embouchure de la Charente, vous avez vu sans aucun doute quelques torpilleurs ; vous auriez pu même en apercevoir sans quitter le centre de la France, puisqu'on en a fait passer un de la Manche à la Méditerranée, par les rivières et les canaux, et qu'un autre a suivi à peu près la même route par des voies ferrées, transporté sur un wagon comme une vulgaire diligence, au temps où il en existait. Mais où le torpilleur est intéressant à voir, ce n'est pas au repos et encore moins à sec : c'est dans son élément, lorsqu'il s'élançe fendant la lame, rapide comme un train de chemin fer, disparaissant presque sous les embrans. C'est ainsi que j'avais fait connaissance avec ces petits navires aux proportions minuscules.

A mon grand regret, je n'avais jamais posé mon pied de profane sur le pont étroit d'un torpilleur quelconque. Souvent, étendu au soleil sur quelque plage de nos côtes, j'en avais aperçu sortant à toute vitesse de la Charente, pour parcourir la rade et disparaître bientôt, s'enfonçant dans le creux de la lame... quand un beau jour je reçois un télégramme d'un de mes amis, commandant du torpilleur 74, pour me rendre au petit port de Saint-Martin-du-Ré, et m'embarquer à son bord ; l'occasion était trop belle de mettre à exécution mon rêve : je n'eus garde de la manquer.

À l'heure dite, j'étais sur le quai, attendant avec impatience, quand je crois entendre un sifflet strident et prolongé qui se rapproche rapidement. Je cours à la jetée ; c'est lui, *Lui*, ce n'est point mon ami, je n'y pense plus à ce moment ; *lui*, c'est le torpilleur, mon navire de tout à l'heure, où il me tarde de me voir embarqué. Aujourd'hui, il est gris fer ; je dis *aujourd'hui*, car ces embarcations portent à bord des réserves de couleurs diverses, pour être en mesure de se peindre diversement, suivant l'état du temps, et de se rendre ainsi presque invisibles. Le 74 est tout petit, ou du moins il me semble tel : c'est ce qui se produit du reste pour tous les bateaux, le moindre canot paraissant assez grand quand il est à sec, pour n'être plus, à flot, qu'une coquille de noix. Cependant le 74 a environ 33 mètres de long, ce qui serait beaucoup en Seine, mais me semble bien peu au milieu de l'Océan. Ces petits navires varient comme longueur, les uns avec 33 mètres, d'autres 35, d'autres 40 ; d'autres enfin ont 45 mètres ; ce sont ceux qu'on nomme de haute mer. Ce qui est remarquable dans tout torpilleur, c'est son étroitesse ; un vrai poi son, ou plutôt un cigare qui flotterait : 3 mètres et demi peut-être de large ; et du reste, la plateforme installée sur le dos du cigare, et qui figure le pont, a encore moins. Je ne me sens pas tout à fait sans inquiétude, à la pensée de me confier, *moi et ma fortune*, aux caprices du cigare en question : d'autant qu'il y a quelques mois à peine, les journaux ont rapporté avec maints détails la disparition de deux torpilleurs (de 35 mètres, il est vrai), qui se sont renversés comme de vulgaires périssoires, noyant à peu près tous ceux qu'ils portaient.

Enfin le sort en est jeté, j'ai accepté l'invitation, et si j'en réchappe, j'aurai ce grand voyage à conter à mes amis et connaissances.

Mon torpilleur s'engage entre les deux petites jetées, et je reconnais sur le pont mon ami le lieutenant T... Mais nous ne sommes pas encore près de nous serrer la main ; ce n'est pas une petite affaire, en effet, que de diriger et de faire venir à quai un de ces bateaux. L'entrée du port est étroite, et la coque de ces navires est très sensible, se faussant presque au moindre choc. C'est alors toute une série de manœuvres, de canots mis à l'eau pour porter des amarres à terre (canots Berthon en toile, pliants et gros comme un berceau d'enfant). Enfin, le voici à quai. Avec un peu d'aide, je me laisse glisser à bord, d'un pied peu marin ; et après un serrement de main rapide, le lieutenant T... fait achever l'accostage. Nous entrons dans le bassin, nous voici au poste assigné ; nous nous amarrons solidement, et on *laisse tomber les feux*, suivant l'expression maritime, c'est à dire que le feu de la chaudière n'éteint peu à peu. Pour l'instant, je me sens bien en sûreté, à l'abri du vent du dehors et de la vague qui clapote au pied des jetées, et je n'ai plus qu'un désir : faire connaissance complète avec *mon navire*. C'est vite fait : pas même 33 mètres de longueur à parcourir, puisque le pont est plus court que le bateau lui-même.

A tout s'ignour, tout honneur : visitons les *appartements* du lieutenant de vaisseau commandant, *maître après Dieu* des quinze hommes qui constituent son équipage. Ces appartements se trouvent vers le milieu du bateau, un peu en arrière de la machine ; nous descendons par une petite échelle en fer toute droite, et nous voici dans la place. L'inventaire n'est pas long. Une petite chambre de 2 mètres de long sur autant de large et autant de hauteur ; au milieu, une table en acajou pliante sur laquelle un lunch nous attend, préparé par le matelot domestique du commandant : à droite, une couchette ressemblant beaucoup à une boîte ; à gauche, un canapé pouvant aussi servir de lit de repos. Par ci par-là quelques petits placards, contenant des provisions, des gargousses de lancement de torpilles. Au fond, s'ouvre une porte à coulisse donnant dans un petit cabinet de toilette (quel luxe !) profond d'un mètre au plus, et c'est tout. Il fait un peu chaud, et cependant les feux s'éteignent. Remontons et passons sur l'arrière. Voici un autre *capot*, petite ouverture carrée, qui nous permet de descendre par une échelle dans le poste des maîtres (lisez sous-officiers) ; ils sont deux, le pilot et l'adjutant, et leur poste est grand comme les *appartements* du commandant. C'est maigre pour deux ! et pas de cabinet de toilette encore ! On couche le long de la paroi, ce qu'on nomme le *bordé*, et l'on n'est séparé de l'eau que par une mince feuille d'acier de 3 millimètres d'épaisseur.

L'organe essentiel où se concentre toute la vie du torpilleur, c'est la machine, fournissant des vitesses extraordinaires : l'hélice tourne parfois à 400 tours à la minute. Dans la chambre de *chasse* se trouvent enfermés trois hommes, deux chauffeurs et un mécanicien, dans une atmosphère

surchauffée, et en plein courant d'air, pour activer le tirage. La vie est terriblement fatigante dans ce milieu, et il faut, pour la supporter, un personnel d'élite. On voit, au-dessus du pont du torpilleur, les deux tuyaux évacués, les *manches à air*, qui fournissent l'air à la chambre de chauffe. Sortons de cette fournaise où l'on cuit, même les feux éteints, et remontons au grand air, à la bonne brise de mer. Gagnons maintenant l'avant.

Voici d'abord un banc assez peu élevé sur lequel monte le commandant pour diriger la marche en cours de route : au-dessous de lui, et dans une sorte de logette, de petite tour en métal où il se met lui-même pendant le combat, se tient un timonier tournant la roue du gouvernail ; les ordres à la machine pour la marche ou l'arrêt se donnent avec une sonnerie. Continuons, et nous trouvons une ouverture et une échelle descendant accès au poste de l'équipage. On n'imagine pas l'étroitesse de ce réduit où doivent loger treize hommes. La longueur en est à peine de 8 mètres ; d'ailleurs les parois n'en sont point boisées : on se croirait dans le corps de quelque cétacé. Presque pas de jour : en tout, deux ouvertures rondes s'ouvrent à l'avant, qui servent au passage des torpilles : car dans le type de torpilleur qui me donne l'hospitalité, le lancement des torpilles se fait à l'intérieur, grâce à deux sortes de tubes faisant office de canons. En ce moment, ces deux fenêtres rondes sont ouvertes ; mais, pendant la marche, elles doivent rester fermées, parce qu'elles sont couvertes par la lame que fend le petit navire ; et alors, obscurité absolue et manque d'air presque complet dans le poste, où sont serrés les uns contre les autres les treize hommes de l'équipage. Il est vrai que d'ordinaire tout l'équipage dort sur le pont dans des couvertures. Nous voyons se dessiner à l'avant formant comme deux gros yeux, les ouvertures dont nous parlions : d'ailleurs, on tend de plus en plus aujourd'hui à placer sur le pont les appareils de lancement des torpilles, ce qui en fait de vrais canons, à l'aide desquels on peut viser, indépendamment de la position du torpilleur. Dans notre inventaire, nous avons oublié de dire que le petit navire porte sur son pont deux mâts qui peuvent s'élever, et qui servent à hisser la flamme nationale et les signaux ordinaires. Ce que nous avons dit du torpilleur 74 peut se dire des autres, de 35 mètres ou de 40, avec cette différence cependant, que les aménagements sont un peu plus spacieux, et les défenses plus complètes et qu'ils portent sur leur pont deux canons revolvers.

Après cette visite détaillée, je me sentais plus tranquille, habitué déjà que j'étais à ma nouvelle demeure, et lorsque, trois ou quatre heures plus tard, nous repartîmes, j'étais charmé. Il venait une bonne petite brise qui nous fouettait la figure ; j'étais près de mon ami, sur le banc du commandement, et je peut dire que nous divorions l'espace : qu'on en juge.

L'hélice alla à la vitesse raisonnable de 350 tours à la minute, et nous filions environ 10 *noeuds* à l'heure, au rement dit, pour le profane, près de 40 kilomètres, la vitesse d'un train. La houle nous balançait assez rudement, mais mon estomac ne craint rien ; l'avant du bateau fendait la vague et faisait jaillir l'eau à 2 mètres, et nous éprouvions un sentiment de bien-être général. Il est vrai que, pendant ce temps, mécaniciens et chauffeurs encaisaient en bus, secoués constamment par 350 trépidations à la minute. Par curiosité, je descends dans l'appartement du commandant : c'est un ébranlement complet et une chaleur étouffante. Qu'on imagine ce que cela peut être quand la machine donne 400 tours à la minute, que l'on court à l'enfer pour l'approcher le plus possible, lui lancer deux torpilles qui éclatent sous ses flancs, et faire à toute vapeur pour éviter les coups de canons-revolvers et les projectiles de toutes sortes. Enfin nous n'en sommes point là, heureusement ; je remonte sur le pont, et, au bout de deux heures de navigation, nous entrons dans le port militaire de Rochefort. Pour mon compte, j'étais enthousiasmé de cette navigation à toute vapeur. Après avoir dévoré tant d'espace, je sentais le besoin de me mettre autre chose sous la dent. J'étais prêt à me rembarquer une fois mon appétit calmé ; et je vous dirai avant de finir : essayez d'une promenade de ce genre, si vous le pouvez, et vous ne rêverez plus que d'aller chercher l'appétit dans un petit voyage de deux ou trois heures en torpilleur.

DANIEL BELLET.

LE BAROMETRE

Le docteur Hough, mort évêque de Worcester, réunissait toutes les vertus d'un citoyen et d'un ecclésiastique ; la douceur faisait le fond de son caractère. Un jeune homme qu'il connaissait vint lui offrir ses respects, et arriva à l'heure du dîner. On le reçut avec beaucoup de politesse. Le laquais qui lui avançait une chaise fit tomber un baromètre curieux qui avait coûté vingt guinées et qui fut brisé en mille pièces. Le jeune homme alligé de l'accident dont il avait été la cause innocente, cherchait à excuser le domestique. Le bon prêtre l'interrompit : " N'en parlons plus, dit-il ; le temps a été très sec jusqu'à présent ; j'espère qu'enfin nous aurons de la pluie, car je n'ai jamais vu le baromètre si bas."

LE JABOT

Un élève en médecine se présente à l'examen de la faculté avec une chemise à jabot qui faisait honneur à sa blanchisseuse. Le jabot sortait de son gilet avec un éclat incomparable, au point d'intriguer le professeur qui l'interrogeait. Dans le fait, le vieux professeur en était tout offusqué, et il pensa sur-le-champ qu'un pareil luxe ne devait pas appartenir à un récipiendaire bien éavant :

" Monsieur, dit-il, pourriez-vous me dire ce que vous entendez par jabot ?" Le candidat, troublé, ouvre de grands yeux, les abaisse sur sa poitrine, regarde le professeur et rougit. " Allons ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un jabot ? Eh bien ! Monsieur, c'est le troisième estomac d'un dindon." En effet, ce mot désigne aussi une sorte de poche que possèdent quelques oiseaux.

FEMMES SOUFFRANTES
VOUS POUVEZ MAINTENANT
OBTENIR UNE GUÉRISON PROMPTE ET PERMANENTE

Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe.
Est-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien ?
Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes ?
Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir ?
Si oui, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.
Mais si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, croyez-moi, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.
Une femme comprend mieux que toute autre personne les maladies de la femme et mon traitement guérit lorsque les autres manquent.

ÉCRIVEZ POUR MON LIVRE LA SANTÉ DE LA FEMME GRATIS

NE NEGLIGÉZ PAS CETTE OCCASION ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI

MME JULIA C. RICHARD
BOITE 996 MONTREAL

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Jeune Épouse.—Inconstance, vivacité et quelque peu de malice. Habileté aux travaux de l'aiguille. Vous êtes un peu irrésolue et cédez facilement à toute influence.

Foolier.—Franchise, générosité et spontanéité dans l'affection. Audace et activité. Quelques talents pour la musique, sans goût apparent, néanmoins.

1 Rose and 2 Pinks.—Sympathique et ardent nature, volonté forte et tenace. Imagination active et romanesque. Sens artistique assez développé.

Citronne.—Vous ne vous conformez pas à toutes les conditions, il est mieux d'écrire avec plume et encre. Vous êtes original, audacieux et présomptueux.

Le petit Tom.—Grande indépendance de caractère, jugement impartial, réflexion, ponctualité, courage et force morale.

Brise du Soir.—Défiance, susceptibilité et ruse. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination active et subtilité d'esprit.

Marion Bonbon.—Exaltation, manque de sens pratique, idées romanesques. Nature enthousiaste portée à la rêverie et parfois à l'exagération.

Casimir Dagenais.—Caractère très irrégulier, imagination romanesque. Manque d'initiative et d'esprit pratique. Inconstance en amour.

Aulita Z.—Sincérité et dévouement en amour et en amitié. Nature très sympathique, sensible et douce. Fierté et délicatesse de goût et de sentiment.

Comain de Joliette.—Nature rêveuse et impressionnable, affabilité, discrétion, fierté et délicatesse de cœur. Amour de la musique et un peu du "Sport."

Ellie.—Sens artistique assez développé. Caractère vif et soufflant promptement. Ressent très vivement, mais conserve peu les impressions reçues.

A toi pour la vie.—Sens littéraire, imagination ardente et portée à l'exagération. Nature sympathique, généreuse et franche. Peu de sens pratique.

La lune rousse de St-C.—Nature irrégulière, indécise et vacillante. Timidité, défiance et curiosité. Économie domestique et habileté aux travaux manuels.

Diane.—Volonté forte et très personnelle. Grand pouvoir de persuasion, caractère autoritaire, mais bienveillant et juste, néanmoins. Amour droit.

Petite nerveuse.—Sens littéraire et grande délicatesse et sévérité de goût. Nature fine et intuitive. Esprit observateur, subtil et prompt.

Hidella.—Caractère doux, sensible et bon, goût pour tous les plaisirs de l'intelligence. Imagination active et portée à l'appréhension.

Cousin de Bohémienne.—Nature quoique peu supérieure et légère. Audace extrême, jovialité et indépendance de caractère. Sincérité et constance en amour.

Vilchautelle.—Tempérament vif, passionné, ardent et pourtant un peu sensuel. Franchise, générosité et le cœur sur la main, du reste.

G. A. J. V.—Veuillez-vous reconnaître sous vos initiales, j'ai craint de ne pas bien comprendre votre pseudonyme. Esprit libre, indépendant, orgueilleux et sarcastique. Sensualité et égoïsme.

Crispin.—Défiance, prudence, discrétion et ruse. Esprit observateur et analyste, peu communicatif, cependant.

Une Blanchisseuse St.—Ambition extrême, volonté très tenace, ne reculant devant aucun obstacle pour atteindre le but, fixé d'avance par un esprit subtil et prompt aux calculs.

Zizie.—Élévation et délicatesse de sentiments, aptitudes littéraires, sûreté d'appréciation et jugement impartial. Nature aimante mais peu impressionnable.

Violette des Bois.—Amour de l'étude, du travail, de la littérature, du théâtre et de la musique. Imagination quelque peu romanesque et sentiments poétiques.

La Capricieuse.—Nature fine et impressionnable d'artiste ou de poète. Caractère peu pratique, assez entreprenant pourtant. Amour de la franchise et de la générosité.

Cœur Pointu.—Vous êtes original, ambitieux et doté d'un esprit passablement paradoxal à ce qu'il paraît. En outre, je remarque de la franchise et de la générosité.

Gros Curieux.—Tempérament calme et placide. Volonté facilement contrôlable. Caractère onctueux à l'amitié plutôt qu'à l'amour. Assez bonne constance.

Olympia P.—Vous avez omis de prendre un pseudonyme, mademoiselle. Voici tout de même l'appréciation. Nature calme et conciliante, mais peu pratique et manquant totalement d'initiative.

Sophie L.—Talent pour la musique. Caractère exalté et porté à l'exagération de ses sentiments. Susceptible d'aimer beaucoup, mais avec peu de constance.

Frank R.—Intelligence mercantile, activité et sens pratique. Esprit froid et légèrement porté à l'égoïsme. Amour de l'argent, du travail et de l'ordre.

Albert M.—Volonté très professionnelle et presque incontrôlable. Caractère vindicatif et autoritaire. Entente des affaires, ambition, activité et énergie.

Arthabaskatene.—Discrétion, froideur et prudence. Entente des affaires, activité et économie domestique. Quelques talents artistiques.

Black Eyed Susan.—Nature impulsive et passionnée. Caractère franc, généreux et jovial. Indépendance, audace et insouciance. Aussi un peu de coquetterie.

Antonietta.—Courage moral et délicatesse de sentiments. Nature tendre prodigue d'affection et de caresses. Aptitude musicale.

Erle.—Originalité et indépendance de caractère. Esprit subtil sarcastique et quelque peu paradoxal. Sensualité, égoïsme et amour du "Sport".

Jean C.—Votre écriture montre une nature de littérateur, de penseur et de philosophe. Un esprit très délié et des idées tout à fait personnelles. Volonté assez tenace, mais non obstinée. Peu de sens pratique.

Monte Cristo.—Sens littéraire, pensée active et imagination ardente. Nature molle, indolente et peu énergique, généralement susceptible et pendant de secours spontanément cette apathie.

Violette.—Nature délicate et raffinée, sensibilité non apparente, pourtant, grandes dispositions à l'amour. Caractère froid et peu communicatif.

Finca Bee.—Impressionnable et sentimentale nature. Caractère quelque peu opiniâtre. Énergie et puissance de volonté. Esprit d'initiative.

Bob No 2.—Élévation de sentiments, tendresse à la malice. Ressent très vivement les mérites impressions mais conserve peu la première intensité de sentiments.

Vais-je me marier.—Ruse, défiance, jalousie. Très grande ambition et souplesse d'esprit. Caractère entreprenant, ductif, audacieux et tenace.

Bélangier.—Caractère véhément, primesautier et quelque peu vindicatif. Esprit remuant, actif et entreprenant. Coquetterie et inconstance en amour.

Le Noël des petits oiseaux.—Manque d'ordre. Imagination très active et parfois portée à l'exagération. Caractère entreprenant et pratique mais peu persévérant.

Plume de poule F.—Tempérament calme, goûtant surtout les joies paisibles du foyer et de la famille. Esprit juste, droit et peu défiant.

Henri de C., etc.—Je me permets de couper votre pseudo, il est trop long. Nature hautaine, énergique et confiante en sa propre supériorité. Caractère souple à l'occasion, mais généralement autoritaire.

Aini.—Sens commercial. Très grande fermeté jointe à beaucoup de courage et de prudence et à une bonne dose de sens pratique.

Madeleine.—Indépendance de caractère très accusée. Puissance de volonté et persévérance. Nature assez sympathique, quoique peu expansif. Amour de l'argent.

Cœur meurtri par un infidèle.—Caractère facilement contrôlable, irrésolu et timide. Imagination ardente et romanesque s'enthousiasme facilement. Je ne puis, pour l'instant répondre à vos questions, je garde votre lettre pour une meilleure occasion qui ne tardera peut-être pas à se présenter.

Sophie No 2.—Affection, présomption, amour de la flatterie. Nature superficielle et insouciant. Générosité, bienveillance et sensibilité.

Ready Made.—Nature altière et vindicative, instinct de la domination. Énergie, audace, ambition et ruse. Tournez au bien ces précieuses facultés.

M. R. D. BILLENNE.—Manque d'ordre et de persévérance. Amour des fêtes et des plaisirs bryants. Douceur et bienveillance, inconstance en amour.

PRIMEVÈRE.—Assez bonnes dispositions générales, caractère un peu enclin à la colère, cependant. Volonté très personnelle et pouvoir de persuasion.

HYPOCRITE DISSIMULÉE.—Caractères très irréguliers, susceptible de laisser influencer beau coup par autrui. Souriez-vous qu'il faut écrire sur papier non rayé.

SAC A TOUT METTRE.—Nature nerveuse et excitable. Très grande défiance et susceptibilité. Caractère plutôt froid et peu disposé à l'affection.

VICTORIA HERVA.—Sens littéraire. Nature minutieuse, méthodique et peu accessible aux grandes émotions. Manque absolu de persévérance.

BRUNETTE DU NORD.—Caractère véhément, spontané, franc et très expansif. Générosité qui peut être poussée jusqu'au dévouement. Dans l'affection, très grande constance et sincérité.

STELLA AUDET.—Sens esthétique, nature délicate et très impressionnable. Amour des fleurs, des livres et de la musique, sans talent extraordinaire, tout de même.

MANZELLE FLIRT.—Tempérament calme, conciliant et doux. Économie domestique, amour de la flatterie et un soupçon de coquetterie.

MA NOIRE.—Sens pratique, simplicité de goût. Sûreté d'appréciation. Vous avez oublié qu'il faut écrire sur papier non rayé.

FLEUR D'ORANGER 95.—Nature fière, froide et peu sensible. Orgueil, égoïsme et dissimulation. Ambition, énergie et courage.

(Suite à la page 30)

La conversation roule sur l'instinct des animaux, et chacun de citer quelque exemple curieux.

—Il paraît dit quelque'un, que lorsqu'un navire est sur le point de sombrer, les rats s'empresse de l'abandonner...

Un interlocuteur, très intéressé : —Pour aller où ?

Un bohème est appelé à témoigner en justice.

—Prêtez moi serment, lui dit le président.

Le bohème s'exécute de bonne grâce et ensuite : —A présent, Monsieur le président, prêtez moi donc cent sous !

Éternels enfants terribles. On explique au jeune Toto comment les champignons poussent dans l'obscurité.

Et lui d'un air capable : —Je comprends... A'ors, maman qui renferme tous les soirs ses cheveux dans un tiroir... c'est pour les faire pousser pendant la nuit...

Calino s'est affilié à la Ligue contre la dépopulation.

—Laisse-moi, dit-il, très affairé, à Mme Calino. Je prépare un travail de statistique considérable. Il s'agit de savoir, en compulsant les listes des mairies, s'il se marie en France plus d'hommes que de femmes chaque année.

J. A. DUMAS
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

Galurin lit dans son journal qu'un gamin de treize ans, employé dans une maison de commerce, a volé deux mille francs à son patron pour s'offrir un petit voyage d'agrément.

—Ma parole d'honneur, s'écrie Galurin, on a bien raison de dire qu'il n'y a plus d'enfants ! Voilà que les crapauds se mettent à manger la grenouille.

Champoiseau, bon bourgeois d'humeur placide, a, nonobstant, une discussion avec son cocher qui ne manque pas une si belle occasion de le traiter de "fourneau".

—Mon ami, riposte doucement Champoiseau, je vous engage à modérer vos expressions, car vous ne savez pas ce que l'avenir vous réserve : peut-être un jour serez-vous dans la voiture et moi sur le siège !

Dans une agence matrimoniale, un client se plaint amèrement au directeur qu'on ne lui offre pour convoler que cinq ou six vieux laidrons plus ou moins édentés.

Le directeur se rengorge : —Je vous offre précisément ce que j'ai de plus sûr et de plus garanti... Ma maison a été fondée en 1860, et ces dames datent de la fondation.

PRÉCAUTIONS HYGIÉNIQUES

Pour guérir la toux et la bronchite, il ne suffit pas de faire usage du meilleur remède, tel que le *Baume Rhumal*, par exemple ; il faut aussi prendre les précautions hygiéniques indispensables en pareil cas. Il faut se vêtir convenablement pour la saison et éviter les refroidissements ; dans ces conditions, vous vous guérirez infailliblement en faisant usage du meilleur remède contre la toux, le *Baume Rhumal*.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826
ABONNEMENT (A Montreal, \$4.00 par an
Hors Montreal, \$3.00 "

A Montreal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format
Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année
avec le choix sur une collection de Magnifiques Primos. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.
Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

La Burgonde -- (Suite)

Musical score for 'La Burgonde' (Suite). The score consists of six systems of music. Each system includes a piano accompaniment on the left and a vocal line on the right. The piano part features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes, often with a bass line that is more active than the treble. The vocal line is written in a simple, melodic style with some phrasing slurs. The key signature has one sharp (F#), and the time signature is 2/4.

Musical score for 'La Burgonde' (Suite) with lyrics. The score consists of six systems of music. Each system includes a piano accompaniment on the left and a vocal line on the right. The piano part features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes, often with a bass line that is more active than the treble. The vocal line is written in a simple, melodic style with some phrasing slurs. The key signature has one sharp (F#), and the time signature is 2/4.

L'oc - ca - sion est des plus bel - les, Ça nous i - ra comme un gant!
Et vot' ser - vant' Vê - ro - us que N'est pas plus mal - leur, né qu'ça!

L'oc - ca - sion est des plus bel - les, Ça nous i - ra comme un
Et vot' ser - vant' Vê - ro - us que N'est pas plus mal - leur, né

gant! C'est Es - telle et Vê - ro - us que, Monsieur, pre - nez - nous, Nous se -
qu'ça!

rons, tout nous i - di - que. On n'peut mieux chez vous! C'est Es - telle et Vê - ro -

Et que, Monsieur, pre - nez - nous!

Pour finir

2^e Couplet

VERONIQUE

OPERETTE

ANDRE MESSEAGER

Musique de M.

Couplets chantés par M^{lle} MARINETTE SULLY.

Mod^o ben marcato

PIANO

Musical score for the first system, featuring a vocal line and piano accompaniment. The tempo is marked 'Mod^o ben marcato' and the dynamics are 'PIANO'.

D'puis c'matin cher chant d'louvrage, Nous nous promitions dans Paris,
 Le mètier est bien fa-ci-le. Que faut-il en vé-ri-té.

Musical score for the second system, featuring a vocal line and piano accompaniment.

Quand j'a-vis' voire é-la-la-ge, V'la notre al-fair; que j'me dis
 Pour é-tre fleu-riste ha-bi-le? Un peud'grâce et de beu-te

Musical score for the third system, featuring a vocal line and piano accompaniment.

I-ci l'on d'mand' deux d'moi-sel-les, Nous somm's deux tout jus-te-ment,
 Es-tel-le, pour le phy-si-que, Ne craint rien-re-gar-dez-la.

Musical score for the fourth system, featuring a vocal line and piano accompaniment.

Allegro

Musical score for the first system of the instrumental section, featuring piano accompaniment. The tempo is marked 'Allegro'.

Musical score for the second system of the instrumental section, featuring piano accompaniment.

Musical score for the third system of the instrumental section, featuring piano accompaniment.

Poco animato

Musical score for the fourth system of the instrumental section, featuring piano accompaniment. The tempo is marked 'Poco animato'.

Musical score for the fifth system of the instrumental section, featuring piano accompaniment.

Musical score for the sixth system of the instrumental section, featuring piano accompaniment.

OUVRAGE D'AMATEUR



Trompelmort. — Ça, Boissansoif, c'est sûrement une tarte faite à la maison, hein?
Boissansoif. — Ça doit être, Trompelmort; un boulanger qui travaillerait de cette façon-là, ne resterait pas deux fois vingt-quatre heures sans être mis en faillite.

LES YEUX DES PETITS ENFANTS

O les yeux des petits enfants !
 O les yeux si clairs, si limpides,
 Où comme des éclairs rapides
 Brillent les rires triomphants !
 O les yeux si câlins, si doux,
 Où respandit comme une flamme
 Toute la pureté de l'âme
 Des anges qui sont nés de nous !
 O les yeux divins entre tous,
 Les yeux jolis où la pensée

S'éveille ingénument bercée
 Par mille rêves guis et doux !
 O les yeux qui ne mentent pas !
 Les yeux, les petits yeux superbes,
 Vers luisants, perdus dans les herbes,
 Diamants seuls purs ici-bas !
 O les yeux qui bravent le jour !
 Les yeux, merveilleux météores,
 Qui changent les nuits en aurores,
 Les yeux pleins de joie et d'amour !

L. FRANÇOIS-FONTENAY.

CHASSE ROYALE

Grâce au parlement qui a l'air d'avoir hâte d'en finir, la loi restrictive à la liberté de la chasse va probablement être abolie. Liberté complète... plus de permis de chasse... plus de chasses réservées... plus de braconniers et, naturellement, plus de ces millionnaires accapareurs qui, hier encore, élevaient des faisans à la becquée derrière d'épaisses murailles.

Je me représente l'aspect du beau pays de France le lendemain de la promulgation de la loi et voici ce que j'aperçois :

Trente-sept millions de Tartarins guétrés, armés en guerre, partant pour la croisade exterminatrice qui sera la première et, hélas ! la dernière battue

Ce pauvre gibier était déjà assez rare, pourtant, et il est évident, qu'après cette Saint Barthélemy, il ne restera plus un lièvre, plus un lapin, pas même un mince perdreau pour raconter aux générations futures ce qui se passait avant.

Sept heures du matin ! Tout le clan des chasseurs est en marche ; toutes les armes sont bonnes, en vertu de la liberté complète accordée : le fusil, le revolver, le tromblon, l'espingole, peut être même le canon Hotchkiss. Ceux qui n'ont pas d'armes modernes ont décroché des panoplies, le poignard, la masse d'arme, l'épée à deux mains et la vieille peruisane. D'autres emploient la vulgaire mort-aux-rats et le poison des Borgia.

Résultat ?

A midi sonnant, il ne reste plus une seule pièce de gibier en France.

Et je voyais, dans tous les départements se perpétrer cet épouvantable massacre.

A Rambouillet, justement, le Président avait invité les grands ducs à chasser et pas un moineau à tuer ; que faire ?

M. Crozier, du protocole, s'arrachait les cheveux quand, tout à coup, une idée de génie lui pousse. Il téléphone au Jardin des Plantes, à Paris. "Envoyez animaux par train spécial."

Quelques minutes après, changement à vue. La chose est vraiment superbe et les grands ducs littéralement épatés. Il y avait de quoi, allez. Pan... Pan... Pan...

— A vous l'éléphant, crie le Président à ses invités... Pan... Pan...
 — A vous le boa constrictor... Pan... Pan... La girafe... Pan... la panthère de Java... Pan... Pan...
 Au tableau, le soir, il y avait quatre cent-cinquante pièces, et quelles pièces !... Dame, toute la ménagerie y avait passé, mais l'hospitalité française était sauf...
 Oui, mais demain !... Plus rien à tuer que les lions d'Afrique et les éléphants de l'Inde... Mais combien loin pour les faire venir à temps.
 M. Crozier (du protocole), jamais embarrassé, a répondu :
 — Demain, on pêchera à la ligne, à Asnières !

PARISIEN.

PRIS A SON PIÈGE

Un étranger ayant entendu parler de la habileté des Américains, voulut constater par lui-même jusqu'à quel point ces dires étaient vrais. Apercevant d'énormes melons d'eau, à l'étalage d'une boutique d'une bonne femme, il s'approche et dit d'un ton gouailleur :

— Sont-ce là les plus grosses pommes que vous récoltez en Amérique, ces petites machines là ?

La bonne femme, sans se déconcerter, répondit aussitôt :

— Des pommes cela ! Allons donc ! on voit bien que vous êtes étranger. Ce sont des groseilles vertes, monsieur.

HONNÊTE ENCANTEUR

L'encanteur. — Messieurs, je ne veux pas vous tromper. Ce cheval est aveugle d'un œil.

La vente terminée, le monsieur qui a acheté le cheval s'approche de l'encanteur.

Le monsieur. — Vous avez été assez honnête pour m'avertir que ce cheval était aveugle d'un œil, vous allez me dire maintenant s'il a d'autres défauts.

L'encanteur. — Oui, monsieur. Il est aussi aveugle de l'autre œil.

ARBITRE ÉCLAIRÉ

Un Français et un Russe s'étant rencontrés à New York, une discussion s'engagea entre eux, au sujet du titre que l'on doit donner à l'épouse du gouverneur d'un Etat. Le Russe prétendait que l'on doit dire : "Madame la gouverneur X". Le Français était d'opinion qu'il fallait dire tout simplement : "Madame X, épouse du gouverneur X". Finalement, ils décidèrent de soumettre la question à la première personne qui se présenterait. Le sort voulut que ce soit un Irlandais. Ils lui expliquèrent le cas et lui demandèrent son opinion.

— Vous êtes tous les deux dans les patates, répondit-il, c'est pourtant bien simple : l'épouse d'un gouverneur est une gouvernante.

POINT DE VUE DIFFÉRENT

Le père (indigné). — Les rédacteurs de ces journaux de famille devraient être chassés du pays ! Ne voilà-t-il pas l'un de ces écrivains, une femme je suppose, qui s'est mise dans la tête d'écrire un article pour enseigner aux parents le moyen de garder les garçons à la maison, le soir.

La mère. — Mais n'est-ce pas là un but louable ?

Le père (furieux). — Un but louable ! dis-tu, un but louable ! Mais quelle chance aurions-nous de marier nos cinq filles, si les garçons restaient chez eux, le soir ? Je te le demande ?

LA MÊME CHOSE



L'homme. — Oh, monsieur l'ours, je vous en prie, ne me tuez pas ! j'ai une femme et trois enfants qui ne comptent que sur moi pour vivre !

L'ours. — Moi aussi.

DÉCOUPEZ CETTE GRAVURE ET COMMUNIQUEZ LA
A VOS AMIS



Suivez exactement la marche ci-dessous et vous verrez quelque chose de très curieux.
Un pli sur la ligne pointillée B; un pli sur la ligne C et rabattez sur la ligne A, de façon que les têtes et les queues des flèches se rencontrent. Faites ensuite un pli sur la ligne pointillée E; un pli sur la ligne F et rabattez sur la ligne D.

FLIRT

Éh quoi ! ce brillant cavalier
Ne vous retient pas davantage ?
Cependant, Madame, à cet âge
On n'a plus l'air d'un écolier !

Vous préférez causer toilette,
Voire chiffons très distingués,
Cancans récents, et... divulgués
Grâce au contour d'une voilette ;

Grâce au hasard qui secondait
Bien mal l'imprudente entreprise,
Pour qu'un jour la fatale crise...
Si, pourtant, l'on nous entendait !

Mais la musique recommence,
Ne trouvez-vous que c'est louchant ?
— Oh ! l'amour, dites-vous, quel chant !
— Nous n'en sommes qu'à la romance.

ABEL LETAÏLE.

CAUSERIE PARISIENNE

Le lieutenant Hobson, qui coula le *Merrimac* à l'entrée du port de Santiago, est le héros — *bis repetita placent* — d'une aventure bien... américaine.

Il voyage à travers les Etats-Unis en faisant des conférences, avec projections lumineuses, sur son haut fait, et en embrassant toutes les dames et demoiselles de la localité où il se trouve.

C'est du surmenage !... Les journaux donnent le chiffre fantastique de ces embrassades quotidiennes, et ma foi, je vous avouerai franchement que l'affaire du *Merrimac* me semble avoir nécessité, chez ce marin, moins d'énergie que les actions d'éclat qu'il perpète en ce moment, d'un bout du pays à l'autre.

L'embrasseur extraordinaire s'est fait rappeler à l'ordre et à Washington par son ministre mais il n'en a pas tenu compte.

La discipline, on le sait, s'accommode, là-bas, d'une certaine indépendance.

Notre brave lieutenant poursuit donc le cours de ses pérégrinations embrassatoires, avec d'autant plus d'enthousiasme que ses chefs voulaient l'envoyer aux Philippines où les affaires ont l'air de se gâter.

Mais il n'y eut pas que l'autorité supérieure qui s'émut de cet exercice du sympathique marin...

Les habitants masculins d'une ville où sa visite était annoncée se rebiffèrent énergiquement.

Ils firent placarder une affiche par laquelle ils s'élevaient avec indignation contre le sans-gêne d'un monsieur qui venait, jusque dans leurs murs, embrasser leurs filles et leurs compagnes.

Les cités voisines, les campagnes se sont mises à l'unisson et il s'est fondé une ligue antihobsonnienne, dont les membres passent leur temps à conspuer le héros du *Merrimac*.

Les affaires allaient se gâter, quand heureusement, l'on désarma de part et d'autre.

— Embrasons-nous, Folleville ! dit le lieutenant aux ligueurs.

On prétend que, s'il les embrasse tous, il aura fort à faire... Espérons que le *Merrimac* sera bientôt remis à flot, et que l'intrépide lieutenant pourra de nouveau embrasser une carrière où il s'est déjà si grandement distingué, je me hâte de l'ajouter !...

* * *

Le livre d'or de la falsification et du *truquage* vient de s'enrichir d'une découverte nouvelle.

Ceci, se passe en Italie...

En extrayant du ventre d'un enfant un clon — ne pas lire furoncle — qui y avait indûment séjourné huit jours, un médecin *di Torino* — comme le vermouth de ce nom — constata que ce clou avait pris la patine des monnaies anciennes.

Cette observation purement pathologique fut un trait de lumière pour certains industriels.

Avec un enthousiasme digne d'une meilleure cause, ces intelligents faussaires se mirent à frapper des monnaies romaines, neuves évidemment, mais qu'il fallait rendre antiques bien qu'elles fussent en toc.

...Je fais amende honorable et je jure par les dieux immortels que je ne recommencerai plus...

Mais aussi, celui là était tout indiqué... je dirai même inévitable.

Donc ces fausses vieilles pièces, une fois frappées, sont données comme nourriture à des dindons.

Au bout de quelques jours, on tue les dindons, et, de leur estomac, on retire les pièces patinées comme par la main du temps, et on les vend à des archéologues qui s'y connaissent dans les coins... de monnaies anciennes, mais qui n'en sont pas moins les dindons de la farce.

Stigmatisons, à tour de bras, ces procédés déloyaux. Non !... on ne patine pas avec l'amour de la numismatique !...

Et, de même, on ne badine pas, à Londres, avec la rigoureuse observation du dimanche.

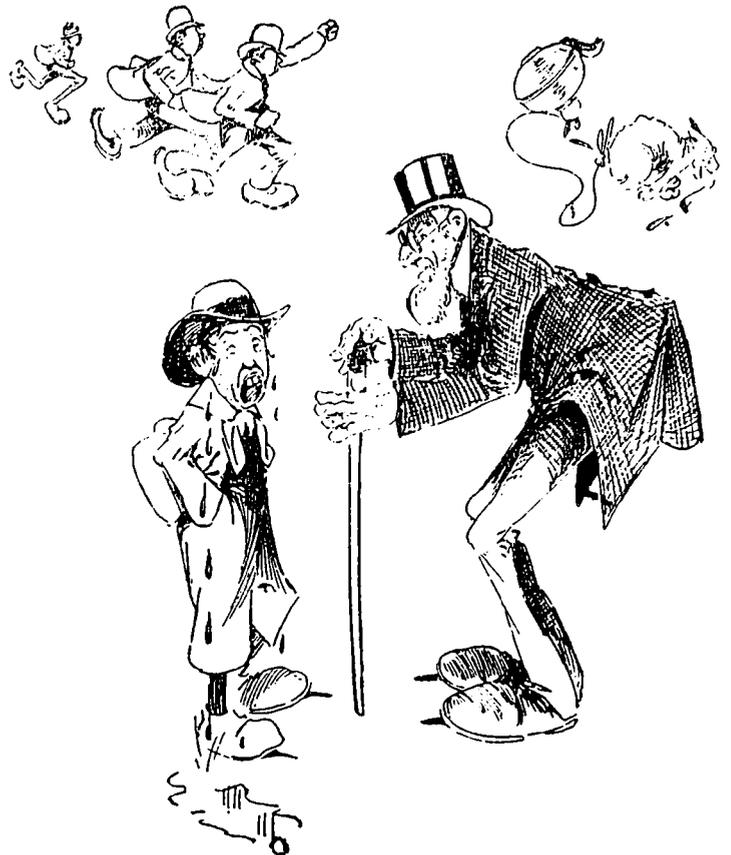
Un directeur de *music hall* avait eu l'idée de faire dans son établissement des concerts de musique sérieuse, voire même religieuse, le dimanche, pour les gens qui veulent se distraire un brin.

Ce passe-temps bien innocent fut dénoncé comme un scandale par les Tartufes des bords de la Tamise.

Et les concerts dominicaux furent interdits...

Dans ces conditions, la Compagnie électrophone a imaginé de

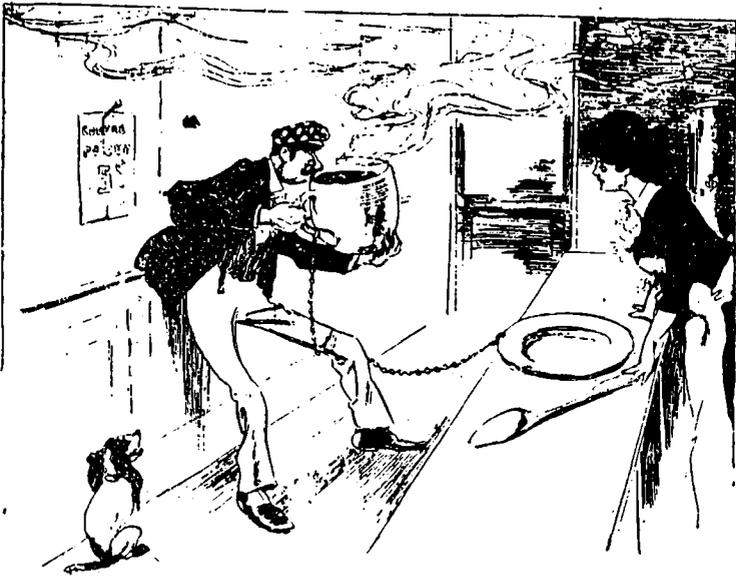
LA RAISON POURQUOI



Le bon philanthrope. — Pourquoi pleures-tu ainsi, mon pauvre petit homme ?
Le petit homme. — Hi... hi... C'est parce que je n'ai pas de vacances comme les petits garçons qui s'amusez là !... hi... hi...
Le bon philanthrope. — Pauvre enfant ! Et pourquoi n'as-tu pas de vacances ?
Le petit homme. — Hi... hi... C'est parce que je ne vais pas à l'école !

PHYSIOLOGIE DE LA TASSE DE CAFÉ

MONUMENT NATIONAL



I

Au buffet d'un chemin de fer quand le train ne s'y arrête que deux minutes !

distribuer la musique à domicile le dimanche comme on distribue l'eau et le gaz...

Mi music if you please... à tous les étages !

* * *

Des gens dont il faut envier le sort, ce sont les 64 habitants de l'île Tristan d'Acunha, qui est située dans l'océan Atlantique au large du cap de Bonne-Espérance.

Ils ne connaissent pas l'argent, ni les livres, et quand un étranger aborde dans leur île, ils le reçoivent poliment mais sans le questionner sur ce qui se passe ailleurs...

C'est grâce à ce manque de curiosité qu'ils sont heureux, car ils ignorent l'acuité des questions qui divisent les autres humains...

S'ils les connaissaient, ces questions, n'en fût-ce qu'une, il y aurait actuellement 32 Tristan d'acunhois (est-ce bien leur nom ?) occupés à taper sur les 32 autres.

Et vice versa...

Le même bonheur ne semble pas régner aux îles Philippines où les Espagnols, vaincus par les Américains, sont encore aux prises avec les indigènes, qui résistent en même temps aux Américains, lesquels les protègent mais leur tirent des coups de fusil.

Cette situation manque un peu de tranquillité, mais ce qui manque encore le plus c'est la clarté.

La seule note gaie est donnée par une Agence qui nous apprend, dans un télégramme palpitant, la composition du nouveau ministère philippin, et fait suivre cette communication de la pensée suivante : "Tout porte à croire que ce ministère est homogène."

Comment !... Déjà !... Hier encore c'était des peuplades sauvages, et les voilà qui s'offrent des ministères homogènes ?...

Comme disait une chanson satirique du second Empire :

Ils sont heureux,
Car ils sont homogènes !...

Nous ne pouvons que leur dire, comme au nègre légendaire :
Continuez !...

JULIEN MAUVRAZ.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

Les négociations intervenues entre M. et Mme Murphy d'une part, l'impresario de la Troupe d'Opéra-Français de la Nouvelle-Orléans, d'autre part, ont abouti.

Les directeurs, étant allés à la Nouvelle-Orléans, ont pu se rendre, de visu et auditu, compte de la valeur de l'excellente troupe qui y termine sa saison.

Une seule pierre d'achoppement, c'était les garanties considérables exigées pour venir donner quelques semaines d'Opéra-Français à Montréal. Néanmoins, devant l'encouragement que reçoit M. Murphy de ses abonnés, ces difficultés se sont aplanies et nous aurons, d'ici à cinq semaines, la troupe d'Opéra à Montréal; elle compte cent quarante artistes. Dix représentations de grand opéra et dix d'opéra-bouffe seront données, et des listes de souscriptions vont être immédiatement ouvertes pour ces représentations.

M. et Mme Murphy ont été, dans leur voyage de retour, victimes d'un accident qui aurait pu avoir des suites sérieuses par suite d'un déraillement, mais tout se borne à quelques contusions.

La tournée que va entreprendre la troupe commence le 25 par St-Louis, Missouri. M. Gilbert en est le ténor et Mme Fierens la falcon. Nous promettons les plus grands succès à Montréal.

x

"Les Vivacités du Capitaine Tic", telle est la pièce que la troupe de Mr E. Roy a reprise pour cette douzième soirée et ce, avec le plus grand succès.

Diverses causes, parmi lesquelles la maladie du directeur, avaient, à la première représentation qui en a été faite il y a quelques semaines, empêché nos braves amateurs Canadiens de donner au public tout ce dont ils sont capables. Ils se sont brillamment rattrapés jeudi devant une salle nombreuse, comme toujours, et qui a souligné avec à propos les situations comiques de cette si excellente pièce marquée au bon coin de l'esprit du meilleur aloi.

Les interprètes ont soutenu, sans faiblesse, leurs différents rôles et nous n'avons que des éloges à leur adresser pour l'excellent ensemble qu'ils ont su réaliser de l'œuvre de Labiche et Martin.

Quelques adjonctions au personnel de la scène, Mr E. Roy s'est assuré les services de Mr E. Bastien comme régisseur et de Mr Sanscartier pour les décors et l'ameublement.

Bonne musique par l'orchestre de mandolines de Mr Lachance.

PALLADIO.

DÉCORÉ

Ces jours-ci l'Osliel a publié la liste des nouveaux décorés. A ceux qui attendaient le petit papillon rouge, et dont l'espoir a été déçu, nous dédions la fiche de consolation que découvrit le regretté Salis, seigneur de Chanoville en Vexin.

La scène se passe à Monte-Carlo, où Salis est venu en représentation. Après le spectacle, il est présenté au prince de Monaco, qui l'interroge.

— Il me semble, monsieur Salis, dit le prince avec l'air grave dont il ne se départit jamais, que vous traitez fort mal votre gouvernement dans les chansons que l'on chante chez vous. Cependant vous ne devez pas avoir à vous plaindre de lui : je vois qu'il vous a décoré.

Et Salis, qui porte, en effet, à la boutonnière un joli ruban rouge, de répondre :

— Monseigneur, ce n'est pas le gouvernement qui m'a décoré.

— Et qui donc ?

— C'est moi, monseigneur.

Etonnement du prince, toujours grave.

— Par trois fois, monseigneur, j'ai écrit au gouvernement pour lui demander la croix, jugeant que cette distinction accordée à ma personne relevait son prestige et celui de la France.

Le prince ne bronchait pas et demeurait sérieux, cherchant à comprendre.

— Trois fois, mes lettres sont restées sans réponse. Je me suis résigné, bien que comprenant la faute énorme que l'on commettait. Mais, aujourd'hui que me voici à l'étranger, j'ai craint que, si l'on me voyait sans décoration, le bon renom de mon pays n'en souffrit, et mon patriotisme m'a fait juger qu'il était nécessaire de m'accorder à moi-même la distinction que m'avait refusée un ministre imprévoyant.

Tout cela fut dit sur un ton si sérieux, si convaincu, que le prince, à l'heure qu'il est, n'a peut-être pas encore compris.

H HARDUIN.

"Ah ! l'admirable déjeuner que je viens de m'offrir ! s'écria un gros jeune homme, en abordant sur le boulevard un de ces amis qui ont le droit de tout dire.

— Bah ! conte-m'en donc un peu le menu.

— D'abord une douzaine d'huîtres.

— Malheureux ! tu veux donc mourir dans l'année ?

— Comment cela ?

— Vous étiez treize à table."

PHYSIOLOGIE DE LA TASSE DE CAFÉ — (Suite et fin)



II

La même, quand le susdit train séjourne une demi-heure.

EN ALLEMAGNE



LE JEUNE FUMEUR.

PATRONS "UP TO DATE"

(Prims du SAMEDI)

No 498.—De tous les vêtements que l'on voit dans les vitrines, nous avons pensé que celui qui aura le plus de vogue sera la jaquette ajustée. Celle dont nous donnons la gravure est faite en drap vert avec poches,



No 498.—Jaquette pour dame en trois types différents

revers, col montant et manchettes circulaires en velours vert foncé et garnies de fourrure noire. Le dos, à deux morceaux, est gracieusement cambré aux petits côtés ; les devants sont ajustés par deux pinces et se



No 483.—Robe pour petite fille

rattachent au dos par les petits côtés et aux épaules. Les manches ont deux coutures et ont des pinces dans le haut ; le devant peut se boutonner sur l'épaule gauche ou se boutonner sur le devant et le haut retourné, formant revers, ou se boutonner invisible dans le milieu, en retournant les deux côtés pour former revers jusqu'à la taille.

Il faut 2 verges en 54 pouces pour une personne de grosseur moyenne. No 498 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 483.—Cette jolie petite robe est faite en drap tau et garnie de chenille noire ; le corsage est ajusté en dessous par une doublure, un devant et dos ; l'empiècement est posé sur la doublure sur laquelle on coud les fronces de la jupe ; sur l'empiècement est arrangé une berthe tout autour et par-dessus deux petits revers devant et derrière ; la manche est en deux portions et a un volant dans le haut ; le bas de la jupe a un petit volant.

Il faut 2 verges $\frac{3}{4}$ en 44 pouces pour faire une robe pour une enfant de 6 ans.

No 483 est coupé dans les grandeurs de 4 à 8 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LE FAUX ÉCU

Un gentilhomme du Maine avait un procès ; il envoya par son valet un écu d'or à son procureur ; mais le valet n'en donna qu'un faux. Deux jours après, le procureur s'étant aperçu que la pièce était fausse, alla trouver le gentilhomme et lui dit qu'il lui avait envoyé une pièce qui ne valait rien. Le gentilhomme en colère appelle son valet, et lui dit : "Viens là, filou, que je te tance d'importance. Ne t'ai-je pas donné un bon écu pour le porter à monsieur ? pourquoi lui as-tu donné celui-ci ?" Sur quoi le valet s'empressa de répondre : "Monsieur, j'avais ce méchant écu depuis plus de six mois ; mais voyant enfin qu'il ne valait rien, je l'ai mis entre les mains de la justice."

A PROPOS DE RHUMATISME

M. le Boncœur.—Eh bien, Martha, comment va votre mari ?

Martha.—Oh ! il n'est pas bien, mamzelle Boncœur, il n'est pas bien du tout. Il a une attaque de rhumatisme exclamationnaire.

Mlle Boncœur.—"Exclamationnaire" ! C'est inflammatoire que vous voulez dire ! "Exclamationnaire" (si le mot était français), signifierait plutôt l'action de crier.

Martha.—C'est bien ça, mamzelle, c'est bien ça ! Il ne fait que gueuler comme un âne.

MÉPRISE

La maîtresse (une veuve).—Jean, je suis bien fâchée que vous nous quittiez, mais je suis heureuse que vous ayez reçu cet héritage. (Souriant.) Vous allez vous chercher une femme, maintenant, je suppose ?

Jean (le valet de pied, souriant avantageusement).—Madame, votre proposition m'honore, mais je suis déjà engagé à une autre jeune fille.

LES AUDITEURS REMPLACÉS

Un propagandiste des environs d'Oxford débitait un long discours. Son auditoire était loin d'être nombreux. Tout à coup, il voit des canards et des oies s'avancer. Il s'interrompt un instant, et en forme de conclusion il ajoute : "Je ne puis faire aucun reproche à mes concitoyens de ce qu'ils n'assistent pas à mon discours, puisqu'ils m'envoient leurs représentants."

UNE IDÉE

Finard.—J'ai essayé pendant un mois de vendre cette toilette à \$10, et tous mes efforts n'ont abouti à rien.

Finard.—Et comment avez-vous pu réussir à la vendre, à la fin ?

Finard.—Je l'ai marquée \$9 99 et la première acheteuse qui est venue, a cru qu'elle faisait un marché magnifique.

LE BOSSU PAR DEVANT

Un bossu par devant entra dans la ville de Sienna. Un bourgeois, voulant le railler sur son infirmité, lui demande malignement pourquoi il portait son paquet par devant ? "On en use ainsi en pays de filous," répond soudain notre bossu.

HISTOIRE VRAIE

Calino raconte à ses amis une anecdote qu'il a lue quelque part :

—Un jour, dit-il, Napoléon visitait un hôpital de soldats. Parmi les blessés se trouvait un vieux brave, ayant laissé l'un de ses bras sur un champ de bataille quelconque. L'empereur s'approche de son lit et lui demande :

—Où avez-vous perdu votre bras ?

—A Austerlitz, Sire,

—Vous devez garder rancune à l'empereur et à votre pays pour le malheur qui vous est arrivé ?

—Au contraire, Sire. Pour l'empereur et ma patrie, je serais prêt à sacrifier mon autre bras.

—J'ai peine à le croire, répliqua Napoléon en branlant la tête.

Alors le vieux héros, prenant son sabre pendu à la tête de son lit, tranche d'un seul coup le bras qui lui restait.

Tous les auditeurs ont été littéralement épatés et il faut bien avouer qu'il y avait amplement de quoi.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 210 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : MARDI, 28 FEVRIER

TRIO DE PROVERBES

Avec le temps les arbres donnent des fruits.

x

Le four ne chauffe pas pour tout le monde.

x

Il ne faut pas croire à qui promet la lune.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

LES ENGELURES DE L'OREILLE

Tout le monde connaît, à son corps défendant, en hiver, le douloureux ennui d'avoir les oreilles "tenaillées" par le froid. Cette douleur peut aboutir à l'engelure des oreilles, comparable à celle des mains et des pieds, avec ses inconvénients ultérieurs. On peut aussi les éprouver au pavillon de l'oreille où elles provoquent de l'érythème, puis des crevasses plus ou moins douloureuses.

Les engelures débutent en général par le lobule de l'oreille, qui devient rouge, luisant, violacé, mais elles peuvent gagner presque toute l'oreille externe. A cette période, il faut user de lotions avec des décoctions astringentes, de tan, de roses de Provins, frictionner tous les soirs l'oreille avec un peu d'alcool et saupoudrer avec un mélange de salicylate de bismuth, ½ once, d'amidon pulvérisé, 3 onces.

S'il survient des ulcérations, des crevasses, il faut les lotionner avec de l'eau de rose additionnée d'un peu de

Perdait Connaissance tous les jours, Elle était un Objet de Pitié de tous ses Parents et Amis, Elle était Condamnée, Elle Devait Mourir !

Que toutes les Femmes qui doutent lisent le récit d'une jeune fille de 16 ans, sauvée de la mort et rendue à la santé par les Pilules Rouges du Dr Coderre

"C'est le cœur rempli d'une vive reconnaissance que je vous envoie mon témoignage attestant ma guérison par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Depuis l'âge de 14 ans j'ai toujours souffert. J'étais anémique au dernier point. Je souffrais de violents maux de tête, points dans le dos et les côtés qui me rongeaient. Le battement de cœur me faisait mourir. Je ne mangeais plus rien, je ne prenais qu'un peu de bière et de brandy pour me soutenir. J'étais si faible que je ne pouvais plus me porter sur mes jambes, je venais prête à tomber. Je perdais connaissance tous les jours, et une fois j'essayai de sortir avec ma mère et je perdis connaissance dans la rue et on me ramena à la maison en voiture. Rien ne semblait me soulager et je fus contrainte de garder le lit. J'étais décharnée et les os me perçaient la peau, j'étais désespérée car je voyais bien que j'allais mourir. Un jour, une tante vint me voir et quoi que me voyant bien mal, elle me suggéra d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre comme étant le seul remède qui put me sauver. Je suivis son conseil et de suite, un mieux sensible s'opéra en moi; je continuai fidèlement leur usage et maintenant je suis guérie. Je suis si contente et je voudrais tant aider les autres à se guérir que je vous permets de publier mon témoignage sur tous les journaux, car, je le répète encore, sans les Pilules Rouges du Dr Coderre, je serais morte." Mlle Caroline Deslauriers, No 3 rue Schmidt, Québec

Que pouvons-nous ajouter de plus pour vous démontrer que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent? Si toutes les femmes qui souffrent voulaient seulement essayer pendant quelque temps le traitement, comme elles seraient vite convaincues que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont bien réellement le seul et véritable remède pour les femmes et toutes leurs maladies. Nous invitons toutes celles qui douteraient de la véracité des témoignages que nous publions, de bien vouloir passer par nos bureaux et nous serons heureux de leur montrer des milliers de témoignages qui



Mlle CAROLINE DESLAURIERS

attendent leur tour pour être publiés. On en a de toutes sortes, de toutes les parties du monde, de toutes les classes de la société. On en reçoit de toutes jeunes filles, de jeunes et de vieilles femmes, toutes étaient bien malades et toutes ont été guéries et sont heureuses de témoigner leur gratitude envers un remède qui les a sauvées, et en même temps essayer de convaincre par le récit de leur propre guérison tant de pauvres femmes qui souffrent et ignorent qu'il y a un remède sûr et certain pour leurs maladies.

Si vous souffrez depuis longtemps et que votre médecin n'a pu vous guérir, n'espérez pas qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges puissent vous guérir, prenez-en assez pour leur donner le temps d'agir sur votre maladie, en même temps consultez nos médecins spécialistes. Cela ne vous coûtera absolument rien. Vous n'avez rien à craindre, car toutes vos lettres adressées au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal," sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par nos médecins. Ceux qui le préfèrent peuvent les consulter personnellement en se présentant à notre dispensaire pour les femmes,

No 271 Rue St-Denis, tous les jours (excepté le dimanche), de 10 à 5 h. m. Consultations gratuites.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 la boîte, n'importe lorsque l'on vous dit qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ou qu'elles sont aussi bonnes. Un grand nombre de marchands font cela dans le seul but de faire un peu plus d'argent sur votre achat. Nous tenons à vous dire que ces pilules sont des imitations qui contiennent des drogues dangereuses, refusez toute imitation, et envoyez nous 50c en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les expédions au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Adressez : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal, Canada.

borax, (un pour 100), et panser avec une pommade légèrement astringente, au tannin et à l'oxyde de zinc.

BL DE S.

BON A SAVOIR

Les quintes de toux les plus violentes cessent rapidement dès qu'on fait usage du Baume Rhumal.

Propos de vilégiature.
—Voyez donc, M. Boireau, comme la chaleur produit un singulier effet sur le paysage. De ces prairies monte une impalpable vapeur derrière laquelle ont l'air de danser tous les objets. C'est fort curieux.
—C'est à-dire, madame, que ça vous donne tout simplement l'illusion d'être très saoul. C'est charmant.

Mme Z est très méchante. Hier, elle racontait qu'elle avait eu une discussion avec Mme A, et qu'elle avait été sur le point de lui dire un mot des plus piquants.
—Heureusement, dit-elle, je me suis mordu la langue à temps!
—Et, dit Taupin, vous ne vous en êtes pas ressentie?

A la sortie de la séance de l'Académie, pré-idée par Pierre Loti :
— Eh bien ! que vous semble de ce discours sur les prix de vertu !
— Mais je le trouve excellent, substantiel et littéraire en même temps...
— Oui, la vertu est bien lotie !

M. Prudhomme parle de l'éducation musicale de son fils.
—Je vais lui faire apprendre les cymbales...
—Mais c'est plus bruyant que le piano!
—C'est vrai, mais on en joue moins souvent !

Biscornet et Balandard, qui sont voisins de campagne, n'ont pas tardé à lier des relations.
Le premier demande au second, dont la femme est très coquette :
— Quel âge a votre fille aînée ?
— Quatorze ans... Mais ne le dites pas à sa mère !

X..., qui s'est marié sur le tard et avec quelque mystère, est rencontré quelque temps après sur le boulevard par un ami qui lui demande :
— Avec qui étais-tu donc, hier ?
— Avec ma belle mère.
— Tudieu ! un véritable monument !
X..., avec un soupir :
— Expiatoire, mon cher !

Un Mot sur les Thés de Bœuf...

L'extrait de viande ressemble au thé de bœuf fait à la maison dans le fait qu'il ne contient aucune nourriture...
... La doctrine est dure pour les pauvres dames qui pensent que rien n'est bon que ce qu'elles confectionnent elles-mêmes...

Comment se fait-il que le...

BOVRIL

... est aussi nourrissant ?

Parce que ce n'est pas seulement un extrait de viande, mais qu'il contient aussi les qualités les plus nourrissantes de la viande maigre de bœuf, hautement concentrée et pulvérisée.

Le BOVRIL est alors supérieur à l'extrait de viande ou thé de bœuf fait à la maison.

BUY



THE BEST

Chaque paquet est garanti.
Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.
A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

FAITES USAGE
DE LA
GOMME DU Dr ADAM
POUR LE MAL DE DENTS
Arrete le mal en deux minutes
Prix, 10c
EN VENTE PARTOUT

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Le cheri d'Amanda.—Caractère original, aventureux, aimant le danger, pour le plaisir de lui faire face. Peu d'ambition et de persévérance, pourtant, et un penchant à l'égoïsme et à la sensualité.

Malheureuse par Amour.—Imagination romantique et nature sentimentale, portée à s'exagérer outre mesure, les moindres impressions de joie ou de chagrin.

Star.—Sentiments poétiques. Nature à la fois tendre et sévère, se livrant peu quoique très aimante. Absence totale d'initiative et de sens pratique.

Novembre 1800.—Vous êtes déliant, ombreux et rusé. Votre nature est très compliquée et vous vous plaisez aux combinaisons difficiles et dangereuses.

Chevalier Ténébre.—Esprit calculateur, subtil et très déductif. Intelligence mercantile, puissance de volonté et grande habileté exécutive.

Mimosa.—Nature intuitive, fine et délicate. Nature douce, exerçant pourtant partout un puissant ascendant. Talents littéraires et sévérité de goût.

France.—Très grand orgueil, fierté et sentiment de son propre mérite. Nature affectueuse, mais pourtant peu impressionnable. Bienveillante.

Printemps.—Nature changeante, versatile et superficielle. Imagination active et facilement inflammable. Coquetterie et un peu de malice.

Pleur du printemps.—Indécision, timidité, caractère fait plutôt pour l'obéissance que pour le commandement. Ame assez tendre et sensible.

Rose fanée.—C'est la première lettre de vous que j'ai l'honneur de recevoir, madame. Votre nature est vive, décidée, ambitieuse et très entreprenante. Vous êtes douée d'une rare énergie.

Chéri.—Vous êtes douée d'un caractère franc, loyal et très généreux, votre imagination assez active, peut facilement s'exalter jusqu'au plus vif enthousiasme. Talent et goût pour la musique.

Cuba.—Nature très irrégulière, active et entreprenante, cependant. Esprit prompt à la combinaison et grande habileté exécutive.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ
de Gonzague.

Poudre Dentifrice au Quinquina
De MOUNT
Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.
15 centims la boîte
Dépôt à la pharmacie St-Denis, coin Craig et Bouscours.

Petite Campagnarde.—Imagination romantique et tendance à l'exagération. Amour de l'étude, du travail, de la musique et... de l'amour.

Branche d'Aubépine.—Tempérament vif, nerveux, excitable. Caractère énergique, obstiné et autoritaire, grande force de volonté et persévérance.

Strichnine.—Déliance, jalousie et ruse. Très grande ambition et volonté tenace ne reculant devant aucune difficulté.

Napoléon 1er.—Vous manquez d'initiative et d'esprit pratique. Votre nature est inclinée à la colère et pourtant peu énergique et se laissant facilement influencer.

Frou-frou.—Nature assez conciliante, indépendante et personnelle, cependant. Économie domestique, activité et habileté aux travaux manuels.

Bouquet Royal.—Fino et délicate nature. Très grande sensibilité et délicatesse d'intuition. Fierté et élévation de sentiments. Sens artistique.

Magnolia.—Caractère fort, viril et tenace. Puissance de persuasion, douceur et bienveillance. Habiletés littéraires et justesse d'appréciation.

Tranquille.—Persévérance, courage et énergie. Économie et sens commercial. Sensibilité peu apparente.

Bibi-Tupin.—J'ai déjà eu l'honneur de vous donner mon appréciation; je m'en souviens parfaitement. Veuillez chercher comme il faut, vous trouverez sûrement.

En-Bm.—Caractère soigneux, méthodique et poudré. Nature tendre et impressionnable, parfaitement disposée à l'amour.

Marie la Castanode.—Froider, discrétion, réserve. Esprit calculateur et imagination active. Caractère timide et peu communicatif.

Prima-Rosa.—Tendances artistiques. Fierté, délicatesse de sentiments. Très grande constance dans l'affection, aussi très grande susceptibilité.

Gabrielle B. D.—Vous êtes minutieuse, négligeant les choses plus importantes pour vous occuper des plus petits détails. Nature ardente et sentimentale.

Pierre.—Manque de fermeté et de persévérance. Nature foncièrement douce et dévoué. Peu de courage physique, mais assez bonne force morale.

Reine Blanche.—Enthousiasme, finesse d'intuition, et parfois mélancolie. Amour de la musique, de la littérature et de toutes jouissances intellectuelles.

Léonille.—Sens artistique et talent musical. Esprit subtil, primesautier et quelque peu malicieux. Vous êtes aussi légèrement coquette.

Une grande bruyette A.—Bienveillance, loyauté et franchise. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Un soupçon de coquetterie.

L'Ombra de Manchester.—Nature superficielle, frivole et peu réfléchi. Bonté d'âme et générosité. Manque d'ordre et goût pour les amusements mondains.

Belle.—Sens littéraire, imagination ardente, caractère entreprenant. Bienveillance, douceur et sensibilité. Talent pour la musique.

Tipresse de Palmier.—Droiture d'intentions, franchise et générosité. Vous manquez de courage, d'énergie et d'esprit d'entreprise.

Les blés d'or.—Amour de l'étude, sens pratique, activité, économie domestique. Nature assez sensible, quoique brusque et trop franche peut-être.

Ida Armand.—Orgueil très grand, délicatesse de goût, indépendance de caractère. Talents artistiques et peu de sensibilité; persévérance. Il me semble vous avoir déjà répondu.

Tristesse 18.—Vous êtes sentimental et quelque peu porté à la rêverie. Coquetterie et tendance à l'exagération.

Concède.—Votre nature est ferme, toute d'une pièce, absolue. Vous êtes douce d'un cœur assez tendre, cependant, très constante dans vos affections.

Marie Lockinski.—Douceur, générosité et franchise. Aptitudes musicales et amour des plaisirs de l'esprit. Réserve et discrétion.

Lanterne.—Imagination ardente, nature sentimentale, un peu exagérée et très disposée à l'amour. Caractère bienveillant et sympathique.

Merichette.—Nature très irrégulière, tantôt tout feu tout flamme, tantôt calme et même dogmatique. Indécision et manque de persévérance.



Me Retirant Des Affaires,

Tous les meubles ont été réduits de 25 à 75% ainsi que tapis, prélatras, rideaux, pendules, argenterie, etc.

Vous n'avez aucune idée de la quantité et de la qualité du stock que nous avons en main en fait d'ameublements de chambre à coucher, salon, salle à diner, meubles de bureaux, etc., etc.

Tous nos prix sont marqués en chiffres vulgaires sur chaque article.

Cette vente se continuera de jour en jour tant que tout le stock ne sera pas écoulé.

Pour la commodité des acheteurs, le magasin restera ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

VENEZ VOIR.

F. Lapointe,

1551 rue Sainte-Catherine, Est.

Corbeau-Corneille.—Tempérament calme, pondéré et ferme. Caractère positif, déterminé et très énergique. Ambition et orgueil. Sensibilité.

ZÉRO BLEU.—Originalité et enjouement. Manque de persévérance. Audace et activité. Amour du "sport", des aventures et des voyages.

VIOLETTE.—Sens artistique, amour du travail, de l'étude et de la musique. Orgueil et opiniâtreté. Nature presque incontrôlable.

LA MURTE.—Entente des affaires, nature ardente, passionnée et prodigue d'affection. Peu de persévérance et de sens pratique.

ROLANDE G.—Esprit profondément observateur, jugement éclairé et impartial. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

GALIPOTTE.—Indépendance de caractère, originalité et scepticisme. Audace extrême, activité et fécondité de pensées. Talent musical.

PASTOUR.—Vous manquez de persévérance, votre caractère est entreprenant et audacieux, et vos pensées sont fécondes et tumultueuses.

IRMA.—Sens pratique, économie domestique et amour du travail. Ambition, courage et force de volonté. Sensibilité non visible.

ANNE CHARLIE.—Caractère vif, ardent, enthousiaste. Assez bonnes dispositions générales. Esprit d'entreprise et de progrès. Légèrement coquette.

PEU M'IMPORTE.—Nature froide et peu expansive. Orgueil extrême, dissimulation et susceptibilité. Peu de disposition à l'amour. Amour de l'ordre et discrétion.

BELLE BERGÈRE.—Caractère dissimulé, froid et déliant. Nature passionnée, peut se dévouer

jusqu'au sacrifice dans l'affection. Grande constance.

AU BEVOIR.—Nature vive, emportée, s'emflammant pour un rien, très bonnes dispositions générales, du reste. Peu de persévérance dans les choses ordinaires, mais en amour grande constance.

FORGET ME NOT.—Sens littéraire, caractère entreprenant, quoique très irrégulier, imagination active, quelque peu romantique. Bienveillance et générosité.

(A Suivre.)

Information

Afin de satisfaire à des demandes nombreuses et répétées, Mme T. d'Astour informe le public qu'à partir de ce numéro, elle répondra, par lettre particulière à leur adresse, à toutes personnes désirant une consultation complète. Lui adresser, outre une page entière d'écriture, signature avec paraph, sur papier non rayé, la somme de 25 centimes en timbres poste.

SÉCURITÉ PARFAITE

Si vous avez chez vous, en permanence, du *Baume Rhumal*, vous pouvez être assuré que le rhume n'élira pas domicile dans votre maison.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No. _____
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt à écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 39

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec paraph) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à **MADAME T. D'ASTOUR**, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation *graphologique* sur votre caractère, etc.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 169



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Page, Southbridge, Mass: Mlle M Lapierre, Ware, Mass: Mlle L Poinchaud, Winoski, Vt. Mlle I Savarin, E Ghysens, A Lamontagne, Montréal, Q: Mlle J Roy, Ste Cunegonde, Q: Mlle L Vermette, Village Richelieu, Q: Mlle J Thivierge, Billeford, Me: Mlle M Brisebois, Cambridgeport, Mass: T Dionne, Chicopee, Mass: Mme D Boudreau, Mlle A Gagné, Colton, N Y: Mlle C Cote, M L Desrosiers, M J B Fournier, F B Gagne, A Gauthier, R de V Lefebvre, J R Letourneau, R P Parenteau, L D Poirier, P Sirois, Fall River, Mass: Mme B J Ordway, A Cartier, A Couture, S Rousseau, Haverhill, Mass: Mlle D Couture, L Champagne, A Couture, A F Patoel, Holyoke, Mass: T Dionne, B Faucher, E Gagnon, P Mourgain, Lawrence, Mass: Mmes S Marquis, W Lamotte, MM H Caille, G E Caisse, J Dubord, N Langevin, C Lirette, R Lirette, E Maille, P Page, Lowell, Mass: Mme L M Lafrance, Z Spirlet, New Bedford, Mass: Mme M Deleours, Nouvelle Orleans, La: H Grignon, Paint River, Mich: Mlle H C Larivière, Southbridge, Mass, Mlle V Dugas, Three Rivers, Mass: F Tamboise, Woonsocket.

Forestdale, Q: N L Grenon, Henryville, Q, Mme H Blais, E Boulay, B Routel, Ottawa, Ont: M L Goulet, L Bronsseau, Quebec, Q: P Riendeau, Sherbrooke, Q: Mme M Duhamel, Sorel, Q: R Desautels, St-Cesaire, Q: Mme L Bourbeau, Mlle A Verdon, Ste Cunegonde, Q: R Mathieu, St Henri, Q: Mme J E Cote, St Simon, Q: Mlle V St Louis, Victoriaville, Q: W Juteau, Ville St Louis, F Sirois, Berlin Mills, N H: Mlle M P Martel, Fall River, Mass: Mlle T Lord, Fortune Rocks, Me: A Tourangeau, Lowell, Mass: Mlle Y Drouin, Manchester, N H: Mme N Sasville, Marlborough, Mass: A Ouellet, Nashua, N H: Mlle S Cressy, Nouvelle Orleans, La: Mlle A Boyer, Oakdale, Mass: L Beauparlant, Steep Brook, Mass: Mlle A Forest, Turner's Falls, Mass.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: A Cornélius, 679 Lafontaine, Montréal: Mlle L Sauvageau, Lacheprotière, Q: Mme E Pilon, 319 Delisle, Ste Cunegonde, Q: G Spirlet, New Bedford, Mass: Mlle C Norbert, Trois Rivières, Q.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal au 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Mlles M Allan, B Bolduc, C Laliberté, R Martin, O L Stanton, MM A Archambault, G Bernier, C Brodeur, O Larose, T Lefebvre, A Sénécal, Montréal, Q: L E Paquin, Danville, Q: L LeBel, Edmunston, N B: E A Courchesne.

La demande croissante pour le Pin Rouge DU SUD du Dr HARVEY démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un SOULAGEMENT IMMÉDIAT Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion. Boutelles, bonne mesure, 25c. CIE DE MEDECINE HARVEY 484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Massage Electrique Ce traitement fait disparaître le rhumatisme, la sciatique et toutes les maladies des nerfs. Departement de Bains Electriques, BAINS LAURENTIENS Angle des rues Craig et Beaudry Entree privée des dames: 210 RUE CRAIG.

Discussion artistique à la brasserie, devant une pile de soucoupes: —Solivoan, en voilà un qui a eu de la chance d'avoir du talent! —Peuh!... il a eu simplement le talent d'avoir de la chance!

L'APRES-MIDI Photographes No 360 RUE ST DENIS COIN ONTARIO MONTREAL P.Q. BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1243 RESIDENCE TEL. BELL EST 1745

Quartier des Halles, entre commerçants: —Conçoit-on cela: mon caissier qui s'avise de devenir amoureux de ma fille! —Qu'allez-vous faire? —Lui accorder sa main... C'est encore le moyen le plus sûr de l'empêcher de lever le pied!

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES Elle Accomplit Beaucoup de Bien La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile. RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M. Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage On demande des Elèves.

Ont trouvé la solution juste: Mmes E Chailoux, J B Charbonneau, A Charest, A Desjardins, A Daignault, Ed Gervais, A Lafond, J McKenven, E Picard, Provencier, Aug Provost, Mlles H Archambault, R Asselin, A Aubertin, A Bérard, E Bérubé, L Bousquet, I Caron, A Clossey, B Dazé, J Dionne, A Dubé, B Fournier, A Gosselin, R H..., A Labelle, E G Labelle, R A Lachapelle, A Lebeau, B Masso, L A Porras, M Robillard, A Vallée, MM A Asselin, R Baudry, V A Bernard, Z Bernier, J Bertrand, F Boucher, M Bourdon, A Bougie, A Brais, A Caron, J H Charbonneau, A Chassé, A Cornélius, A Courtémanche, L Crôteau, M Delorme, J Demers, J E Desautels, O Desmarais, O B Desroches, B Dufour, O Dulude, A L Dupont, A Galibois, A Girard, A Goulloud, W Granger, E Joneas, C Lafontaine, J Lamoureux, A L Lefebvre, A Lauzon, P Lavigne, E Lavoie, E Lecomte, A L'Écuyer, D M Lefebvre, N Lefebvre, J Lévinois, N Malouin, L Manny, J E Meloche, A Monday, F Monette, J A Nantel, H P de Noury, J O Provost, H Raymond, P O Richard, A Rivard, J Rousseau, E Rozon, L Quenel, H Vézina, O Warneault, Montréal: Mme N Roux, Asbestos, Q: Mme A Gaudry, Aytmer, Q: O Audy, Bordeaux, Q: Mlle A Dallaire, Broughton St, Q: Mlle N Audet, M J Belisle, Coaticook, Q: Mlle R A Darche, V Rioux, Danville, Q: Mmes D N Dorion, E Renaud, A Dumais, Mlles R Duracher, D Leduc, E Morissette, V Savard, Hull, Q: Mlle Z Chalain, A Dalphond, N Rivet, Joliette, Q: P W Valois, Lachine, Q: Mlles L Sauvageau, A Naud, Lacheprotière, Q: C A Bédard, L'Assomption, Q: A Carrier, Bureau d'Enregistrement, Lévis, Q: J Gauthier, Longue Pointe, Q: Mlle L Chaput, G Laroche, Magog, Q: Mlle A Noël, Maniwaki, Q: Mmes J A Desjardins, A Gagné, Mlle M Picard, Mlle Eud, Q: Mlle A Gagné, Montmagny, Q: Mmes A Cloutier, H L'Espérance, Mlle E Toussaint, Nicolet, Q: Mlle B Sigouin, Norman, Ont: Mme F Valiquette, N Breton, L Cloutier, L B Couturier, R Lamy, J Routhier, Ottawa, Ont: Mme A Villon, Outremont, Junction, Q: Mmes F Côté, E Parent, A Lemieux, L Eneest, Mlle D Côté, A Dubé, L Garneau, B Laperrrière, A Matte, MM J Berthiaume, Oct Crockett, W Deschamps, J A Dubé, F Gingras, Québec, Q: F Thibault, Richmond, Q: Mlle J Rhéaume, Rivière du Loup St, Q: J Deguire, Roberval, Q: Mlles A Gervais, E Larivière, Sault au Récollet, Q: A Dubuc, Sherbrooke, Q: Mlles L Brunette, P Ladoche, F LaPerle, MM F X Cournoyer, A R Shelyn, Sorel, Q: Mmes H A Belisle, F Cyr, Ste Agathe des Monts, Q: Mlle E Brunet, Ste Anne de Bellevue, Q: Mlle A Dumond, St Aubert, Q: Mlle I Sénécal, H Dubourg, J H Dubourg, St-Cesaire, Q: Mme E Pilon, A Barsalon, A Baby, Ste Cunegonde, Q: J Cartier, St-Ephrem d'Upton, Q: Mlle E Boucher, St-Henri de Montréal, Q: Mlles F Morin, B Morneau, B Routhier, MM J N Greair, H Messier, G Sirois, St-François, Q: L Bourgeois, E Forest, J O E Forest, E Gaudette, St Jacques, Q: Mme A Gaudreau, St-Jude, Q: M A Noël, St-Marc, Q: Mlle C Gobeille, St-Martin, Q: A Bélanger, St-Ours, Q: B Paquette, St-Paul-Ferrite, Q: Mlle A Lalonde, St-Polycarpe, Q: Mlle E Bonenfant, St-Rémi, Q: Mlles C Emond, E Drouin, Mme Oct Belanger, E Paquet, A Boutin, St-Roch de Québec, Q: Mlle E Germain, A Bergeron, E Robitaille, St-Romuald, Q: Mlle M Desjardins, J P A Brais, Ste Rose, Q: Mlle A Rigault, A Bronsseau, St-Sauveur, Q: Rosa Enlette, St-Stanislas, Q: G Boucher, Thetford Mines, Q: Mlles M Freynet, E Lyburner, C Norbert, Trois-Rivières, Q: W MacDuff, Upton, Q: H Doray, Valleyfield, Q: Mme J M Dionne, Victoriaville, Q: Mme J Bte Forté, Village Turcot, Q: J C Nantel, Ville St-Paul, Q: C Guimond, Berlin, N H: Mlle M A Cloutier, E Desrosiers, Brunswick, Me: Mme L St-Jacques, Mlle A Bourget, F N LeGendre, Fall River, Mass: Mme F N Audet, Granville, Vt: Mlles Z Aubin, F Labelle, D Aubry, Ménard: J Goulet, Holyoke, Mass: Mmes P Houle, A E Thérberge, Mlle A Lebrun, A Paquette, M St-Bilaine, MM A Lébrun, H E, E Léotourneau, Lewiston, Me: Mlle E Lantagne, P Bélanger, P Fontaine, J Gilman, Lowell, Mass: Mlles M L Hébert, L Lessard, MM A Chagnon, H Boisvert, J Leemon, Manchester, N H: Mlle A Duval, A Labine, N Moreau, A Pineault, Nashua, N H: Mlle D Fortin, New Auburn, Me: Mme A L Rubino, Mlle A Mailard, J Derbès, M Duflho, Nouvelle Orleans, La: A Gauthier, North Groseveondale, Conn: Mme R S Vary, L R Murray, Ogdenburg, N Y: Mlle A B Lefleur, Salem, Mass: Mlle M Duford, H E Richard, Somersworth, N H: J Z La-

LES
CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain
 ... SONT ...
FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dents faites d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extralabes sans douleur par l'électrolyse et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2915 20 Rue St-Laurent

LE RIFLE Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supériorité efficace de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

50 ANS EN USAGE!
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues (Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

The Promotive of Arts Association, Ltd.
 Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART
Tous les MERCREDIS
 Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle
 TOUS Les Premiers Mercredis du mois.
 Prix du billet, **25 cents.**

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.
Les Rasoirs de Sûreté "Star"
 Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX
 Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DIÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 RUE ST-LAURENT
 Tel. Main 1914.

VIN St Lehon



Naturel
 Tonique
 Stimulant

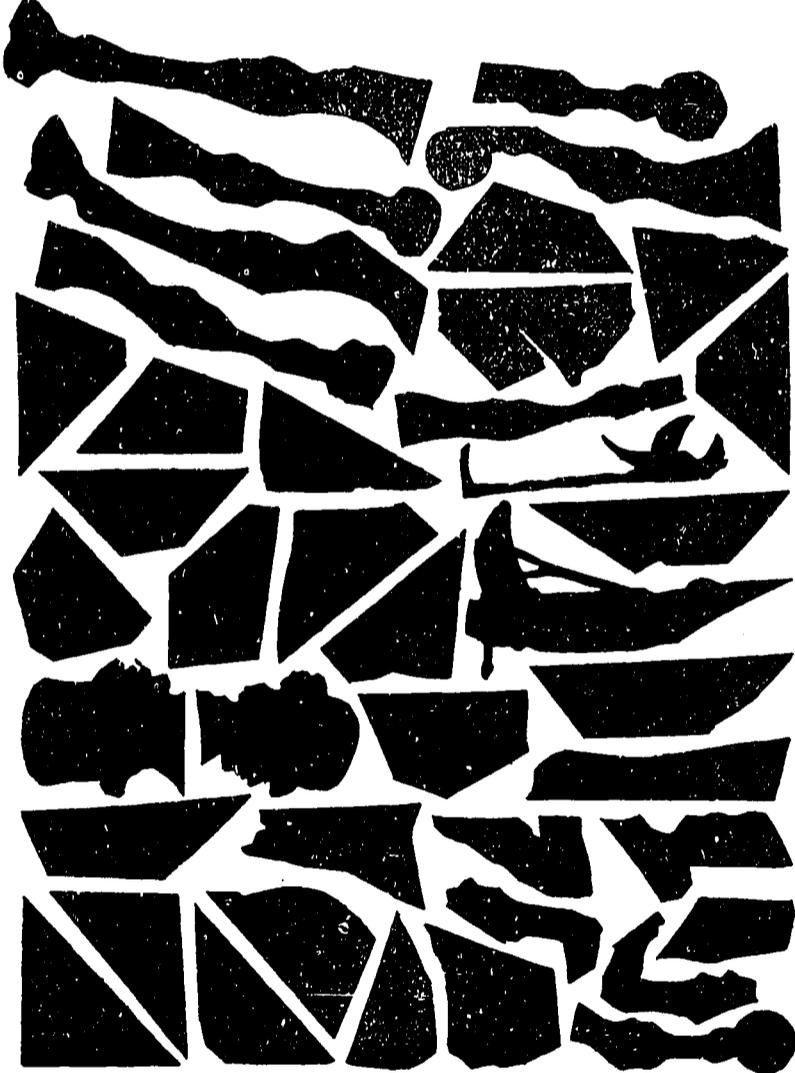
En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE
 Seuls Agents pour le Canada.

HORACE PEPIN

Dentiste
 162 RUE SAINT-LAURENT
 Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 171



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: CAVALIER ET AMAZONE.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.
 Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 1er mars, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistantes: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.